

DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#16
(ÉTÉ 2020)

DOPAMINE #16

ÉTÉ 2020



DOPAMINE est une revue numérique tout public. Cette publication de la plateforme drogbox.fr s'adresse à celles et ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. Elle fait la part belle à la fiction pour éclairer la réalité avec le recul nécessaire...

De janvier 2019 à février 2020, la revue était mensuelle et payante. Elle présentait et décryptait un ensemble de références piochées dans l'actualité ou les archives culturelles (anciens numéros disponibles sur le site). Elle est désormais, et depuis le numéro 15, trimestrielle, et gratuite. Un numéro paraîtra chaque saison et proposera un dossier central consacré à un ensemble d'oeuvres attachées à un ou plusieurs auteurs. L'actualité culturelle sera bien entendu également présente.

S'abonner à la revue permet de recevoir dans sa boîte mail chaque numéro, et de soutenir la revue dans son travail de veille, de relais et de rédaction. (Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr)

Photo couverture Numéro #16 : Extrait Image par Ben Newton de Pixabay©

Edito



Il est des moments dans la vie d'une plateforme numérique comme le site *Drogbox* (qui publie la revue *DOPAMINE*) où une rencontre compte plus qu'une autre. En 2016, Michel Reynaud nous contactait pour nous proposer un partenariat avec ce qui s'appelait alors le *Village des addictions*, un espace où chacun des visiteurs pouvait entrer dans telle ou telle "maison" et faire ses emplettes d'informations. Il s'agissait alors simplement pour le Village d'accueillir l'actualité des parutions du site *Drogbox*... Quelques mois plus tard, Michel Reynaud souhaitant approfondir notre collaboration, a accepté que nous créions et animions une maison de la culture, pour y publier des articles sur l'actualité culturelle du moment, romans, essais, films, séries, documentaires en lien avec les addictions. Cette maison de la culture sera alimentée jusqu'à ce qu'une nouvelle version de la plateforme *Addict'aide* voit le jour. Depuis nous poursuivons cette collaboration en publiant chaque semaine sur le site *addictaide.fr* un article sur cette même thématique *Culture et drogues*, articles qui sont repris dans la revue *DOPAMINE*, rubrique *Actualités*.

Bien entendu, nous sommes particulièrement reconnaissants à Michel de nous avoir fait confiance et soutenu alors que notre site n'en était qu'à ses débuts... Nous étions donc particulièrement émus d'apprendre le décès d'un homme dont il n'est pas besoin ici de retracer le parcours et de réaffirmer la reconnaissance d'un milieu professionnel qu'il a marqué de son empreinte. D'autres le feront mieux que nous... Je garderai personnellement en mémoire l'image d'un homme chaleureux, qui m'a toujours accueilli simplement dans son bureau, et comme son égal dans les discussions que nous avons eues. Je sais que l'énergie que j'ai mise, et que je mets encore, dans la rédaction des articles de la revue *DOPAMINE*, est portée par cette rencontre, ce soutien et cette reconnaissance, même si d'autres, tout aussi importantes ont suivi.

Au moment de mettre un point final à la rédaction et la mise en page de ce numéro 16 de *DOPAMINE*, qui offre une place de choix à des hommes passionnés, mes pensées vont vers lui et vers sa famille.

Thibault de Vivies

Sommaire



**Renton, Spud, Sick Boy,
Begbie et compagnie** *(page 05)*



Introduction *(page 06)*



Trainspotting *(page 11)*

A propos du roman d'Irvine Welsh



Porno - Trainspotting 2 *(page 21)*

A propos du roman d'Irvine Welsh



Skagboys *(page 31)*

A propos du roman d'Irvine Welsh



L'artiste au couteau *(page 40)*

A propos du roman d'Irvine Welsh



DMT *(page 47)*

A propos du roman d'Irvine Welsh



Actualités (page 55)



Addicts - Les drogues et nous (page 56)

A propos de l'essai de Christian Ben Lakhdar



Permis de tuer aux Philippines (page 60)

A propos de l'enquête télévisée de Marc Wiese



Idiot Wind (page 64)

A propos du roman de Peter Kaldheim



White lines (page 68)

A propos de la série télévisée de Alex Pina



Have a good trip - Un voyage psychédélique (page 72)

A propos du documentaire de Donick Cary



The gentlemen (page 77)

A propos du film de Guy Ritchie



Mort et vie de Bobby Z (page 81)

A propos du roman de Don Winslow



Bankrot (page 85)

A propos de la série télévisée de Kim Fupz Aakeson



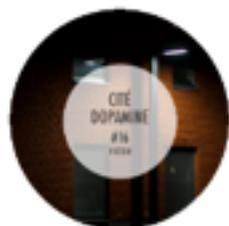
Pure (page 89)

A propos de la série télévisée de Michael Amo



Le business des stupéfiants (page 93)

A propos de la série documentaire télévisée de Amaryllis Fox



Cité DOPAMINE #16 - Fiction (page 98)



#1 SPUD



#2 RENTON



#3 SICK BOY

ET COMPAGNIE...



#4 BEGBIE

RENTON, SPUD, SICK BOY, BEGBIE... ET COMPAGNIE



Introduction

Passer deux trois mois de lecture en compagnie des protagonistes de cette série de romans, c'est prendre le temps de traverser trois quatre décennies pour apprendre à les connaître, à s'y attacher et comprendre qu'un usage, qu'il soit exceptionnel, occasionnel, régulier ou compulsif (si ces quatre niveaux devaient suffire à traduire l'ensemble des possibles en termes de consommation de psychotropes) est conditionné par une multitude de facteurs personnels et circonstanciels. L'on ne peut donc le réduire au seul produit consommé, on le sait bien... Prendre le temps, sur cinq romans, d'écouter et t'entendre ces quatre "héros" d'un quotidien sous psychotropes, et de les observer vivre, c'est le rendez-vous que s'est visiblement fixé très régulièrement Irvine Welsh, le désormais fameux écrivain écossais. Il les a fait grandir, vieillir, et changer, plus ou moins. Il les a aussi bousculés comme des amis proches à qui l'on tient, mais leur a surtout donné la parole, puisque ce sont essentiellement eux qui s'expriment dans ces cinq romans que nous allons traverser... D'autres personnages occupent le terrain dans cet univers de *Trainspotting*, et leurs noms reviendront régulièrement dans le parcours des quatre protagonistes...

Mark Renton, dit Renton, ou Rent ou Rent Boy ; Simon David Williamson, dit Sick Boy ; Daniel Murphy, dit Danny Boy ou bien plus souvent Spud ; Francis Begbie, dit Franco ou Begbie, entretiennent une relation d'amitié sur courant alternatif depuis les bancs de l'école primaire... Ils sont devenus presque aussi célèbres que les Beatles tant leurs aventures qui jalonnent l'oeuvre d'Irvine Welsh ont marqué la littérature écossaise dans son ensemble... Bien entendu, le succès du film de Danny Boyle, adapté du premier volet, en 1996, y est pour beaucoup dans la découverte de l'univers des héros de Welsh, mais les thématiques abordées et le langage y sont aussi pour quelque chose...

Irvine Welsh a su tout d'abord s'approprier une langue littéraire orale pour en faire finalement un personnage de son oeuvre, tant elle a de la présence... Si, malheureusement, il est souvent difficile de retrouver dans la traduction française ce langage si particulier, il est tout de même possible d'en sentir les traces, plus ou moins marquées suivant les romans ou les personnages qui prennent la parole. L'oralité du langage peut alors se fonder dans la langue écrite pour donner une tonalité au récit, tonalité qui nous accompagne tout du long. Cette langue anglaise, tordue par les personnages, fait régulièrement usage de ce que l'on appelle le *rhyming slang* dont voici la définition, fournie par le traducteur français de *Skagboys* en tout début de roman : « *Le Rhyming slang (« argot rimé ») est un argot britannique (d'origine cockney) consistant à substituer un mot par un autre mot rimant avec le terme original : par exemple, « Lou Reed », le chanteur, utilisé à la place de « speed » (amphétamines).* ». De Lou Reed et son Velvet Underground, mais aussi d'Iggy Pop, dont Irvine Welsh est fan, il sera souvent question dans cette série *Trainspotting*. La musique accompagne la défonce des protagonistes. Elle les stimule ou les apaise à l'occasion et s'est taillé une place de choix pour occuper des temps de vie parfois simplement contemplatifs...

Bien entendu, si cette série d'Irvine Welsh s'est faite remarquer, c'est aussi parce que son premier volet, le plus connu et reconnu des cinq, est loin d'être passé inaperçu pour le sujet qu'il traitait et cette manière bien à lui de présenter ce qui représentait à l'époque (à savoir les années 80) bien plus encore qu'aujourd'hui, quoi que, une transgression, à savoir l'usage de drogue par voie intraveineuse. L'héroïne était alors probablement le produit emblématique de ce mode de consommation et d'une "déchéance" qui y était associée... Les "moins que rien", les "losers" du royaume britannique, devenaient, en quelque sorte, dans ce *Trainspotting*, des héros, dans la mesure où ils prenaient la lumière, celle que l'on leur refusait si souvent. Ils ouvrent dans ce premier volet, mais aussi les suivants, leur coeur, leurs sentiments, leurs émotions, leurs points de vue, leurs représentations, c'est-à-dire leur regard à 360 degrés sur ces usages ou même trafics de drogue, sans que leur récit soit censuré... On n'en attendait pas moins de l'auteur, Irvine Welsh, qui fut lui-même héroïnomane à ses heures, et sait donc de quoi il parle même si son expérience est toute personnelle bien entendu, et que cette série de romans n'a rien d'autobiographi-

que. Avec le temps, Welsh, cet enfant d'Edimbourg, est passé à autre chose, il le dit lui-même, ce qui ne fait pas pour autant de lui aujourd'hui, à soixante ans passés, un ascète en termes d'usages de psychotropes...

Si Welsh a désormais quitté son Ecosse natale, il y reste suffisamment attaché pour que les cinq romans de cette oeuvre littéraire prennent racine au coeur de sa capitale Edimbourg et surtout dans ce quartier populaire, célèbre désormais, celui de Leith, avec sa gare, *Leith Central Station*, au bas de *Leith Walk*, l'artère principale du quartier, mais aussi son port et son chantier naval (fermé en 1984). Le quartier de Leith ne sera rattaché à la ville d'Edimbourg qu'en 1920, ce qui le rend assez unique. Ses habitants y ont entretenu depuis un fort sentiment d'appartenance. Ce quartier populaire, comme tant d'autres en Grande-Bretagne, n'a pas été épargné par les différentes crises économiques et politiques d'austérités qui se sont succédées. Les usages de drogues, notamment d'héroïne, et les transmissions virales qui sont associées à l'injection, n'ont fait qu'aggraver les difficultés de vie...

Si consommer des psychotropes permet de soulager la douleur des esprits et des corps, et d'occuper un temps de vie sans travail, il est une autre activité qui donne tout son sens à cette oeuvre littéraire, à savoir son titre et ce qu'il signifie. Qu'est-ce donc que ce *Trainspotting* ? Si l'on s'arrête à une traduction purement littérale, l'on pourrait simplement se contenter de *Train – spotting*, c'est-à-dire *Regarder les trains passer*. Mais l'on peut facilement extrapoler cette expression et l'associer à un passe-temps, très Britannique, consistant à s'installer en gare, et y passer le temps nécessaire pour observer, et même répertorier scrupuleusement les numéros des trains. Il s'agit de répéter cette activité un certain nombre de jours, comparer ses notes avec d'autres *trainspotters*, comme on peut les appeler, pour alors reconstituer le mouvement des trains au départ ou à l'arrivée des gares britanniques... Cette activité, dont il arrive souvent qu'elle soit pratiquée de façon compulsive, peut s'apparenter à une manie, et a fini par désigner tout comportement ou pratique obsessionnelle... On a vite fait alors d'utiliser ce terme pour évoquer la pratique toxico-maniaque, celle par exemple de nos personnages dans les romans ou même les deux films qui en sont l'adaptation... Par ailleurs, quand il s'agit d'usage d'héroïne en intraveineuse, il arrive même que ce *Trainspotting*

fasse allusion aux différents points d'injection qui peuvent apparaître sur l'avant-bras d'un usager, et dessiner ainsi un trajet en train, avec autant de points qu'il pourrait y avoir de stations... Irvine Welsh raconte, lui, que *trainspotter* c'est aller se perdre dans les volutes sombres de Leith Central Station. Ici les *trainspotters* sévissaient encore dans les années 80 avant que la gare soit détruite, devienne un squat et lieu d'échange de stupéfiants, puis un supermarché. Ce qui reste de l'ancienne gare, c'est la façade du bâtiment, son horloge, le Central Bar et l'ancien pont ferroviaire...

Nous avons fait le choix ici de raconter le parcours de Renton, Spud, Sick Boy, Begbie et compagnie en présentant les cinq romans d'Irvine Welsh les concernant dans l'ordre chronologique de leur parution... Il ne nous reste donc plus qu'à vous souhaiter bonne route...

Biographie d'Irvine Welsh (source wikipédia)

« Je n'appartiens pas tant à la classe moyenne qu'à la bourgeoisie. Je suis un gentleman du plaisir. J'écris. Je m'installe à ma fenêtre et je regarde mon jardin. J'aime les livres. J'aime l'épaisseur et la complexité de Jane Austen et de George Eliot. J'écoute de la musique, je voyage. Je peux aller à n'importe quel festival du cinéma dès que j'en ai envie. » Irvine Welsh.

Malgré cette déclaration, Irvine Welsh est issu d'une famille modeste : sa mère est femme de ménage ; son père docker, puis marchand de tapis, meurt alors que Welsh a 25 ans. La famille habite d'abord dans le quartier de Leith, où il est né en 1962. Cette même année, sa famille déménage dans le centre d'Édimbourg... Welsh fait ses études secondaires à l'école d'Ainslie Park. Il quitte le système scolaire à l'âge de 16 ans et obtient un diplôme d'électricien.

En 1978, après avoir vécu de différents "petits boulots", il quitte Édimbourg pour Londres où il essaie de s'intégrer à la scène punk. Il devient guitariste et chanteur dans des groupes comme The Pubic Lice (« Les Morpions ») et Stairway 13 (en référence à l'accident tragique dans la tribune du stade d'Ibrox). En même temps, il travaille pour la mairie de Londres et étudie l'informatique. Il est « accro à l'héroïne de 1981 à

1983 », période durant laquelle il a écrit ce qui lui servira de base pour *Trainspotting*... Vers le milieu des années 1980, à la faveur du boom causé par la gentrification du nord de Londres, il devient agent immobilier. Il revient ensuite à Édimbourg où il travaille au Département du logement de la municipalité. Ces expériences lui serviront d'outils dans sa réflexion sociale... Il reprend ses études, obtient un MBA (Master of Business Administration) à l'université Heriot-Watt et publie une thèse sur l'égalité des chances entre hommes et femmes dans le monde du travail... Welsh s'engage également dans la musique en tant que DJ, producteur et tourneur. Comme beaucoup de ses personnages, il soutient avec conviction l'équipe de football des Hibs, une des deux d'Édimbourg (le Hibernian Football Club, dont les supporters sont principalement catholiques, le club ayant été fondé par des Irlandais).

Il est marié depuis juillet 2005 à une Américaine, Beth Quinn, rencontrée lors d'un cours d'écriture créative à Chicago. Welsh se décrit lui-même comme "monogame" : « c'est triste à entendre, mais c'est bien ce que je suis ». Il vit aujourd'hui en Floride, retourne souvent en Écosse et voyage régulièrement à travers le monde pour ses travaux en littérature, en musique et au cinéma.

Bibliographie romanesque

Trainspotting, 1993

Acid House, 1994

Ecstasy. Trois contes d'amour chimique, 1996

Une ordure, 1998

Glu, 2001

Porno, 2002

Recettes intimes de grands chefs, 2006

Crime, 2008

Skagboys, 2012

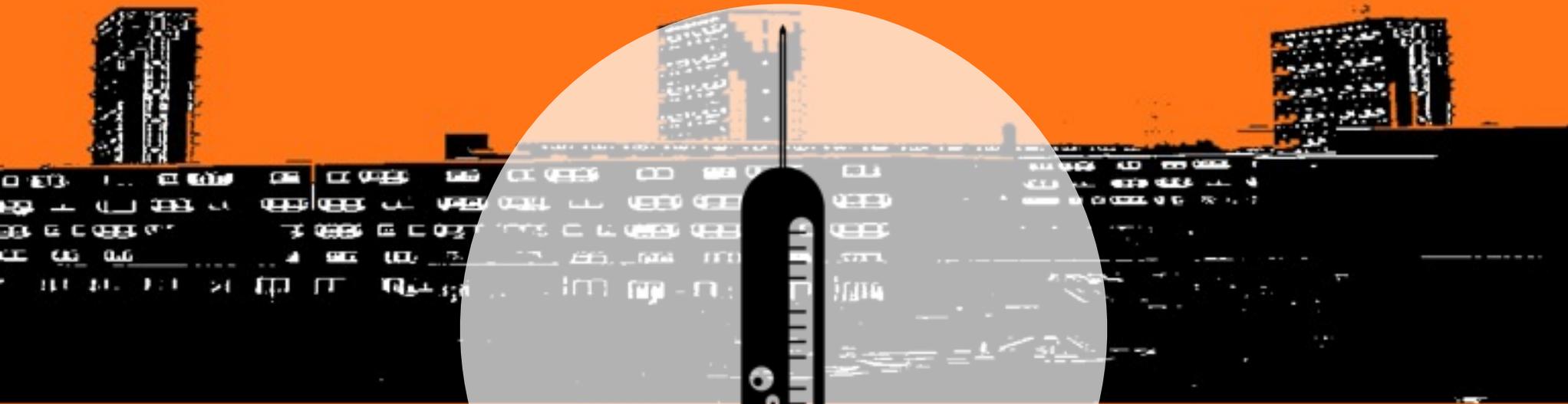
La Vie sexuelle des sœurs siamoises, 2014

L'Artiste au couteau, 2016

DMT, 2018



TRAINSPOTTING

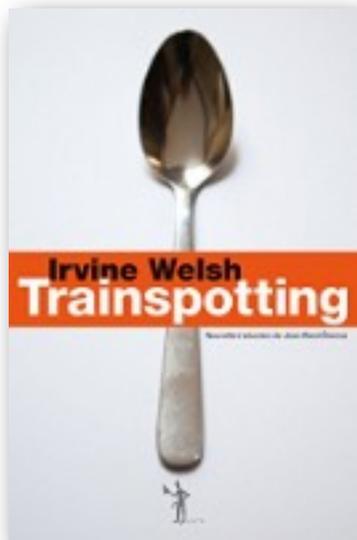


Ey
Irvine Welsh



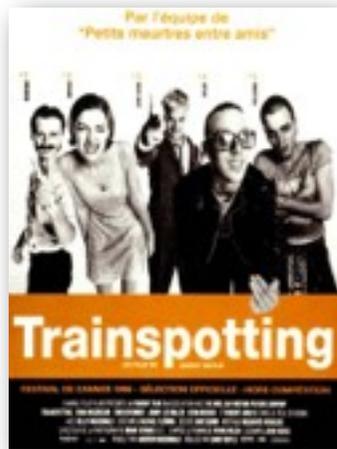


Irvine Welsh n'avait sûrement pas imaginé en 1993 qu'en sortant son premier roman il aurait autant de succès, et que trois ans plus tard, Danny Boyle l'adapterait au cinéma pour en faire un film dit "culte", à savoir ancré dans la culture populaire et devenu un incontournable des oeuvres traitant des usages de drogues... Il est difficile de dissocier le roman du film, tant l'adaptation lui est fidèle, même si, comme souvent, elle a dû faire des choix, prendre des raccourcis et des libertés avec la temporalité. Mais peu importe... Embarquons donc dans cette fiction qui véhiculera une certaine idée de la défonce débridée sans jamais s'apitoyer sur le sort des "junkies" de l'époque...



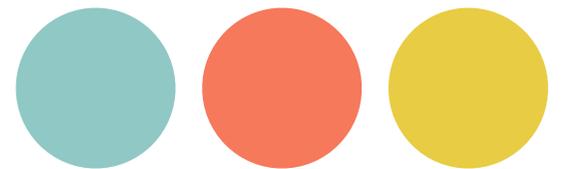
Trainspotting

Un roman de Irvine Welsh
1ère édition anglaise : 1993
1ère édition française : 1995
traduction : Eric Lindor Fall



Trainspotting

Un film de Danny Boyle
Sortie en France juin 1996
Distribution : Ewan McGregor,
Ewen Bremner, Jonny Lee
Miller, Robert Carlyle, Kelly
Macdonald, Kevin McKidd,...



Choisir la vie... ou pas.

Il n'est pas question pour Renton et ses compagnons de la seringue de laisser penser que ce sont des victimes et que les usages d'héroïne leur sont tombés dessus sans qu'ils aient fait le choix de s'y aventurer. « *Choisir la vie. Choisir un boulot. Choisir une carrière. Choisir une famille. Choisir une putain de télé. Choisir un lave-linge, une voiture, un lecteur CD, un ouvre-boîtes électrique. Choisir la santé, un régime alimentaire sain, une mutuelle dentaire. Choisir les prêts à taux fixe. Choisir un petit pavillon. Choisir ses amis. Choisir son survêt et le sac assorti. Choisir un salon à crédit dans un choix de tissus de merde. Choisir de bricoler le dimanche en s'interrogeant sur sa vie. Choisir le canapé, les jeux télé abrutissants et se gaver de fast-food merdique. Choisir de pourrir à l'hospice en se pissant dessus, dans la misère, en réalisant qu'on fait honte aux sales mioches qu'on a pondus pour nous remplacer. Choisir son avenir. Choisir la vie.* (slogan antidroge des années 80) » Ce choix-là n'est pas pour eux, du moins pas pour Renton, Mark de son prénom, qui égraine en voix off au début du film de Danny Boyle la litanie des choix qu'il n'a pas fait. Son choix à lui c'est justement de ne pas choisir la vie. Il a choisi autre chose, et sans raison. « *Pas besoin de raisons quand on a l'héroïne.* » C'est aussi simple que ça !



Extrait p.215

« La société invente une logique compliquée et fallacieuse pour absorber et transformer les gens dont le comportement dévie du courant général. Supposons que j'évalue tous les pour et les contre, que je sache que ma vie sera courte et que je sois sain d'esprit et tout mais que je veuille toujours me droguer ? Ils ne te laisseront pas faire. Ils ne te laisseront pas faire parce que c'est le signe de leur propre échec. Le fait que tu choisisses de simplement rejeter ce qu'ils ont à t'offrir. Choisis-nous. Choisis la vie... »

Renton

Apparemment du moins. Renton et ses camarades n'ont pas choisi de faire le jeu de la société, jeu qu'on leur propose ou impose. Ils ont volontairement fait un pas de côté, et se sont mis en marge. Ils n'en retirent aucune fierté. "Choisir la vie", ce n'est simplement pas pour eux. Mais cela ne veut pas dire qu'ils ont choisi de se détruire, comme on l'entend parfois. Ils sont pleins de vie, mais pas de celle que vit la plus grande partie leur entourage plus ou moins proche... Et dans ce non-choix, l'héroïne, entre autres psychotropes, a trouvé sa place, bien au chaud dans l'esprit de ces jeunes écossais à une époque qui ne leur offre, quoiqu'il arrive, que peu de perspectives réjouissantes. La politique conservatrice de John Major, fraîchement élu, est loin de satisfaire leurs aspirations qui consistent essentiellement à profiter du temps qu'on leur accorde sans se préoccuper du lendemain. « *Juste tenir le coup jusqu'au bout du chemin.* ». Cette litanie de choix de vie en ouverture du film de Danny Boyle, litanie qui est bien moins développée dans le roman, est restée dans les annales, et préfigure de ce à quoi on n'aura donc pas droit tout au long du film mais aussi du récit romanesque... L'index pointé vers le haut, droit comme un "i", Renton rejette en bloc ce que la société lui impose, choisir la vie telle qu'elle la représente, une vie "normée" qui n'accepte pas que l'on se mette à l'écart. Tant pis alors. Pas grave. Pas important. Pas de ça pour nous, pas de ça chez nous. On ne choisira pas au final de « *partir en couilles à l'hospice, baigné par ta pisse et trônant dans ta merde, embarrassant boulet aux pieds des morveux égoïstes que tu as mis au monde.* », il est proclamé dans le roman... Le regard que porte alors la société sur la "marge", ceux qui l'ont choisie par défaut, et le mode de vie qui y est associée, ne fera que conforter les uns et les autres dans leurs préjugés, et empêchera toutes formes d'interaction, ou alors sûrement pas pour le meilleur, mais bien pour le pire. Pas de place alors pour l'accompagnement et le soin. Bien plus pour l'affrontement ou même la simple ignorance. Et la poudre brune soignera les plaies consécutives aux coups. On en est là...

Le refuge de Renton et de ses amis est le squat de la *Mère Supérieure*, surnom donné à Johnny Swan (Swannee pour les



intimes) pour le temps qu'il « *a prié sous ses propres ordres* », un Cygne Blanc, comme il aime se faire appeler, qui deale de la poudre blanche aussi pure que de la neige, mais avec un doigt de cocaïne dedans pour éviter de passer sa journée totalement anesthésié. Les speedball qu'il prépare ne sont pas réservés qu'à ses clients fidèles. Elles satisfont aussi son cerveau. Avant d'être dealeur, Swanney était simple usager comme Renton, et son ami. Mais désormais, il vend à des clients qui ne sont plus alors vraiment ses potes, parce qu'on n'a pas d'ami dans cette branche, déclare-il. Chez ces gens-là, il semble dire, on n'a plus de compagnon, simplement des associés...

La montée au paradis

Le "four" (espace de vente) indoor de la Mère Supérieure est vaste et bien achalandé, mais même si l'on imagine la splendeur passée de ce bel appartement, son allure générale laisse désormais à désirer. L'espace est encombré de détritrus, mais dégagé des meubles superflus pour faire de la place aux corps étendus des héroïnomanes présents qui accueillent leurs trips successifs le sourire aux lèvres et la pupille rétrécie... Quand Renton et Sick Boy montent les escaliers qui mènent au paradis, ils savent reconnaître les signes du manque, comme les crampes musculaires et une abondante transpiration... Le shoot sera alors leur seule planche de salut. Ils s'y précipiteront sans oublier tout de même la règle de base du minimum de réduction des risques, à savoir : une seringue = une aiguille = une injection. Les seringues ne sont pas serties alors chacun amène l'entièreté de son matériel d'injection et ne le partage surtout pas... L'intention de bien faire y est du moins. Et même si le squat n'a rien de sanitairesment enviable, l'hygiène reste importante, affirme Swanney...

Renton et Sick Boy ont l'habitude de croiser chez la Mère Supérieur bien d'autres apôtres de la défonce héroïque, comme Raymie, autre usager-revendeur, ou alors Alison, la petite amie de Sick Boy à qui elle demande de lui faire son shoot. Elle lui fait comprendre, le "rush" se produisant, que le plaisir ressenti est bien

Extrait p. 24

« Je laisse volontairement ses flots me submerger... ou me couler à travers... me nettoyer de l'intérieur. La mer intérieure. L'ennui est que ce bel océan roule son lot d'épaves empoisonnées et de rebuts... Le poison est dissous dans ses vagues mais à chaque marée qui le replie, l'océan dépose sa merde derrière lui, dans mon corps. Il en emporte autant qu'il en laisse. Il dissous mon endorphine, mon centre de résistance à la douleur, il lui faut beaucoup de temps pour revenir. »

Renton



Extrait du film

« **Sevrage. Etape une : préparatifs. Prévoir une pièce dont on ne pourra pas sortir. De la musique douce. Dix boîtes de soupe de tomate. Huit boîtes de soupe aux champignons, à consommer froide. Un grand pot de glace à la vanille. Une bouteille de lait de magnésie. paracétamol, bain de bouche, vitamines, eau minérale, Lucozade (boisson énergétique), du porno. Un matelas. Un seau pour l'urine, un pour les selles et un pour le vomi. Une télé et un flacon de Valium que j'ai déjà pris à ma mère, qui est également une toxico, mais d'une manière jugée non répréhensible par la société. »**

Renton

meilleur que celui retiré d'une partie de jambe en l'air et de n'importe quel pénis. Renton nous explique en voix off qu'il suffit de prendre le meilleur orgasme de sa vie, de le multiplier par mille (par vingt dans le roman) pour être encore loin du compte... Tous les héroïnomanes ne le ressentent pas ainsi... Renton met en avant l'un des avantages d'être "camé" et de se donner corps et âme à l'héroïne, c'est qu'il n'a plus alors à se préoccuper des contingences de la vie de tous les jours, à savoir, en ce qui le concerne : « *Pas de fric, pas de cuite. Du fric, tu picoles trop. Pas de copine, tu baisses pas. T'en as une, c'est des histoires. Tu dois t'occuper des factures, de la bouffe, d'une équipe de foot qui ne gagne jamais, des relations humaines, et de tout ce qui n'a pas d'importance.* » Une seule préoccupation quand on est accro : se procurer son produit. Mais ça ne veut pas dire pour autant que c'est une mince affaire...

D'un sevrage à l'autre

Plus question désormais pour Renton de supporter les discours moralistes de ses amis "cleans" à l'héroïne, comme Begbie et Tommy, qui ne veulent surtout pas toucher à ça. La décision du sevrage s'impose alors à lui comme une évidence, mais avec pour seule conviction que la volonté suffira à la réussite de l'entreprise... Il s'agit surtout de bien se préparer, car l'expérience passée de Sick Boy montre qu'on ne l'est jamais assez. Il faut s'isoler et s'entourer de tout ce qui permet de tenir un siège de plusieurs jours, voir plusieurs semaines. La liste tient dans deux grands sacs en plastique. (*Voir ci-contre*)

C'est parti désormais pour la grande aventure d'un sevrage à la dure... ou du moins sans accompagnement médicamenteux. Quelques comprimés de Valium piqués dans la pharmacie maternelle devraient suffire... Enfin, presque... Ils ne suffiront pas. Un dernier shoot est nécessaire en attendant que ce Valium fasse son effet. Il s'agit de « *glisser cool en dehors de la dope* », rien de plus. Eviter d'avoir à se confronter à des symptômes du manque trop puissants, et qui apparaissent peut-être plus vite encore



Extrait p. 94

« Ce qui ne va pas avec Begbie... ben, vraiment beaucoup de choses. Ce qui me dérangeait le plus était le fait qu'il était impossible de se laisser vraiment aller en sa compagnie, surtout quand il avait picolé. J'ai toujours senti qu'un petit glissement dans ce qu'il percevait de vous pouvait changer votre statut de grand pote en celui de victime persécutée. L'astuce était de tout passer à ce cinglé sans que l'on vous voit trop comme une limace à plat ventre. »
Sick Boy

quand on se met la pression. « *J'ai mal aux dents. Ca passe des dents aux gencives, des gencives à mes orbites, et à chacun de mes os, d'un seul élan, miteux, implacable, épuisant. Les bonnes vieilles suées déboulent au top, et n'oublions surtout pas les frissons : ils me couvrent le dos comme de maigres gelées d'automne sur un capot de voiture.* ». S'agit de décrocher sans trop de souffrances qui encombreraient l'esprit et le rendrait alors moins disponible à une abstinence totale. Plus facile à dire qu'à faire... A défaut d'une dose d'héroïne, idéale pour se débarrasser de tout symptôme, mais ne faisant que décaler le problème, un certain Mikey Forrester, fournisseur exceptionnel en temps de pénurie ou de non-disponibilité de Swanney et Raymie, vient à la rescousse d'un Renton au bord du gouffre et lui propose deux suppositoires à l'opium, pour une diffusion opiacée lente afin de décrocher en douceur. Ces suppositoires ne feront effet qu'après que notre héros du moment soit allé se soulager malproprement dans toilettes considérées comme étant les pires d'Ecosse. Quand le dernier shoot date, et que les effets constipants de l'héroïne se dissipent, il est temps d'aller se soulager... Mais il faudra alors récupérer, tant bien que mal, dans la cuvette nauséabonde, les deux précieux suppositoires dont l'efficacité sera, espérons-le, à la hauteur du manque à soulager. La scène du film deviendra mythique, et ces "pires toilettes d'Ecosse" aussi...

Et c'est parti désormais pour une vie sans héroïne, à devoir faire face aux personnalités hors-norme de ses amis, sans que la prise d'opiacés arrondisse les angles : un Spud (ce que l'on pourrait traduire par "Patate") qui n'arrive pas à faire l'amour pour la première fois à sa copine, et doit réparer comme il peut au réveil ses dégâts d'une imbibation nocturne ; un Sick Boy qui a décidé lui aussi de se sevrer mais dont il faut supporter la passion pour l'acteur Sean Connery ; un Tommy, roi du speed (addiction plus prononcée dans le roman que dans le film) ; et enfin un Begbie accro à l'alcool et à la baston, à rien d'autre, mais dont on doit supporter les envies pressantes de cogner sur tout ce qui bouge, surtout quand il est alcoolisé. « *Il est taré. Mais c'est un pote. Alors qu'est-ce qu'on peut y faire ?* »... Il faut aussi jouer le jeu de la



Extrait p. 110

« On occupe nos vies avec de la merde, comme les carrières et les relations, pour nous faire croire que tout n'est pas totalement inutile. L'héro est une drogue honnête parce qu'elle te dépouille de toutes ces illusions. Avec l'héro, quand tu te sens bien, tu te sens immortel. Quand tu te sens mal, elle fait poquer dix fois plus le caca ambiant. C'est la seule drogue qui soit honnête. Elle n'altère pas la conscience. Elle te file juste un bon coup et une sensation de bien-être. Après tu vois la misère du monde comme elle est et tu ne peux pas t'anesthésier contre. »

Renton

recherche d'emploi et des entretiens d'embauche pour être sûr de conserver ses allocations-chômage. Il s'agit alors d'être stratégique, de ne pas donner trop bonne impression tout en ayant l'air de vouloir absolument le job. Un travail d'équilibriste qui ne peut se passer visiblement d'une dose de speed pour se donner confiance en soi et être sûr d'en faire suffisamment trop pour que ce soit insupportable à l'employeur. On peut aussi jouer dans ces moments-là la carte de l'honnêteté et faire le récit de ses affres passées d'un héroïnomane désormais en pénitence. On peut être sûr alors de faire peur aux pourvoyeurs d'emploi... Mais un sevrage qui tient la distance doit aussi affronter une libido retrouvée, exacerbée ici, et des désirs sexuels pas toujours faciles à assouvir pour un Renton pourtant boosté à l'alcool et aux amphétamines... Et pire que tout visiblement, pour Renton du moins, il faut accepter les promenades au grand air dans les vastes plaines écossaises, balades que propose Tommy, si fier d'être écossais, ce qui n'est pas le cas de son ami Renton qui se sent affaibli par sa nationalité et préfère rester assis sur un petit pont de bois à siroter sa fiole de vodka. Qui dit sevrage à l'héroïne ne veut pas dire inévitablement sevrage à tous les psychotropes...

Ce sevrage ne tiendra qu'un temps malheureusement. La décision de s'y remettre semblait presque inévitable et s'impose à Renton, mais aussi à Sick Boy et Spud qui avaient décidé d'arrêter en même temps... Et c'est reparti alors pour les petites combines à temps plein afin de trouver de quoi se payer ses fixs successifs. Des petits larcins et surtout des vols de médicaments ou falsifications d'ordonnance pour pouvoir s'acheter « *morphine, diamorphine, cyclizine, codéine, témazépam, nitrozépam, phénobarbitone, amytal sodique, dextropropoxyphène, méthadone, nalbuphine, péthidine, pentazocine, buprénorphine, dextromoramide, et chlorméthiazole* », de quoi planer légalement en continu, et lutter « *contre son malheur et ses douleurs* »... Tommy entre dans cette danse, lui aussi finalement, suite à une rupture sentimentale qui l'invite à changer de fusil d'épaule, passer du speed à l'héroïne pour s'anesthésier. Renton a réussi à le convaincre. Dans le roman, Tommy a besoin d'arguments, ce qui



Extrait du film

« Y'a pas que le bébé qui est mort. Sick Boy a perdu un truc en lui qui n'est jamais revenu. Il n'avait aucune théorie pouvant expliquer un tel moment. Moi non plus. Notre réaction a été de continuer à tout foutre en l'air. Accumuler le malheur, le faire chauffer dans une cuillère avec de la bile. Puis l'injecter dans une veine purulente et tout recommencer. Continuer, se lever, sortir, voler, piller, emmerder les gens. Avancer en rêvant du jour où tout allait merder pour de bon. Car peu importe combien tu amasses, ou combien tu voles, t'en as jamais assez. Peu importe combien de fois on sort voler et emmerder le monde, on doit toujours se lever et recommencer. Un jour ou l'autre ce genre de chose devait arriver. »
Renton en voix off

n'est pas le cas dans le film, où il ne fait que tendre un billet à son ami Renton qui ne prononcera, lui, pas un mot... Même la mort subite d'un nourrisson dans le squat de Swanney, nourrisson qui est le fruit de l'union d'un soir entre Sick Boy et Alison dans le film, entre Sick Boy et Lesley dans le roman, enfonceront un peu plus les quatre amis dans la défoncée... Les vols se multiplient et « *ce qui devait arriver arriva* ». Renton et Spud sont arrêtés par la police, et traduits au tribunal. Spud prend dix mois ferme (six dans le film). Renton ne prend, lui, que de la prison avec sursis mais doit poursuivre une cure de désintoxication censée avoir débuté avant qu'il se soit fait arrêter...

C'est parce que Renton sera victime d'une surdose qui le conduira à l'hôpital, surdose dont il se sortira, qu'une deuxième tentative de sevrage sera entreprise. Cette fois-ci, elle ne se fera pas en douceur avec un accompagnement en clinique et une substitution à la méthadone, au valium ou aux suppositoires à l'opium. Elle se fera à l'isolement, dans sa chambre d'enfant, chez ses parents qui l'enferment à double tour mais le nourrissent et le cajolent à l'occasion. Abstinence totale, pure et dure donc. Le temps nécessaire pour évacuer de l'organisme l'ensemble des psychotropes... Au fond de son lit, « *trop malade pour dormir. trop fatigué pour rester éveillé. Le mal est en marche. Sueurs, frissons, nausées, douleurs et sensations de manque intense.* »... Mais passés ces symptômes du manque, difficile pour Mark de retrouver le goût de vivre, et ce malgré les résultats réjouissants d'un test HIV négatif qui lui fait dire qu'il est bien chanceux, et en fin de compte un survivant parmi les usagers injecteurs de longue date. Tommy doit encaisser, lui, ce qu'il identifie comme une injustice, son test HIV étant positif alors qu'il vient de se mettre à l'héroïne et à la seringue par la même occasion... Renton doit affronter désormais, les douleurs consécutives au manque ayant disparu, la dépression et l'ennui, de quoi se foutre en l'air nous déclare-t-il. Chez Sick Boy, qui a traversé les mêmes épreuves, c'est la picole qui est venue à sa rescousse, et quand il en a eu fini avec l'alcool, ce sont les filles vers qui il s'est tourné pour satisfaire son besoin de reprendre goût à la vie, et de la vivre. Chaque



Extrait p. 209

« On m'a adressé à une kyrielle de conseillers dont l'étendue des savoirs allait de la psychiatrie pure et dure à l'assistance sociale en passant par la psychologie clinique. Dr Forbes, le psychiatre, emploie des techniques de conseil non directives. Son approche est largement basée sur les théories de la psychanalyse freudienne. Ce qui nécessite de m'amener à parler de mon passé en m'appliquant sur les conflits qui n'auraient pas été résolus. L'idée de départ étant que l'identification, et la résolution, des dits conflits éliminera la colère qui sert de carburant à mon comportement autodestructeur. Un comportement qui se manifeste par l'utilisation des drogues dures. »

Renton

usager fait face à "cette vie d'après" comme il peut, et doit s'y adapter ou si réadapter. Et ce n'est pas toujours aussi simple. Les petits ou grands bonheurs, associés auparavant à un shoot à venir ou en cours, doivent trouver des alternatives crédibles...

Trouver les raisons à tout ça et choisir la vie...

Quand le sevrage s'impose à Renton, les questionnements sur les raisons du pourquoi du comment il est devenu usager de drogues, et les responsabilités, ou pas, qui y sont associées, s'imposent à lui dans le même temps. Non pas qu'il veuille personnellement en savoir plus, mais simplement parce qu'on le sollicite pour aller fouiller dans son passé et y trouver de quoi éveiller la curiosité des professionnels avant tout... On ira chercher par exemple du côté d'un petit frère handicapé, décédé (on y reviendra dans *Skagboys*), et de la culpabilité de l'avoir détesté ou de n'avoir pas fait plus d'effort envers lui... On ira chercher aussi par exemple du côté « *du mépris de soi, et du monde, pour n'avoir pas réussi à affronter ses propres limites et celle de la vie en général* »... On ira chercher enfin par exemple du côté « *d'un vide à remplir et l'aide qu'apporte la drogue à la satisfaction du besoin de se détruire* »... Renton n'ira pas piocher dans cet historique pour justifier un usage compulsif qui finit par biaiser le choix de s'y complaire ou pas. « *Combien de shoots faut-il pour rendre obsolète le concept de choix ?* » Il aimerait bien le savoir... Toujours est-il que Renton se laisse porter par les méthodes des spécialistes qu'il rencontre, des traitements qu'on lui propose. Il joue le jeu, comme il dit, des « *charrettes de crétins qui ont essayé de le réhabiliter* ». Quelques-uns de ces "crétins" finiront peut-être par trouver grâce à ses yeux... Toujours est-il que Renton tient la route et reste abstinent...

Pour le jeune écossais, reprendre goût à la vie veut dire passer à autre chose, faire le choix de la vie, ce choix qu'il voulait éviter pourtant mais qui lui permet ici de reprendre une vie "normale". Il s'installe à Londres, travaille dans une agence immobilière, « *a fait son trou et mène sa petite vie* » dans un petit studio tout équipé loin de ses amis d'enfance et des préoccupations inhérentes à son environnement et entourage d'Edimbourg. Spud, Sick Boy et



Extrait du film

« Je me suis trouvé toutes sortes de bonnes raisons. C'était pas grave, une toute petite trahison. Nos chemins avaient divergé, ce genre de trucs. Mais soyons francs, je les avais bien baisés, mes soi-disant potes. Begbie, j'en avais rien à foutre. Et Sick Boy aurait fait la même chose, s'il avait pu. Quand à Spud, ouais, je regrettais. Il avait fait de mal à personne. Pourquoi j'avais fait ça ? J'avais des tas de fausses explications. La vérité c'est que je suis un sale type. Mais ça va changer. Je vais changer. Tout ça est bien fini. Je deviens clean et j'avance dans le droit chemin. Je choisis la vie. J'en jubile à l'avance. Je vais devenir comme vous. »
Renton en voix off
à la toute fin du film

Begbie ne lui manquent pas beaucoup, voire pas du tout, mais il devra malheureusement les accueillir à Londres, malgré lui... Begbie est recherché pour braquage à main armée d'une bijouterie, et Sick Boy s'est converti, lui, en dealer et braqueur. Les deux ex-amis sont encombrants et Renton fera tout pour s'en débarrasser gentiment... Un court retour à Edimbourg pour retrouver Spud qui y était resté, mais surtout assister aux funérailles de Tommy (celles de Matty dans le roman), et voilà que notre petite bande de pieds nickelés se retrouve embarquée dans une affaire illégale à s'essayer au deal d'envergure en fourguant deux kilos d'héroïne - particulièrement pure, mais achetée à bas prix à Mickey Forrester - à un grossiste londonien pour seize mille Livres, une somme à se répartir alors équitablement entre les quatre amis... Malheureusement, les relations amicales passées, les antécédents et les parcours de vie respectifs, font que l'enjeu financier aura raison d'un compagnonnage que l'on peut désormais conjuguer au passé... Renton se taille la route pendant la nuit avec le pactole, et réservera à Spud, uniquement à lui, sa part du deal, quatre mille livres laissées dans une consigne à la gare. C'est ce que l'adaptation cinématographique offre du moins à Spud. Dans le roman, il faudra qu'il attende un peu. La culpabilité de Renton sera à géométrie variable. Ce qu'il ressent pour Sick Boy et surtout Begbie n'est sûrement pas à la hauteur de ce qu'il ressent pour Spud, mais malheureusement cette culpabilité le poursuivra longtemps... La suite des aventures de nos quatre personnages, certainement attachants, nous en dira plus...

Si le roman, vendu à plus d'un million d'exemplaires en Angleterre, puis le film, tout autant à succès, ont marqué leur temps et sont restés dans les annales, c'est en partie parce que les personnages usagers présentés traduisent une certaine époque... Même si le romancier et le réalisateur font la part belle à des représentations souvent convenues, ou attendues des usages de drogues, notamment d'héroïne, et du mode de vie qui y est associé, l'existence à la marge de Renton, Sick Boy, Begbie et Spud, est très souvent joyeuse et sûrement pas mortifère. On en rit parfois, plus qu'on en pleure...





IRVINE WELSH

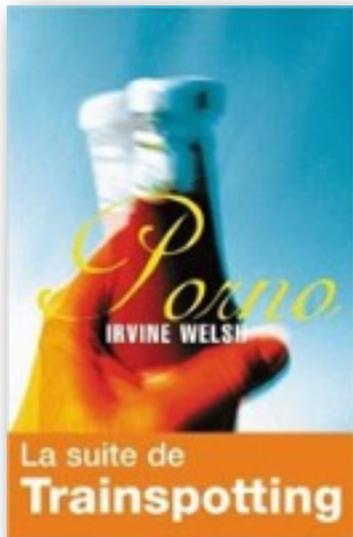
porno

WEVNE

ROMAN



Il faudra attendre presque dix ans pour qu'Irvine Welsh sorte une suite à son *Trainspotting*. Si le roman ne devait pas au départ avoir affaire avec nos quatre compères d'Edimbourg, ils ont fini par s'imposer comme ils savent si bien le faire... Si le premier opus faisait la part belle à Renton, cette suite laisse plus de place à Sick Boy... Pour ce qui est de l'adaptation cinématographique de Danny Boyle, ce sont plus de vingt ans qui se sont écoulés depuis la sortie en salle du fameux premier opus. Ce temps a suffi pour éloigner ce T2 du roman originel. L'adaptation est particulièrement libre, alors il ne sera pas toujours facile ici de mixer les deux...



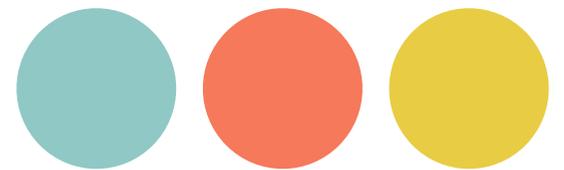
Porno

Un roman de Irvine Welsh
1ère édition originale : août 2002
1ère édition française : mars 2009
668 pages
traduction : Laura Derajinski



T2 Trainspotting

Un film de Danny Boyle
Sortie française : mars 2017
Distribution : Ewan McGregor, Ewen Bremner, Jonny Lee Miller, Robert Carlyle, Anjela Nedyalkova,...



On pourrait presque imaginer que le film *T2 Trainspotting* est finalement la suite du roman *Porno*, dont il est pourtant, en principe, adapté. Dans l'adaptation cinématographique, les personnages ont dix ans de plus que dans le roman, et ce qu'ils vivent aurait très bien pu se produire dix ans après les événements de *Porno*. Leur situation s'est dégradée, et les personnages environnants ne sont plus vraiment les mêmes... Nous dirons alors que le film prend appuie sur le roman, plus qu'il ne l'adapte en fin de compte. Ce que l'on peut dire par contre, c'est que *T2* est une vraie suite au film *Trainspotting* puisqu'il en reprend tous les éléments essentiels et nous propose même de nombreux retours en arrière... Mais ne nous laissons pas divertir plus longtemps par ces comparaisons hasardeuses, et contentons-nous de raconter ce que contient simplement cette suite de *Trainspotting*, le roman *Porno* et le film *T2* ayant, quoiqu'il arrive, la patte d'Irvine Welsh...

Ne m'appellez plus jamais Sick Boy !

Mark Renton avait déjà eu l'occasion de nous faire comprendre, lui aussi, qu'il détestait qu'on l'appelle Rent Boy. Les garçons se sont transformés en hommes désormais, même si les images du film de Danny Boyle, film bien plus nostalgique que le roman d'Irvine Welsh, nous ramènent dans la cour d'école où Mark, Daniel, Francis et Simon se sont rencontrés... Toujours est-il que Sick Boy



Extrait p.15-16

« A l'instant même où je m'en enfourne plein la narine, je constate la triste vérité. La coke, ça m'ennuie, ça nous ennue tous. Des connards blasés, voilà ce qu'on est, dans un décor qu'on déteste, dans une ville qu'on déteste, et on fait comme si on était au centre de l'univers, on se défonce avec des drogues merdiques pour éviter que la vie se déroule ailleurs ; conscients qu'on ne fait que nourrir notre névrose et notre désenchantement, mais trop apathiques pour mettre un terme à tout ça. Parce que c'est triste à dire, rien n'est suffisamment digne d'intérêt pour nous faire arrêter. »

Simon (Sick Boy)

a les dents qui grincent dès qu'il entend son surnom. Il préfère qu'on l'appelle dorénavant Simon David Williamson. Ca lui arrive même de temps en temps de parler de lui à la troisième personne pour réaffirmer peut-être sa grandeur et sa confiance en lui, confiance qui est d'autant plus exacerbée quand il a pris de la coke, son nouveau produit de prédilection après avoir visiblement fait une croix sur l'héroïne, peut-être depuis la fin de *Trainspotting*. Simon - nous ne l'appellerons plus désormais que par son prénom pour ménager sa susceptibilité - ne se contente pas, dans le roman du moins, de sniffer de la poudre blanche floconneuse. Sa nouvelle came c'est le crack, après avoir lui-même basé sa cocaïne à l'ammoniaque ou exceptionnellement au bicarbonate. L'intérêt de tirer sur son bang (La pipe, ou le doseur, ne sont visiblement pas au rendez-vous.) c'est « *qu'une bouffée l'envoie à l'autre bout de la pièce : glacé, défoncé, satisfait, plein de suffisance à raconter des conneries et à échafauder des projets pour conquérir la planète.* »...

Mais où en est Simon de sa vie personnelle et professionnelle, dix ans plus tard dans le roman, ou vingt ans plus tard dans le film ? Après s'être exilé, il est revenu à Leith, en laissant son ex-femme et son enfant loin de chez lui. Il reprend le *Port Sunshine*, un pub qui appartenait à sa tante, et que sa mère imagine rempli « *de putes et de chanteurs comiques* ». Le pub se situe dans le quartier malfamé du port, quartier qui attend d'être réhabilité pour retrouver un semblant de tenue. Pour le moment, le pub ressemble plus à une ruine au milieu d'une zone de travaux ou d'un dépôt... Quand dans *Porno*, le pub fonctionne et est fréquenté par « *de vieux laiderons et des petits technoboyes et rappeurs avec des putain de bagues à tous les doigts* » qui dealent à l'insu de Simon, dans le film il est désert, et les affaires sont au plus bas... Pour avoir de quoi payer sa cocaïne, Simon n'est pas avare de combines, qui sont autant de chapitres de *Porno*. Dans le film donc, et ça fait une très grande différence avec le roman, Il fait travailler une amie à lui comme appât sexuel pour père de famille en quête de réalisation de fantasmes, quinquagénaires que l'on peut alors faire chanter en leur proposant, contre rémunération, de



Extrait p. 97

« On a tous des défauts, mec. Le mien, c'est la came, la came, la came. C'est une vraie honte qu'une personne soit obligée de payer autant pour, genre un seul défaut. Bien sûr je continue à voler et tout, mais si j'arrêtais vraiment la came, alors peut-être que j'arrêterais de voler aussi. Ce truc de groupe de soutien, je crois pas que ça me fasse vraiment du bien. Je veux dire, à chaque fois que je parle avec ces gars, je ressens l'attrait de la came, mec. Ca s'en va jamais. On a beau, genre, rationaliser et prendre du recul, dès qu'on sort de la salle, on pense qu'à aller en chercher. »
Danny Murphy (Spud)

taire leurs escapades et conserver bien au chaud les enregistrements vidéo faits à leur insu. Veronika, sa partenaire en affaires, est bulgare. Elle travaillait auparavant dans un sauna dissimulant une maison close, mais n'est pas vraiment satisfaite du travail que lui propose Simon, un homme qu'elle considère plus comme un partenaire professionnel que comme un petit ami (malgré ce qu'il imagine, lui) puisqu'ils n'ont jamais eu de rapport, ou alors une seule fois, et il y a longtemps... Dans *Porno*, ce personnage de Veronika n'existe pas, mais sa copie, loin d'être conforme, Nikky, travaille, elle aussi, dans un bordel-sauna, le *Miss Argentine*. Elle n'a pas encore rencontré Simon au début du roman. Il faudra attendre d'entrer au coeur des 690 pages du roman pour que cette rencontre soit effective, et pour le coup, débouche sur une relation sentimentale loin d'être platonique, et donc bien plus sexuelle que celle présentée dans le film... Toujours est-il que dans *T2*, tout comme dans le livre, Simon et sa partenaire se lancent dans un projet commun, nous aurons l'occasion d'y revenir... Mais en attendant, et même si Simon prend beaucoup de place dans cette suite trainspottienne, on ne peut abandonner sur le bord de la route nos trois autres personnages, tout aussi importants bien entendu...

Renton, Spud et Begbie sont de la partie...

Danny Murphy, ou Spud de préférence, commençons par lui, et ce sera une première tant ce personnage a tendance à passer après tout le monde et à se laisser déborder par les décisions des autres membres de l'équipe, subir plus souvent qu'il contrôle la situation... Spud, donc, n'est pas encore sorti de l'héroïne. Il a beaucoup de mal à décrocher... Il n'a pas quitté Leith non plus, et vit avec sa femme et son fils (Gail et Fergus dans le film, Alison et Andy dans le roman) en tentant malgré tout de décrocher à l'occasion, sans que ça dure vraiment. Alison, dans le roman donc, ne veut pas que son fils Andy voie son père défoncé, alors elle lui demande de décrocher si sa soirée a été agitée. Gail, dans le film donc, a tout simplement demandé, elle, à Danny de déménager pour épargner leur fils quand il était petit. C'est désormais un



Extrait du film

« - Je peux pas rechuter, je dois détoxifier mon organisme.

- Détoxifier ton organisme ?
Ca veut dire quoi ? Que dalle !
Faut pas virer ça de ton corps,
mais de ta tête. T'es accro.
- Tu crois qu'on me l'a pas dit
100 000 fois ? T'as 12 étapes
de plus ?
- Sois accro, mais à autre chose.
- Genre, à courir jusqu'à avoir
la gerbe ?
- Oui, ou à autre chose. Faut
canaliser ça, le contrôler. Les
gens essaient plein de trucs.
Certains font de la boxe.
C'est un exemple. T'es pas
obligé de...
- T'as canalisé ça comment ?
- En partant. »

Spud et Renton

grand adolescent. Spud vit désormais alors dans un appartement spartiate en haut d'une tour HLM et se rend régulièrement à des réunions des Narcotiques Anonymes pour s'exprimer sur sa consommation, mais sans qu'il voie l'intérêt des groupes de soutien, ou en tout cas leur quelconque impact sur sa consommation... Dans le film, il raconte qu'il a des comptes à régler avec l'heure d'été car, à cause d'elle, il s'est fait viré de son travail dans les travaux publics pour être arrivé en retard sur le chantier, s'est vu renvoyé du service emploi pour être arrivé avec une heure de retard, une heure trop tard également pour récupérer ses allocations, pareil au bilan de compétence, pour la visite de son fils, en enfin aux services sociaux pour s'expliquer. Le passage à l'heure d'été, explique-t-il, ce n'est pas une priorité pour les héroïnomanes comme lui, accro depuis l'âge de quinze ans... Son ami Renton, dans le film du moins, l'invite à trouver une autre source d'intérêt que l'héroïne, et même mieux, trouver une autre addiction, moins toxique que celle à l'héroïne... Mais si Renton a beaucoup de compassion pour Spud, qu'il a sauvé in extremis d'une tentative de suicide après ce qui devait être un dernier shoot (ironiquement avec tout le matériel stérile nécessaire à une réduction des risques optimale), ce n'est pas le cas de Simon dont le regard qu'il porte sur son ami d'enfance est bien moins attentionné et respectueux. Il a l'occasion d'afficher son mépris pour Spud, toujours héroïnomane, à plusieurs reprises, comme pour faire un pied de nez affirmé à sa consommation passée d'opiacés, ou pour se convaincre peut-être que sa consommation présente de crack est plus enviable. Ca va chercher du côté du « *connard de camé maigrichon qu'on aurait dû balancer sur le trottoir avec le reste de ses poubelles pour que les éboueurs l'embarquent et l'incinèrent* », ou du côté du « *matou récemment décédé déterré par un renard de son lit éternel au fond d'un jardin. Ses yeux ont l'éclair taré du mec qui aurait pris trop de came et de calmants pour que les diverses parties constitutives de son cerveau soient désormais à même de se mettre d'accord sur l'heure qu'il est. Une coquille humaine, dépenaillée et rance, propulsée par la drogue d'apparts merdiques ou de pub pourris jusqu'au repaire de*



Extrait p.131

« J'ai appris à respecter ces drogues, à les utiliser en plus petites quantités. On peut manquer de discernement quand on est gamin ou ado, parce qu'on ne conçoit pas sa propre mortalité. Enfin c'est pas pour dire qu'on survit forcément à cette période. Mais la trentaine atteinte, c'est une autre histoire. Vous savez soudain que vous allez finir par mourrir et vous sentez, dans vos gueules de bois et vos périodes de blues, à quel point la came y contribue ; elle réduit vos ressources spirituelles, mentales et physiques, elle alimente l'ennui autant que l'excitation... »

Mark Renton

dépravation suivant, en quête de sa prochaine ingestion toxique. » Les propos de Simon en disent long sur l'état dans lequel il retrouve Spud après des années et du respect qu'il porte désormais à son ami d'enfance... Comment en est-on arrivé là ?... Simon ne manquera pas non plus de culpabiliser Mark sur la situation de Danny, en lui expliquant que la somme de quatre mille livres qu'il lui avait envoyée par la poste après sa fuite à Amsterdam (dans le film *Trainspotting*, c'était dans une consigne de la gare de Leith) n'a fait que plonger un peu plus profondément Spud dans son addiction à l'héroïne. Tout l'argent est parti dans cette drogue, et le HIV a été détecté dans son organisme, comme dans celui d'Alison sa compagne avec qui il a eu un fils... Dans le film, il n'est pas fait allusion à une quelconque infection au VIH...

Renton s'est sorti, lui, d'un usage compulsif d'héroïne en changeant d'environnement, nous dit-il, et donc aussi d'entourage. Puisqu'il a fui à Amsterdam avec les seize mille livres du pactole de la vente des deux kilos d'héroïne à la fin de *Trainspotting*, il s'est éloigné par la même occasion de ce milieu du deal et de la consommation. Il a refait sa vie au Pays-Bas, et s'est mis sérieusement au Karaté... Dans le roman, dix ans après le premier volet de la saga, il est devenu patron d'une boîte de nuit qui marche bien visiblement, et c'est Simon qui viendra lui rendre visite à Amsterdam pour lui demander le remboursement de ce qu'il lui doit, et lui proposer alors de s'associer avec lui sur un projet ambitieux... Dans le film, vingt ans donc après le premier volet, c'est Renton qui se présente à Simon dans son pub déserté d'Edimbourg pour rembourser sa dette. Il raconte qu'il est en passe de perdre son travail à Amsterdam, un poste dans la gestion des stocks pour la vente au détail. La situation de Renton est donc ici tout autre que dans *Porno*. Son rapport à l'héroïne, mais aussi aux autres drogues, a changé. Il a réduit les doses pour concilier ses usages avec la conscience de sa propre mortalité, nous dit-il. Renton a dix ans de plus, un nombre d'années suffisant apparemment pour reconsidérer les choses... Une chose est sûre, Mark Renton est célibataire, mais aura dans le film des visées sur Veronika, l'amie de Simon. Dans le roman, il retrouvera à



Extrait p.188-189

« J'ai du mal à respirer quand j'entre dans le putain de centre commercial. Je me sens comme prisonnier, coincé dans cette envie d'éclater un mec. C'est une putain de dépendance... Peut-être que c'est d'être ici, libre, dehors. J'ai l'impression de ne pas être à ma place, de ne pas m'intégrer. Ma mère, mon frère Joe, ma soeur Elspeth, mes potes... .. sont tous super sympas mais ils ont tous un truc à faire. Et c'est quoi, ce putain de truc qu'ils ont à faire ? Tout sauf les trucs qu'on faisait ensemble, avant, voilà ce qu'ils ont à faire. « On parlera tranquillement plus tard » Et ça me fout les boules, ça fait monter en moi cette dépendance, ce besoin d'éclater la gueule de quelqu'un. « Et c'est quand, putain, plus tard ? »... »

Begbie

Edimbourg Dianne, la lycéenne avec qui il avait couché dans *Trainspotting* et qui se trouve être la colocataire de Nikky. Dans le film, Dianne est avocate et défendra Simon pour ses affaires de maître chanteur...

Avant d'en savoir un peu plus sur les affaires qui occuperont Simon et Mark à Edimbourg, intéressons-nous à ce qu'il est advenu de Begbie, Franco pour les intimes... Il n'a pas bougé, lui, de la ville d'Edimbourg, mais a surtout fréquenté sa prison. A sa libération, anticipée dans le film après s'être échappé, Begbie n'a qu'une idée en tête, retrouver Renton et lui faire payer sa fuite avec le pactole des seize mille livres... Dans le film du moins, il retrouve sa femme et son fils après vingt ans de taule, et tente de se refaire la cerise avec des cambriolages dans lesquels il entraîne son Franco Junior, un étudiant qui se destine à l'hôtellerie et au management, au grand désespoir de son père qui n'est pas loin de le frapper de rage quand il apprend qu'il ne prendra pas sa relève... Begbie est toujours en contact avec ce personnage de Mikey Forrester, présent dans les deux volets, et incarné à l'écran dans chacun des volets par l'auteur Irvine Welsh lui-même, trafiquant en tout genre au sourire malicieux... Begbie a le sang chaud, et la rancœur tenace. Son addiction à la violence, déjà observée dans le premier volet, n'a pas perdu en intensité. Il en a tout à fait conscience, l'assume et l'exprime ouvertement. Elle est exacerbée par sa difficulté à s'intégrer dans cette vie hors les murs... Dans les deux volets de l'adaptation cinématographique, Begbie n'accepte que l'alcool comme paradis artificiel, et exprime beaucoup de mépris pour les autres psychotropes. S'il faut choisir même entre un gros sachet de comprimés d'ecstasy et une tablette de viagra, le choix est vite fait. Pas question de toucher à l'ecsta, l'essentiel pour lui étant de bander, même si c'est artificiel. Dans les romans, Begbie est un peu plus ouvert et ne dit jamais non à un rail de coke, du moins dans *Porno*, où le produit est particulièrement disponible. Par contre, toujours dans le roman, son mépris pour le crack et ses usagers est à la hauteur de celui qu'il exprime pour son ex-femme et ses deux fils qu'elle élève seule... Une chose est sûre, aucun usage ne le détournera de son



Extrait p. 261

« Je me suis encore défoncé avec la came que m'a vendue Secker. Ali m'a dit, tu t'éclates encore comme ça et c'est pas la peine de rentrer, je veux pas qu'Andy voit ça. Ce qui est raisonnable, alors je rentre pas. Toute la semaine, ç'a été une série de canapés ; celui de Monny, de ma mère et du pauvre Parkie, et ça c'est pas très cool vu qu'il essaie aussi de s'en sortir, de son côté. Le pauvre, l'a pas besoin de me voir gigoter et suer 24 heures sur 24. C'est le pire, ça, à la moindre rechute tu paies le prix fort. Tu sens vraiment le manque, même après avoir fumé un petit coup. C'est comme si ton bon vieux système se souvenait de ce que t'as fait dans le passé et te disait : « Désolé, mon pote, mais prends ça ! ». »

Spud

objectif principal : mettre la main sur Renton et l'anéantir... Les deux hommes passeront une bonne partie du roman à se louper, en quelque sorte, c'est-à-dire à se croiser sans se voir ou s'affronter, et une bonne partie du film à se courir après, après être tombés l'un sur l'autre, fortuitement, dans des toilettes d'une boîte de nuit d'Edimbourg. Quand l'affrontement final sera inévitable, il se conclura à l'avantage de Renton et Franko se retrouvera soit au poste, dans le film, soit dans le coma à l'hôpital, dans le roman...

Les affaires sont les affaires

Ne nous attendons pas avec Sick Boy... pardon Simon, à ce que le business soit totalement dans les rails d'une légalité que l'on glisse facilement sous le tapis s'il y a des sous à engranger... Simon et Mark se replongent assez vite dans les souvenirs agréables d'un passé largement imagé à l'écran, et oublient un temps les rancoeurs et les affaires de trahisons pour se concentrer sur l'avenir avec des projets qui ont un lien étroit avec la libido exacerbée de Simon et surtout son domaine de prédilection, à savoir mettre au lit des jeunes femmes pour les filmer... Finis les chantages à la diffusion vidéo d'images compromettantes qui ont conduit dans le film à des poursuites judiciaires, et voilà Simon reparti dans le projet ambitieux d'ouvrir, au premier étage du Port Sunshine, un sauna à l'image de celui dans lequel Veronika travaillait, c'est-à-dire ouvert à la prostitution. Renton, qui a chassé derrière lui Amsterdam et son ex, est associé à l'affaire. Spud aussi, artistiquement du moins... Le personnage probablement le plus innocent et attachant de l'ensemble de cette saga retrouve un élan de vie et de motivation dans la tâche qui lui est confiée de créer la décoration du sauna. Il a décidé d'entamer un sevrage radical à l'héroïne, et doit affronter alors les symptômes du manque qui savent se manifester à l'occasion. Mais Spud résiste bien avec l'aide, non négligeable, de l'écriture manuscrite du récit des exploits du passé des quatre camarades. Ce travail d'écriture, il le conduira jusqu'à son terme. Dans *Porno*, c'est l'histoire de son quartier de Leith qui l'intéresse le plus. Dans tous les cas, ces sessions d'écriture semblent lui faire du bien, surtout quand il



Extrait p. 324-325

« Un gérant de bar d'Edimbourg vient de déclarer la guerre aux impitoyables dealers de drogues mortelles, comme l'ecstasy, le speed, la marijuana et l'héroïne. Simon Williamson, originaire de la région et nouvellement installé à la taverne du Port Sunshine à Leith, a été écoeuré de surprendre deux jeunes hommes consommant des cachets dans son établissement. « Je croyais avoir tout vu, mais ça m'a choqué. Ce qui m'a frappé, c'est l'audace du geste, au vu et au su de tous. Cette prétendue culture de la drogue est partout. Il faut y mettre un terme. J'ai vu à quel point elle détruisait des vies. Ce que je propose, c'est bien plus qu'une campagne, c'est une croisade morale. Il est grand temps que nous autres, hommes d'affaires, joignons l'acte à la parole et sortions nos carnets de chèques. » Article du News, le journal local

reçoit les encouragements de Veronika, et même de Begbie finalement...

Dans le roman, le projet de Simon, de Nikky, et de tous les personnages qui les entourent, est de réaliser le porno du siècle. On n'hésite pas à faire tourner des membres de son entourage proche, ou même des jeunes femmes qui se feront payer en doses de crack. On n'hésite pas non plus à donner de sa personne si nécessaire. Toujours est-il que ce projet sera mené à bien et aura même les honneurs d'une sélection aux Hot d'Or de Cannes, compétition prestigieuse dans le milieu du porno... Renton a été associé à l'affaire et a investi de l'argent...

Pour le reste du financement, comme dans le projet de sauna du film, c'est le règne de la combine à plus ou moins grande échelle. On n'hésite pas par exemple à se lancer dans le vol de carte bleue en profitant d'une date historique célèbre, et du code de carte bleue qui y est associé, pour dépouiller tous ceux qui aiment commémorer les grandes batailles. On n'hésite pas non plus à demander des subventions conséquentes à l'Union Européenne en présentant un projet qui repose sur des intentions faussement bienveillantes et constructives... On n'hésite pas enfin, stratégiquement, mais ironiquement, à couvrir le trafic de drogue qui sera opérant dans le pub-sauna-maison-close en se faisant bien voir des institutions, de la police et des journalistes et même en leur faisant croire que le lieu sera promoteur de la lutte contre les usages de drogues et les trafics... Tous les coups sont permis pour parvenir à ses fins. L'essentiel étant de rester vivant, et pas qu'à moitié... Le "Choose life / choisis la vie" de *Trainspotting* refait alors son apparition dans le film, mais y ont été ajoutés, pour les dénoncer, les achats matériels superficiels et beaucoup des outils de communication d'aujourd'hui. Il est question également de « *déconnecter et noyer sa douleur avec une sale dose de sale came concoctée dans une cuisine. De choisir les attentes déçues et rêve d'avoir agi autrement. De choisir de ne pas apprendre de ses erreurs et de voir l'histoire se répéter. De choisir doucement d'accepter ce que tu peux avoir, plutôt que ce dont tu rêvais. De se*



Extrait p. 363

« Oh... c'est de la bonne came... fait Paul, ses mains volettent dans tous les sens et sa bouche s'agite à n'en plus finir. Mon chef d'agence, il se procure ses trucs direct à la source. Un mec va de Botafogo à Madrid, puis ici. Tout droit sorti du trou du cul du gars et enrobé dans de la cire. Jamais rien pris de pareil... mais celle-là est excellente. »

contenter de moins, avec le sourire. De choisir la déception, la perte des êtres aimés. Quand ils disparaissent, une partie de toi meurt aussi, jusqu'à ce que tu piges qu'un jour, ils seront tous partis et il ne restera rien de toi, de vivant ou de mort... »

Que ce soit dans le film *T2 Trainpotting*, ou dans le roman *Porno*, les usages de drogues sont tout de même bien moins présents que dans le premier volet... Dans le film, à l'exception d'un unique shoot à deux de Simon et Mark, seule la cocaïne en poudre et l'alcool sont présents, et même si le sniff passe régulièrement à l'écran, son usage n'a pas vraiment d'impact sur l'intrigue... Dans le milieu du porno, les usages sont monnaie courante et accompagnent les tournages. Les produits les plus consommés sont le speed et la cocaïne, des stimulants qui boostent une activité qui sollicite apparemment énormément les organismes... Tous ces usages de drogues referont surface dans les prochains chapitres, non pas que l'avenir de nos quatre héros se conjugue inévitablement avec plus de produits, mais simplement parce que nous ferons un grand pas en arrière dans leurs aventures avec *Skagboy*, le préquel proposé par Irvine Welsh dix ans après *Porno*...



IRVINE WELSH

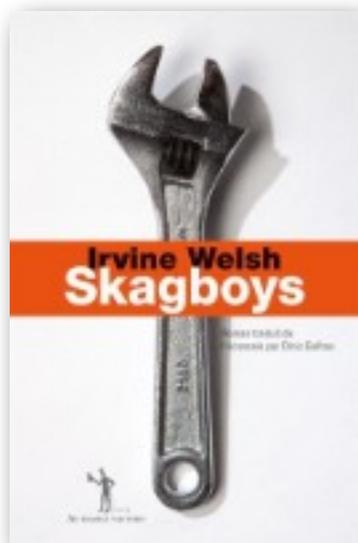
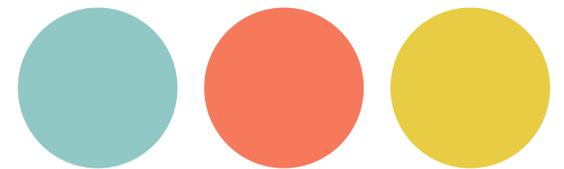
SKAGBOYS



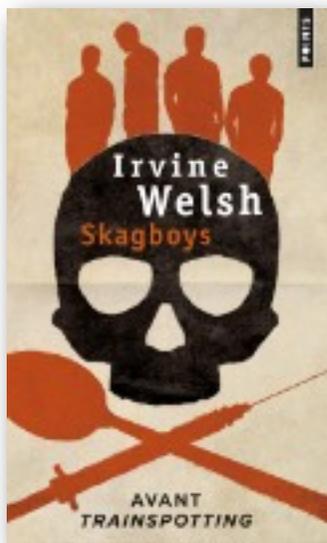
RANDOM



Quand Irvine Welsh fait paraître son *Trainspotting* au début des années 90, il a mis de côté une matière de texte importante écrite dans les années 80. Quand dix ans après *Porno*, il décide de retrouver ses quatre compagnons romanesques de prédilection, il replonge dans cette matière littéraire pour remettre en forme le récit des événements qui ont précédé ceux du tout premier volet de la série... C'est ainsi que nous retrouvons dans *Skagboys* nos quatre héros, quelque temps avant *Trainspotting*, et les suivrons dans leurs pérégrinations édimbourgeoises, au plus près de leurs premiers usages et premières tentatives de sevrage...



Difficile ici de résumer les aventures de Renton, Sick Boy, Spud et Begbie, tant le récit laisse libre court à la parole des uns et des autres sans vraiment de soucis de temporalité, même si l'on accompagne les personnages dans un parcours finalement assez linéaire. Ce roman les jette en pâture à l'Angleterre de Margaret Thatcher, élue à la toute fin des années 70, mais dont le règne occupera toutes les années 80... Quand les offres de boulot se font rares, et que l'état d'esprit qui anime l'establishment ne soulève pas les passions d'une jeunesse en quête de perspectives nouvelles et réjouissantes, on a vite fait de se mettre en quête de paradis artificiels, par choix ou par nécessité de se stimuler ou plus souvent, en l'occurrence, s'anesthésier...



Skagboys

Un roman de Irvine Welsh
Editions Au Diable Vauvert
avril 2016 - 800 pages
Editions poche Points Seuil
mai 2017 - 912 pages
traduction : Diniz Galhos

Partenaires de shoot - Premières expériences

Il y a toujours une première fois, et quand il s'agit d'héroïne, et notamment d'injection, l'événement n'est jamais anodin. Pour Renton, il a fallu passer les réticences affirmées pour un produit, mais aussi un mode de consommation régulièrement associé aux *toxicos*, aux vrais, pas lui, surtout pas lui, plutôt attiré par le cannabis et le speed. L'opiacé est décrit alors comme « *une saloperie, une merde qui te rend dépendant dès la première fois et te transforme en zombie.* » Rien de moins. Et même si l'attirance



Extrait p. 94-95

« L'héro, c'est l' seul truc que j'ai jamais essayé, même pas fumée ou sniffée. Et jdois avouer que jme chie dessus dpeur. On m'a élevé en me faisant croire qu'un joint me tuerait. Et bien entendu, c'était des conneries. Puis un rail de speed. Puis un buvard d'acide ; rien que des mensonges, propagés par des partisans fanatiques de l'auto-extinction par la tise et les clopes. Mais l'héroïne. C'est franchir la ligne. En même temps, comme dirait l'autre, faut tout essayer une fois. Et Sick Boy a pas l'air inquiet, alors je sors une connerie, histoire de m'donner une contenance. Ouais, j'ai vraiment hâte d'essayer de la dreupou. »

Renton

est là, et que l'on ne veut pas finir, comme le dit Renton, en « *connard d'étudiant prétentieux et insipide* », on n'ose pas y aller quand l'occasion se présente. On se contente surtout alors de speed, de bon speed, des petites pilules bleues qui sont sûres de nous mettre de bonne humeur et nous invitent à refaire le monde jusqu'au bout de la nuit... Mais comme « *la perversité et l'obstination font partie intégrante du caractère écossais* », les regrets font leur apparition, et le pas va finir par être franchi. On arrive à se convaincre du bien-fondé de l'expérimentation en associant l'héroïne à un antidouleur, ce qui est en effet sa vertu principale. Un mal de dos persistant et le regret de ne pas avoir dit "oui" dès la première occasion, suffisent à aller tenter le coup chez Johnny Swan, ou Swanney, découvert dans *Trainspotting*, cette *Mère Supérieure* toujours prête à rendre service aux amis qui se présentent à l'entrée de son squat... Si Renton a décidé de franchir le pas, ce n'est pas sans la trouille au ventre, et c'est sûrement la raison pour laquelle il propose à son ami Sick Boy de l'accompagner. Celui-ci est tout aussi novice en la matière mais est bien plus excité qu'angoissé. La skag, comme on l'appelle, ne lui fait pas peur. Pour lui, « *les drogues c'est toujours amusant* », quelles qu'elles soient, alors s'il y a moyen de se fournir quelque part, il sera de la partie, sans hésitation...

Et tant qu'à essayer chez Swanney, autant passer direct au shoot. Sniffer ou chasser le dragon, ce sera pour plus tard... C'est la *Mère Supérieure* qui se chargera de la première injection. Le geste est technique et Swanney sait y faire même si sa méthode est bien loin de satisfaire aux standards d'une réduction des risques minimum. Nous sommes dans les années 80, n'oublions pas... Quand faut y aller, faut y aller, et même si les veines de Renton ne sont pas faciles à trouver, l'injection est imminente. Le temps de parvenir à l'ultime étape, à savoir un produit propulsé dans ses veines à la vitesse d'un liquide éjecté de l'aiguille d'une seringue hypodermique, Renton voit presque sa vie défiler, alors que les occasions de dire encore "non" à cette expérience sont à portée. « *Dis non, dis non, dis non ! Il est pas trop tard ! Pas trop tard pour trouver une excuse...* » se répète-il. « *J'hésite à crier Stop, mais*



Extrait p. 99

« J'avale tout, j'prends le dessus, j'enfonce au fond du canapé, et j'me sens super bien. J'sais pas à quoi j'm'attendais, peut-être des hallucinations comme sous acide, mais ça a rien à voir, tout est pareil qu'd'habitude, et c'est pas tant que les choses paraissent magnifiques, plutôt que j'sens qu'elles sont magnifiques, accueillantes, et juste super agréables, comme si tous les angles aigus du monde étaient floutés et arrondis. ma colonne vertébrale, raide et de travers, ressemble maintenant à un bout d'caoutchouc flexible... »
Renton

jsais qu'il est déjà trop tard pour faire marche arrière. Si la dépendance à l'héro est aussi violente qu'on l'raconte, alors je suis déjà junky à 100%. ». Dans quelques secondes, tout sera oublié. La seringue est vide désormais, et l'héroïne sait déjà lui faire croire qu'il n'y avait aucune raison de regretter à l'avance. Les effets se présentent sans attendre, et sans s'annoncer. La peur est très vite dissipée, les douleurs disparaissent, et les doutes se dissolvent, *simplement*, comme le dit Mark. « *J'suis pénétré de l'impression que tout est, a été et sera absolument parfait. Un putain dpur moment d'extase euphorique, comme un rayon dsoleil dans les ténèbres, rendant tout non seulement parfait, mais juste comme il faut.* » Le produit étant très correctement dosé, et Renton novice, la nausée sera au rendez-vous avant qu'une nouvelle vague de bien-être submerge le jeune homme...

Sick Boy sera aussi bien sûr de la partie, et les deux repartent de chez Swanney avec un gramme d'héroïne que Simon (Sick Boy), malgré la promesse que se sont faite les deux amis, s'empressera d'entamer, seul dans son coin, sans partager ce moment avec Renton. Simon tente, avec succès, de reproduire les gestes d'injection appris chez Swanney, comme par exemple « *faire glisser l'aiguille, comme un avion qui se pose, plutôt que de la planter perpendiculairement, comme un hélicoptère.* ». Pour Sick Boy, cette deuxième expérience, en solo, est une réussite « *jgrille de l'intérieur... et je jaillis, en route pour la gloire, la gloire...* ». Pour les prochains shoots, le gramme d'héroïne ayant déjà été injecté en totalité, il faudra se tourner vers Mikey Forrester, que nous retrouvons aussi dans *Trainspotting* et *Porno*. Il saura leur trouver des seringues neuves, car pas question de partager sa pompe, Sick Boy y est opposé, contrairement à Renton, qui est bien moins à cheval sur la réduction des risques. Simon se fournit, pour sa part, auprès d'une infirmière qu'il connaît. Le programme d'échange de seringue mis en place sur Bread street, dans le quartier de Tollcross ayant malheureusement pris fin sur décision policière malvenue, les usagers se débrouillent comme ils peuvent, au risque de se transmettre hépatites et VIH, ce qui ne loupera pas d'ailleurs. Ce sont bien ces usagers qui décideront alors, de leur



Extrait p. 137

« Pas super dur à convaincre. Alors j'sors la came et la pipe en papier alu (j'en ai fait des tonnes pour m'entraîner) et on s'fait une petite chasse au dragon. Jsens les particules d'aluminium de la fumée épaisse se coller à mes poumons, mais la tête me pèse tout à coup et l'euphorie gagne mon âme, me parcourant comme une gerbe de rayon de soleil. Spud, avec son sourire de travers et ses paupières lourdes, ressemble à un reflet de moi-même, et une seule et même pensée traverse notre esprit : rien à foutre de tout le reste. En m'enfonçant au fond du canapé, j'lui dis : Tu vois, Spud, c'est juste une grosse aventure avant d'revenir clean pour mon voyage en Europe, et après retourner à la fac. »

Renton, à propos de Spud.

propre chef, de se responsabiliser, même si le gouvernement de l'époque leur glisse des bâtons dans les roues... Et si les seringues manquent à l'appel, alors on chassera le dragon, c'est-à-dire que l'héroïne sera fumée plutôt qu'injectée.

Et Spud et Begbie dans cette aventure, où en sont-ils ? Franco restera toujours éloigné de la skag, ou autres stupéfiants, pour le moment du moins, leur préférant largement l'alcool, consommé sans modération et avec déjà cette propension à exprimer son mécontentement et ses frustrations par les coups, plus que par les mots... Spud, lui, vient de se faire virer de son boulot de livreur de meuble, et se laisse tenter, comme souvent, par la proposition de Renton d'essayer l'héroïne. Il avait pourtant décidé de « *tracer une grande ligne marron sur Isable de Portobello, la ligne à pas dépasser* ». Spud démarrera par une chasse au dragon, mais le shoot fera son apparition par la suite. Il valorise toujours le fait de « *faire partie d'une bande, avoir besoin de causer, une histoire à raconter. Parce qu'on a tous besoin de ça : on a tous besoin de faire un truc, et d'avoir une histoire à raconter.* » Cette histoire, c'est pour Renton, Sick Boy et Spud celle de leur parcours naissant dans l'héroïne, ce produit qui se propagera dans les rues d'Edimbourg au début des années 80, suite à des problèmes circonstanciels de sécurité de l'usine de production d'opiacés du coin, problèmes qui furent résolus par la suite. Mais la demande croissante de blanche qui suivie sera alors comblée par une offre en provenance visiblement du Pakistan ou d'Afghanistan... Les usages de Renton, Sick Boy et Spud sont donc loin d'être isolés. Les membres de leur cercle d'ami, exception faite de Begbie et deux trois autres, ont déjà touché à la skag...

A fond dans la skag

Pour Renton, qui est encore étudiant au début du récit, difficile d'envisager l'avenir autrement qu'en mettant définitivement de côté ses études. Pas question pour lui de voir sa bourse d'étude transformée en prêt accroché à ses baskets comme un boulet pour le restant d'une vie à rembourser ses dettes... Renton s'est



Extrait p. 295

« J sais que la skag a mauvaise presse, mais moi j trouve que c'est excellent. C'est facile de critiquer quelque chose qu'on connaît pas, mais dans la vie, faut tout essayer, tsais ? Imagine un peu la merde que ça serait pour tout l monde si Jim Morrison avait jamais pris d'acide. Il serait jamais « passé de l'autre côté », tsais, « break on through to the other side », et toutes ces super chansons seraient toute merdiques. N'empêche qu'c'est dangereux, la Salisbury Crag, c'qui fai qu'j'ai un peu arrêté, quoi. Goagsie racontait que ça lfoutait en l'air. Mais en même temps, c'est trop bien ; les plans dschizo dBegbie, les embrouilles de Sick Boy, ..., mais surtout la daronne qui arrête pas d'dire qu'il faut qu'j'arrête d'être dans ses pattes et qu'jme trouve un boulot, c'est pas qu'ça disparaît sous skag : c'est juste que ça t'emmerde plus. »
Spud

installé désormais dans un usage régulier et, même s'il ne ressent pas encore les symptômes physiques du manque, son esprit et son corps se réjouissent à l'avance du prochain fix. C'est Sick Boy qui va finir par l'alerter sur son obsession pour l'héroïne. La question de raccrocher se pose alors, même si l'on est encore loin de l'abstinence. Il est toujours possible alors de tenter de comprendre comment on en est arrivé là, mais Renton ne veut surtout pas qu'on associe ses premiers usages à la mort de son frère myopathe et autiste profond, Davie, souffrant de mucoviscidose, et décédé à l'hôpital il y a peu... Pour lui, pas besoin de circonstance atténuante pour justifier un usage. Ni Sick Boy, ni Spud non eu besoin d'un petit Davie pour « *tomber dans la came* », nous explique-t-il. Et le grand frère de Mark, Billy, n'a jamais fumé un joint de sa vie, alors que Davie était aussi dans sa vie. Comme le dit Renton : « *Des fois on tombe dedans parce que c'est là, et qu'on est là, et qu'ça nous passe sous la main.* »... Toujours est-il que Renton se sait de plus en plus accroché au produit. Pour tenir encore la distance à la fac, et éviter de s'endormir en cours, le speed lui est encore d'un grand secours. Mais ça ne durera qu'un temps. Renton n'est plus à sa place à l'université. Son décrochage est inévitable, et inévité. On se donne rendez-vous, avec Sick Boy et Spud chez Swanney pour enchaîner les fixes et se laisser porter par un produit qui a su marquer de son empreinte leur cerveau disponible... Et quand la pénurie de blanche est au rendez-vous, alors on se tourne vers la brune, moins pure et pourtant si décriée quand on était entré dans la skag. On s'en contente bien désormais... Sick Boy, lui, pour ne pas être seul dans cette nouvelle aventure de la skag, et ajouter un nom de plus sur la liste des skag girls, initie sa toute jeune petite amie, Maria, après l'en avoir pourtant dissuadé. C'est elle qui est en demande. Il ira jusqu'à la prostituer pour que le couple puisse acheter leurs doses...

Begbie, lui, est éloigné de ce monde-là mais, comme ses amis, il a besoin d'argent, et leur propose un cambriolage, en espérant qu'ils ne seront pas défoncés au moment d'agir... Sick Boy et Renton s'aventureront aussi dans un "plan fouareux" qui consiste à se



Extrait p. 565

« La favorite de Sick Boy, c'est la ptite Maria, la beauté au masque mortuaire de la Banane. Une bombe, mais une vraie ptite enragée dla skag. On murmure que c'est Sick Boy qui l'a fait plonger dans l'héro ; mais dans leur course effrénée au coupable, les gens passent presque toujours à côté du plus important, avec leur conneries sur l'air du « qui est l'ignoble salopard qui a initié mon fils ou ma fille aux drogues ». A partir du moment où ça existe et c'est disponible, yaura forcément des gens pour essayer. Cette quête d'un coupable est aussi futile et inutile que d'accuser un mioche d'avoir refilé un rhume à son gamin à l'école. C'est pas un problème de transmission, c'est un problème de transition. En gros, c'est de la colère et de la culpabilité, parce que ces gens se sont pas aperçus à temps que leur gamin devenait quelqu'un d'autre. »

Renton

faire employer légalement par une compagnie de ferries, puis en profiter pour faire la mule pour le compte d'un grossiste exigeant. Le plan sera vite abandonné car les risques de se retrouver en détention, versus le peu de grammes consommés au final et une rémunération insuffisante, ne méritent pas d'aller plus loin dans l'aventure. Pas question de se faire exploiter, et de se retrouver, à l'arrivée, éloigné de l'héroïne, dont il considère désormais l'usage comme un mode de vie. « Pour nous, altérer sa conscience c'est pas juste une grosse partie de rigolade, ou même un droit. C'est une façon d'vivre, une philosophie politique. »... Et pourtant viendra le temps de la tentative de sevrage pour Renton, Sick Boy, Spud et certains de leurs compagnons de skag. Les étapes seront celle du traitement de substitution en ambulatoire, puis d'un séjour en centre de réhabilitation, comme on les appelle alors...

Journal de réhab

Renton en est désormais à ne pouvoir laisser qu'un intervalle de quatre heures entre chaque fix, intervalle qu'il vit en léthargie, paresse, apathie, irritabilité, et où « le fait de slever d'un canapé (pour autre chose que de la skag) est un effort monumental. »... Aussi, l'inscription à un programme de substitution à la méthadone semble s'imposer à lui. Il suit le chemin de Sick Boy qui est, lui aussi, passé par là. Renton est septique sur l'efficacité des traitements à terme, même si ça apaise dans l'immédiat le manque et que des ajustements sont encore nécessaires pour faire disparaître tous les symptômes. La contrainte de se présenter tous les jours au centre médical de l'hôpital de Leith et boire un sirop « au goût de désinfectant pour chiotte », nous explique-t-il, lui pèse... Il faut aussi faire avec la colère et les représentations de parents qui s'échinent à trouver un coupable. Mais à quoi bon ? Renton pense que c'est faire fausse route que de poursuivre des pseudo-responsables, au risque même de se tromper de cible...

La méthadone ne suffira pas à Renton, même si elle lui sera d'un grand secours lors des quatre jours passés en détention préventive. Le choix lui sera laissé entre faire de la prison ferme ou



Extrait p.663

« Moi, ces constantes critiques à l'égard dnos camarades représentant l'offre, ça commence gentiment à m'emmerder. Que serions-nous sans eux ? Voilà qui a de quoi faire trembler ! Skag, skag, skag, qu'est-ce qu'on aimait ça : cette came blanche et pure qu'on chopait avec un tel enthousiasme chez Johnny. Il appelait ça de la « China white », même si cette saloperie avait jamais vu l'Extrême-Orient de sa vie, et qu'tout le monde savait qu'elle provenait d'un lieu bien plus proche de chez nous. Pour moi ça a été le coup de foudre au premier shoot, le mariage à la première fumette. Ouais, j'aime la skag. La vie devrait être telle qu'elle est quand t'es défoncé à la skag. « Peut-être qu'on alimente tous la dépendance, à notre façon »... »
Renton, dans son journal de rehab

entrer en centre de réhabilitation. La perspective de s'éloigner définitivement de l'héroïne lui fera choisir sans hésitation le centre de rehab où il retrouvera d'ailleurs nombre de ses amis, dont Sick Boy, Spud et même Johnny Swan, amis qu'il n'avait pas vus depuis un bail. Tout ce beau petit monde doit accepter les règles imposées dans cet internat un peu particulier qui, contrairement à ce que l'on aurait pu imaginer, étant donné que nous avons affaire à un pays anglo-saxon, ne suit pas le programme des Alcooliques ou Narcotiques Anonymes. L'emploi du temps d'une journée type du *Groupe dépendance aux substances St Monans* (qui n'a rien de religieux malgré le nom) est le suivant : 07h réveil - 08h30 petit-déjeuner - 09h30 suivi médical - 10h méditation - 11h30 réflexion de groupe sur le processus - 13h déjeuner - 14h30 suivi individuel - 16h travail de groupe sur problématiques liées à la dépendance aux substances - 18h dîner - 19h30 temps récréatif libre (télévision, billard, musique), remise en forme - 20h30 souper léger, optionnel (chocolat chaud, Ovomaltine et biscuits) - 23h extinction des feux. Seules la nicotine et la caféine ont le droit d'être consommées dans le centre. Les sorties sont interdites...

Renton restera, lui, quarante-cinq jours dans le centre, quarante-cinq jours qui sont autant d'occasions d'écrire dans un journal de rehab qui occupe plus de quatre-vingts pages du roman... Ca commence par une description des symptômes du manque, des suées, des douleurs que les painkillers n'arrivent visiblement pas à soulager et qui donnent envie d'en finir, mais aussi une sacrée envie de shoot... Renton se confine dans sa chambre pour faire passer tout ça, se demande ce qu'il fait là, ce qu'on leur veut « *QU'EST-CE QUE CES CONS NOUS VEULENT? PUTAIN ?* ». On lui parle d'honnêteté, mais ça ne lui parle pas tant que ça. Ici on fait semblant d'être en quête d'une abstinence totale. On fait croire aux soignants que c'est bien l'objectif que l'on veut atteindre, alors que l'on ne souhaite réellement que reprendre le contrôle de sa consommation, se limiter peut-être à deux, trois grammes maximum, par semaine, et pouvoir gérer le manque en cas de pénurie. Car pas question d'abandonner totalement sa chère héroïne « *C'était juste pour dire qu'c'est pas complètement*



Extrait p. 665

« J'accepte le fait que, pour une raison obscure et prénante, je m'inflige tout ça, l'héroïne et ce qui s'ensuit, à moi-même. Je ne souscris pas à ce blabla à la con de loser impuissant selon lequel ce serait une maladie. MALADIE MON CUL. C'est moi qui me suis infligé ça. Je pourrais être en train de préparer mon examen final à la fac, ou peut-être mes fiançailles avec une fille superbe. C'est clair, je pourrais parler de la toxicomanie comme d'une affection, me couler dans le moule médical, mais maintenant que j'ai dépassé le stade de la désintoxication, officiellement, je ne suis plus physiquement dépendant à l'héroïne. Et pourtant j'en ai plus envie que jamais ; tout le truc social : choper, préparer, me shooter et traîner avec d'autres spectres défoncés... »
Renton, dans son journal de rehab

mauvais, parce que si ça l'était, personne en prendrait. ». Pas de raison alors de culpabiliser les dealers... Bref, ici, dans le centre, on partage ce « *grand mensonge* » de la rehab, car on sera toujours mieux ici qu'en prison. Et même si les conditions de séjour avaient été bien pires, tout sauf la détention. On joue le jeu, on accepte de répondre aux questions de l'animateur, on respecte les horaires, on fait profil bas, on avance vers une forme de rédemption attendue par le système. Mais personne n'est dupe, même pas le personnel accompagnant. Alors on se dit que le séjour permet au moins d'effacer notre ardoise et repartir sur les bases d'un usage et dosage restreint. L'essentiel étant visiblement, pour Renton et ses amis, de ne pas attraper le virus du sida, qui décimera tant d'usagers dans les années 80...

La sortie de rehab sera loin d'être un long fleuve tranquille, mais l'on essaie de croire que l'on n'est pas un vrai junkie, contrairement aux autres, que l'on peut, à force de volonté, arrêter à tout moment, que c'est juste une phase, et qu'en vieillissant, en mûrissant, on pourra s'en détacher, que la maladie n'a rien à voir là-dedans... On a l'assurance de ses vingt ans, mais il y a du vrai dans tout cela. A partir du moment où il y a du ressenti, et c'est bien ce qui compte aussi, on appréhende une certaine vérité... Chaque usager vit son parcours de consommation et/ou d'abstinence, à sa manière, et c'est bien ce qui fait que l'accompagnement sera individualisé. Chaque usager et chaque usage possèdent sa propre vérité, vérité qui se confronte alors à celles de son entourage, usager ou pas, et à celles des soignants... On avance souvent avec des pas de côté... Dans le groupe, Renton est sûrement celui qui se confie le plus, peut-être parce que c'est celui qui se pose le plus de questions et a le plus de recul sur son usage. Il en vient même à annoncer en toute fin de roman, après presque huit cents pages, qu'il a fait le tour de la skag. « *C'était sympa, comme ptite phase, mais cette drogue a plus rien à m'offrir, à part plus de malheur, et j'en ai juste complètement plein l'cul dtout ça.* ». Nous savons qu'il n'en sera rien par la suite...

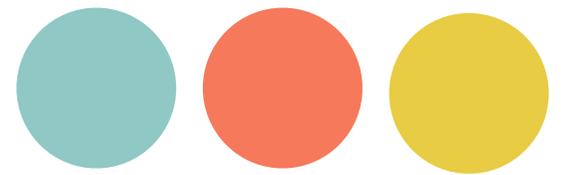


**THE
BLADE
ARTIST
I
K
W
I
N
E
W
E
L
S
H**





Presque une quinzaine d'années après Porno, Irvine Welsh décide de poursuivre les pérégrinations de nos "héros", mais se concentre cette fois-ci sur le personnage de Franco, ou Begbie, peut-être parce que c'est celui à qui il a le moins donné la parole jusqu'à présent, même s'il prenait finalement beaucoup de place en raison de la violence qu'il véhiculait en permanence... Ici le récit sera de moindre durée, puisque le roman est bien plus court que les précédents. Il est par ailleurs à la troisième personne pour prendre un peu plus de distance. Le Begbie que l'on retrouve ne ressemble en rien à celui que l'on a connu quelques années auparavant, mais il nous réserve encore quelques surprises...



L'artiste au couteau

Un roman de Irvine Welsh
Editions Au Diable Vauvert
avril 2018
Edition anglaise : 2016
361 pages, 22 euros
traduction : Diniz Galhos

Irvine Welsh a décidé ici de prendre le contre-pied total des trois romans précédents et de présenter clairement Begbie sous un jour favorable. L'homme a semble-t-il abandonné totalement tous ses vices passés, à savoir surtout sa propension à la bibine et à la violence aiguë qui l'accompagnait, pour écrire alors un chapitre de sa vie qui ne lui ressemble guère mais qui a tout l'air d'une forme de rédemption. Il a abandonné Edimbourg, et vit désormais à Santa Monica en Californie...

Tout beau, tout neuf !

Oubliez Franco ou Begbie et faites place à Jim Francis, un nouveau nom qui va avec la nouvelle vie du quatrième larron de cette saga trainspottienne. Les années ont passé depuis *Porno* et la course-poursuite dans les rues d'Edimbourg pour attraper Renton, course qui s'était soldée pour Begbie à l'hôpital après avoir été percuté par une voiture. Elle est bien loin désormais cette obsession de mettre la main sur son ancien pote, obsession dont il reconnaît qu'elle lui a fait perdre huit années de sa vie en détention. La rancœur semble effacée à jamais. Après tout, leur amitié repose sur des bases solides qui datent de l'école primaire à l'époque où Mark avait soutenu Francis devant tout le monde quand celui-ci souffrait d'un retard en lecture... Begbie est donc



Extrait p. 302-303

« Au début, Jim rechigna un peu, en protestant qu'il n'avait pas bu un verre, jetant un oeil aux bouteilles de vin vides sur la table. Il avait arrêté l'alcool plus facilement qu'il ne l'avait cru. Deux trois verres, ça ne valait rien à ses yeux : une toute petite montée, suivie d'une fatigue poisseuse. Il disait toujours qu'il fallait boire comme un trou ou ne pas boire du tout, et quand on buvait comme un trou, on perdait le contrôle, et quand lui perdait le contrôle, les conséquences étaient toujours négatives, pour lui comme pour les autres, alors à quoi bon se casser la tête ? Mais les regardant tous les trois, joyeux, bien allumés, gentiment taquins, il éprouva une légère mélancolie, enviant celles et ceux passés experts dans l'art de savoir quand s'arrêter. Melanie avait senti qu'il leur jalou-sait ce talent, un talent que, tous deux le savaient pertinemment, il ne maîtriserait jamais. »

désormais passé à autre chose. Il a chassé derrière lui toutes ses années de biture et de violence. Fini l'alcool et surtout fini la violence dont il était clairement dépendant nous affirme-t-il. Il en a trop fait. Il était temps que ça cesse. Ses séjours en prison lui ont permis d'éviter l'alcoolisme, nous explique-t-il. Ils lui ont remis les idées en place. « *J'étais l'une des personnes les plus faibles de cette planète. Je n'avais pas la moindre maîtrise de mes pires pulsions. Et par conséquent, je me condamnais à la réclusion à perpétuité, avec quelques remises en liberté provisoire... .. C'a été la première de mes épiphanies : j'étais faible parce que je n'étais pas maître de moi-même...* » ... Et si Begbie a choisi l'abstinence, c'est qu'il ne sait pas s'arrêter, et boire "avec modération", comme d'autres, qu'il jalouse. Son sevrage s'est fait seul dans son coin, sans participer à ces réunions des Alcooliques Anonymes tant plébiscitées dans les pays anglo-saxons. Et quand on lui demande comment il a fait, alors que l'alcoolisme est présenté comme une maladie, il balaie ça en parlant simplement de choix : « *Maladie mon cul. C'est une question de choix. J'avais choisi d'être une merde. Maintenant j'ai choisi de plus l'être. Aussi simple que ça. Ces réunions, c'est plein d'alcoolos soi-disant sobres, qui se surchargent de nicotine et dcaféine et passent leur temps à parler dtise...* » Begbie n'a tout de même pas perdu ses excès verbaux. Il a toujours la langue bien pendue. Il a choisi finalement la vie, une vie bien agréable semble-t-il...

Begbie a donc changé de nom. Son prénom, qui se trouve être le nom de famille de sa nouvelle femme, Melanie, devient son nom de famille, Francis... Begbie a trouvé un travail tout aussi rémunérateur que les braquages, mais il a surtout trouvé l'amour. « *Melanie était maîtresse d'elle-même. Si je voulais vivre avec quelqu'un comme elle, vivre libre, pas dans un appartement pourri ou un HLM avec un abonnement à vie à la soupe populaire, pas même dans une banlieue, condamné à rembourser un prêt jusqu'à mon dernier jour, je devais libérer mon esprit. Je devais devenir maître de moi-même.* »... Melanie est spécialiste de l'art-thérapie et a travaillé en prison avec des prisonniers violents. C'est là qu'elle a rencontré Francis Begbie, désormais Jim Francis. Ils ont



Extrait p. 115

« Mon seul talent, c'a toujours été de faire du mal aux autres. Ces oeuvres, c'était juste une façon de passer ma colère sur quelque chose, une soupape à ce désir de faire du mal à un autre être humain...

... La société est complètement baisée, je ne fais que donner à des gens malades du cerveau ce qu'ils veulent. Ca ne fait pas de moi quelqu'un de talentueux, sauf dans l'art de repérer les faiblesses et les désirs tordus d'autrui. »

Jim Francis

eu deux filles ensemble : Grace, 5 ans, et Eve, 3 ans. La petite famille vit bourgeoisement et paisiblement au bord de la mer. Jim s'est intégré dans une société américaine qui lui a fait une place de choix, loin des déboires de sa vie édimbourgeoise et des courses-poursuites. Le temps s'est en quelque sorte ralenti et l'activité professionnelle qu'il s'est trouvée lui offre une reconnaissance qui lui échappait...

Jim Francis est aujourd'hui un sculpteur californien à succès. Il n'inspire plus désormais la crainte mais plutôt l'admiration de ceux qui croisent sa route et son travail d'artiste. Ce travail n'est finalement qu'un exutoire, puisque Jim inflige à ses sculptures, qui représentent essentiellement des personnalités d'Hollywood, des lacérations, déchirures, déformations et mutilations qui sont les reliques de ce besoin d'expression de la violence que le sculpteur a encore en lui... Son style est à la mode, alors il surfe sur cette vague du succès pour produire le maximum d'oeuvres et ainsi pouvoir les vendre comme des petits pains tant qu'il est encore temps. Les critiques artistiques s'en donnent à coeur joie : « *Ses portraits et ses bustes de stars d'Hollywood et de la télévision britannique, féroce ment mutilés, font directement écho au désir inconscient d'un public qui crée les célébrités pour mieux les détruire.* » Jim Francis a, lui, beaucoup de recul sur l'oeuvre qu'il construit. Il profite surtout de cette reconnaissance qu'il pense bien éphémère...

Quand la violence refait surface

Jim et sa femme Melanie ne resteront pas tranquille aussi longtemps qu'ils l'auraient espéré car le passé refait surface, à savoir la vie d'avant, celle de Frank Begbie, le magnifique faiseur de malheur. La violence est aussi au rendez-vous... Ca commence par une agression de Melanie sur la plage. La jeune femme, accompagnée de ses deux filles, est menacée par deux hommes. Cette agression, dont elle se sortira indemne, incitera Jim à sévir, c'est-à-dire à tout faire pour que les deux malfrats ne puissent pas récidiver. Malheureusement, Melanie aura affaire par la suite à un



policier pugnace et même oppressant, un certain Harry Pallister, qui ne la lâchera pas d'une semelle (l'obligeant même à aller retrouver Jim à Edimbourg plus tard), et cherchera à établir à tout prix la responsabilité de Jim Francis, dont il connaît le passif, dans le meurtre d'un des deux agresseurs et la disparition de l'autre...

Mais ce qui bousculera le plus la petite famille, sera le coup de fil d'Elspeth, la soeur de Jim, de dix ans sa cadette, restée à Edimbourg, et annonçant au téléphone à son frère le meurtre sauvage de son fils Sean... Avec l'annonce de ce drame, c'est une autre existence qui ressurgit, celle que Jim a chassée dans un coin de sa mémoire depuis belle lurette et qu'il n'imaginait pas voir ressurgir. Ses deux fils, Sean et Michael, son ex-femme June, sa petite soeur Elspeth et son grand frère Joe, d'un an son aîné, appartiennent à un passé qui n'a rien de reluisant. Jim n'aurait jamais pensé retourner dans sa ville natale d'autant qu'il ne ressent aucun amour pour des fils qui ne l'ont jamais intéressé et dont il ne s'est jamais occupé, au contraire de ses deux petites princesses californiennes. Il n'hésitera pas à avouer tout ça à son deuxième fils Michael... Si Jim décide de retourner en Ecosse, c'est pour enterrer son fils mais aussi parce que sa curiosité est trop forte. Il veut savoir ce qui est réellement arrivé à son fils, et qui est le responsable, au risque de replonger alors dans les histoires glauques d'un passé inévitablement mémorable...

Extrait p. 146

« - Laisse-la, suggère Franco - Peut-être que j'ai tort, peut-être que ce dont elle a besoin, c'est précisément un verre ou deux. Comme tu l'as dit, chacun a sa façon de gérer les choses, et manifestement, sa façon à elle, c'est ça. A une époque, je me serais joint à elle, je me serais bourré la gueule et j'en aurais fait tout un cinéma, mais ça ne marche plus pour moi, fait-il en haussant les épaules... »

Arrivé à Edimbourg, Jim retrouve tout d'abord sa soeur cadette Elspeth, avec son mari et ses deux fils. Jim constate que sa petite soeur boit beaucoup trop à son goût, comme le faisait leur père avant elle. Il lui en fait la remarque, ce qui ne plaît pas à l'intéressée. « *Avoir conscience de boire trop, c'est une chose : que quelqu'un d'autre le relève explicitement, c'est autre chose.* » Jim met ça sur le compte de l'atavisme familial, d'une vie peu épanouie et des circonstances dramatiques, à savoir le décès de son neveu... A Edimbourg, Jim retrouve également son frère Joe, clairement alcoolique, biberonnant au cidre et sans réel domicile fixe, « *notoirement connu pour tituber constamment d'un HLM vétuste au clic-clac d'un vieil ami compatissant, brûlant sur son*



Extrait p. 270

« C'était une larve, Anton secoue la tête. C'est la came qui a eu raison d'lui. La came que j'vendais, la came que lui vendait. J'lui disais toujours : tu vends d'la drogue, tu tfais du fric. Tu prends d'la drogue, tu tfais baiser. Pour moi ç'a toujours été évident. Sean aurait dû capter aussi. C'était pas un con. Sauf quand il était défoncé. »

passage amitiés et aides sociales. »... L'ex-femme de Jim, June, est aussi dans les parages, pleurant le fils qu'elle a eu avec Franco. Les années écoulées n'ont pas joué en sa faveur. Elle est devenue obèse, se charge perpétuellement en antidépresseurs et fume clope sur clope, ce qui alerte Jim, toujours prêt visiblement à faire la morale à ses proches depuis qu'il a arrêté l'alcool et la violence. Il s'est construit une nouvelle virginité, prompt qu'il est alors à culpabiliser les usagers qui l'entourent et se glorifier de son abstinence personnelle... De retour au bercail, Begbie ne croquera par contre ni Sick Boy, ni Renton dont il n'a plus de nouvelle, mais Spud assistera à l'enterrement. Il n'a pas vraiment bonne mine... De ses trois camarades des années passées et bien passées, il ne sera plus question par la suite, dans *L'artiste au couteau* du moins. On les retrouvera par contre tous dans *DMT*... Mais une chose est sûre, rien n'a vraiment beaucoup changé à Edimbourg. « *Tout le monde a toujours les dents pourries, tout le monde boit toujours trop, tout le monde prend toujours trop de drogues...* ». Une chose a changé tout de même : Sean, le fils de Franco est mort. Et pas question alors pour Jim de repartir aux Etats-Unis sans avoir trouvé avant le responsable, puisque la police est, elle, de mauvaise volonté. Un junkie de moins, c'est visiblement pour eux toujours bon à prendre, surtout si c'est un de ceux qui en ont fait baver aux forces de l'ordre...

Jim ne découvre pas que son fils est polyconsommateur. Il l'a appris quand il était en prison, et ça l'avait déçu même s'il ne le connaissait pas vraiment. De dealer, Sean était passé usager. D'après son frère Michael « *Il était sujet à de brusques changements d'humeur, passant d'une flamboyance festive qui lui était propre au défaitisme larmoyant de sa mère, ce qui faisait de lui la victime toute trouvée de la came, le plus sûr moyen de tout aplanir.* » Les produits retrouvés dans son organisme le jour de sa mort étaient les suivants : héroïne, cocaïne, sulfate d'amphétamine, cannabis, valium, nitrite d'amyle (poppers) et antidépresseurs. Mais ce qui l'a à coup sûr tué, ce sont les multiples coups de couteau qu'il a reçus à la poitrine, à l'estomac, au ventre et aux cuisses. On a visiblement profité de son état sous



effets psychoactifs pour faire un carnage. Le corps de Sean a été retrouvé dans un appartement loué à un dealer du coin bien connu mais derrière les barreaux au moment du meurtre. Sean squattait visiblement cet appartement, mais n'était apparemment pas le seul à en profiter... Quelques noms vont alors surgir, noms qui ont un lien avec la pègre d'Edimbourg, pègre qui est confrontée aux mêmes problèmes que toutes les mafias de tous les continents, à savoir réussir à concilier le respect des règles de fonctionnement ancestrales, et l'émergence d'une génération qui n'en fait qu'à sa tête... Jim devra se dépatouiller avec les dires des uns et des autres, dires pointant dans une direction puis dans une autre... Le récit se transforme alors en quête éperdue du véritable meurtrier de Sean, mais finira dans un bain de sang auquel Jim ne sera pas étranger... Le Franco Begbie du passé refait alors surface. L'artiste peintre respectable se fait oublier un temps pour laisser place à l'homme violent d'un temps que les moins de vingt n'ont pas connu... Suite au prochain et dernier épisode de la saga. Nos quatre lascars, Renton, Spud, Sick Boy et Begbie se retrouveront enfin, pour le meilleur mais aussi le pire...



Dead men's TROUSERS



© 2003



The
Grand
Finale
of
Trainspotting

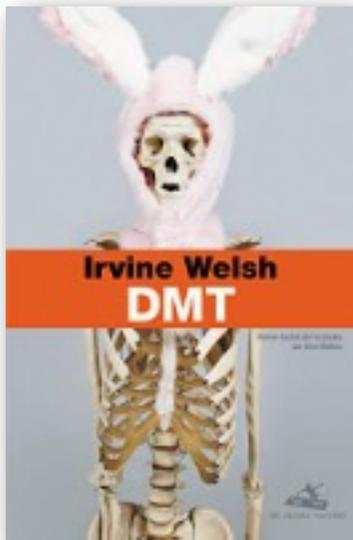
"About as much fun
as you can have between
two book covers."
—The Times (London)

IRVINE WELSH





Ainsi s'achève les aventures de Renton, Spud, Sick Boy et Begbie, par un probable dernier opus dont le titre préfigure un ultime trip, à la DMT cette fois-ci, trip auquel aucun des quatre n'échappera en deuxième partie de récit. Ce sigle DMT est aussi bien le raccourci de la fameuse et puissante substance hallucinogène, la diméthyltryptamine, mais aussi l'anagramme de Dead Men's Trousers (le titre des versions anglo-saxonnes), littéralement en français : Les pantalons des hommes morts, expression qui renvoie à un vieux jean Levi's usé, mais aussi à l'épreuve difficile du deuil, sûrement ici celui d'une jeunesse perdue... On retrouve dans DMT la polyphonie des trois premiers volets. Chacun des quatre personnages pourra donc prendre la parole, mais peut-être pour la dernière fois...



DMT (Dead Men's Trousers)

Un roman de Irvine Welsh
Editions Au Diable Vauvert
septembre 2019
Parution anglaise : 2018
513 pages, 23 euros
Traduction : Diniz Galhos

Il était temps qu'ils se retrouvent, vingt-cinq ans après *Trainspotting*, ce temps nécessaire à étouffer quelques tensions, même si leurs contentieux financiers restent d'actualité et le seront jusqu'à la fin du roman... DMT démarre exactement là où *L'artiste au couteau* se terminait, dans un avion. On n'a donc pas eu le temps de voir vieillir Begbie et Spud puisqu'ils faisaient partie de l'opus précédent. Mais l'on aura par contre enfin des nouvelles de Sick Boy et de Renton... Nous essaierons ici de passer d'un personnage à un autre, en en-tête de chapitre, pour leur rendre hommage une dernière fois...

Renton, ou la difficulté de s'amender

S'il est une rencontre impromptue que Renton n'aurait souhaitée pour rien au monde, c'est bien celle avec Begbie dans un espace clôt dont on ne peut s'échapper, en l'occurrence un vol Berlin Los-Angeles... Renton sait qu'il doit toujours plus de trois mille livres à son ex-pote, mais il est resté sur cette idée, encore d'actualité à l'époque de *Porno*, que Begbie est prêt à lui faire très mal en raison de cette dette jamais honorée. « *L'heure a sonné. L'heure de céder. pas de fuir, parce qu'y a nulle part où fuir ici. Mais qu'est-ce*



Extrait p.32

« Je suis tout sauf porté sur la modération, à mon grand regret, mais j'ai participé à assez de réunions des Narcotiques Anonymes pour savoir que pas rembourser, psychologiquement pour moi, c'est juste pas une option qui stient. Une fois que je l'aurais dédommagé - et je me rends compte qu'il faut absolument que je le fasse, pas que pour lui mais aussi pour moi - ce putain de gros fardeau que je porte disparaîtra complètement. Ce besoin de fuir s'évanouira pour toujours. »

Renton

qu'i peut faire ici ? Mdéfoncer la gueule ? détruire l'avion, en mode mission suicide, et emporter tout lmonde avec lui ? C'est terminé pour moi, ça c'est clair, mais comment est-ce qu'il compte se venger ? »... Renton n'a plus qu'à reprendre sa respiration et tenter de se justifier en mode sauve-qui-peut : la jeunesse, la came, le besoin de se casser à tout pris de Leith, d'Edimbourg, d'Ecosse, de tout cet environnement... Begbie l'écoute, et heureusement pour Renton, comme nous l'avons vu dans *L'artiste au couteau*, l'homme violent et imbibé qu'il était a changé et a décidé de tracer un trait sur les rancoeurs du passé et solder les comptes. Il rassure Renton qui, lui, tient absolument à s'amender. Il tiendra son objectif tout au long du récit de plus de cinq cents pages. Les occasions de rembourser Begbie seront multiples, mais l'artiste sculpteur déclinera l'offre de son ami à chaque reprise. Renton coursera Begbie pour l'argent qu'il lui doit comme Begbie lui a couru après pendant si longtemps pour les mêmes raisons... Le poids de la culpabilité de Renton grossira un peu plus à chaque nouveau refus de Begbie. Il estime qu'il lui doit désormais plus de quinze mille livres, la valeur aujourd'hui de ce qu'il lui a dérobé il y a vingt-cinq ans... Renton tiendra aussi à rembourser Sick Boy, ce qui sera un peu plus simple qu'avec Franco. Renton parle de réhabilitation et d'expiation. On en est là, à tenter de se soulager d'un lourd fardeau pour vivre enfin pleinement...

Pour faire passer l'agitation psychique de la rencontre avec Franco dans cet avion, rien de mieux qu'un puissant hypnotique, en l'occurrence du zolpidem (présenté ici sous la marque *Ambien*). Ce n'est pas le seul psychotrope que Renton consomme dès que l'occasion se présente. Alcool et cocaïne complètent, très régulièrement, le tableau psychoactif, et accompagnent les afters des sets réussis ou pas de ses poulains. Renton est désormais manager de DJs et se laisse aller facilement à les suivre dans leurs excès nocturnes. Fini le temps de la vie saine et sportive quand il était promoteur à Amsterdam. Son nouveau boulot de manager l'envoie en permanence sur les routes, et faire la nounou pour des DJs en mal de sensation forte, n'est pas de tout repos. Il faut « *gérer les vols, les transferts, les hôtels, organiser le service de*



Extrait p. 218

« Et ça l'a fait tiquer, ce con. Il regarde l' verre vide. Il a laissé la tise foutre en l'air sa vie, sa vie de flic, sa vie de merde. La tise sfout pas mal dsavoir si vous êtes un polis ou un voyou : son seul but c'est d'vous envoyer en enfer. Toute cette merde, j'connais par coeur. Ce connard de Harry semble en venir à la conclusion qu'y a pas d'issue pour lui, alors il s'en rsert un, s'assied après que j'ai pointé de nouveau lsiège du bout de canon. Il mdévisage, les yeux tjours en meurtrières, l'air accusateur. - Tu as tué ces deux hommes, et cet enculé soutient mon regard. »

Begbie

presse, lutter avec les royalties, se bagarrer avec les promoteurs pour décrocher des concerts et toucher les cachets, sortir ces cons de leur putain de dlits l'après-midi, sprocurer dla came pour eux auprès d'promoteurs pourris, parfois les tirer d'taule. Mais l'pire de tout : faire en sorte que ces connards tirent leur coup... » Les DJs tournent en principe à la cocaïne, à la MDMA ou seulement au cannabis. Carl, le DJ dont s'occupe Renton depuis un bail, initiera même son manager à la DMT... Mais nous y reviendrons plus tard... Toujours est-il que quand le cerveau de Renton accumule les contrariétés en lien avec son activité professionnelle, un Ambien et un peu d'alcool sont toujours les bienvenus pour endormir la bête. Le zolpidem permet aussi de soulager le stress de Renton en plein vol, même si ce vol est de courte durée. Sa copine Vicky pourra toujours essayer de lui proposer du sexe en substitution, rien y fera. Et quand elle le quittera, la déprime aidant, il se réfugiera dans la défonce et le travail...

Begbie, ou l'envie d'en découdre avec l'inspecteur Harry

Souvenons-nous. Dans l'artiste au couteau, Melanie, la femme de Begbie (qui se fait appeler en tant qu'artiste Jim Francis) avait été menacée par deux hommes qui ont disparu depuis. L'un a été retrouvé mort, et l'on n'a plus de nouvelle de l'autre. A l'époque, un certain inspecteur, Harry Pallister, était en charge de l'affaire et convaincu que Jim était dans le coup. Depuis, il a perdu son insigne mais continue à rester à l'affût. Il se poste à longueur de journée à proximité de la maison des Francis à Santa Monica, prêt à surgir si jamais Jim s'en prenait à sa femme et ses filles. L'inspecteur Harry, secrètement amoureux de Melanie, est persuadé que Jim lui réserve le même sort qu'aux deux hommes disparus. Il se présente souvent à la porte de la maison quand Jim n'est pas là, et implore un peu de compagnie autour d'une tasse de café puisqu'il est abstinent à l'alcool depuis sa sortie de cure de réhabilitation... Melanie n'en peut plus de ce harcèlement et Franco va devoir encore une fois se manifester, se confronter à l'ex-inspecteur et faire ressurgir ses bas instincts. Il ira jusqu'à lui faire ingérer, à son insu, du GHB, et tenter de le tuer, en vain, en



Extrait p. 122

« L'alcool et la drogue sont des loisirs de blancs-becs : il n'y a presque rien de pire qu'une gueule de bois ou une descente de MD passé le cap des cinquante ans. Même avec l'excuse de Noël, on se sent tout bonnement faible et stupide quand sonne l'heure de se rendre à l'évidence : les bénéfices ludiques qu'on arrive à grand-peine à en tirer, sont de plus en plus maigres à mesure que le temps passe, ne justifient en aucun cas le long cauchemar qui s'ensuit. »
Sick Boy

faisant croire à un suicide... Le bon vieux Mr Hyde sait à l'occasion réapparaître, mais ne travaille pas alors dans la dentelle...

En ce qui concerne la vie artistique de Begbie, rien de neuf. Il continue de lacérer les portraits sculptés de ses contemporains, et à exposer dans le monde entier. « *Avant, je défonçais la gueule d'autrui et j'atterrissais en taule. Maintenant je suis payé pour faire pareil.* »... Le clou du spectacle sera le portrait sculpté que Jim tiendra à faire de ces quatre amis, et par un tour de passe-passe dont Sick Boy et lui ont le secret, pour se venger de Renton, ils lui feront acheter aux enchères la sculpture à un prix démesuré, 175 000 livres, en faisant monter ses enchères artificiellement. Renton pensait en achetant l'oeuvre de son ami, solder définitivement ses comptes avec Begbie, même s'il ne pensait pas mettre autant de sous dans une telle oeuvre d'art. Malheureusement pour lui, une fois l'oeuvre achetée, Begbie se retournera vers Renton pour exiger qu'il lui rembourse tout de même cette somme de quinze mille livres qu'il lui doit depuis si longtemps. Renton, s'apercevant qu'il s'est fait avoir par ses deux amis, remboursera malgré tout Begbie, même si ça doit le mettre sur la paille. Bien entendu, il ne voudra pas en rester là... Finalement, l'amitié retrouvée ne sera qu'un leurre, et les tempéraments de chacun ne feront que faire ressurgir les rancoeurs du passé...

Sick Boy, ou ce besoin outrancier de sexualisation

Simon a passé la cinquantaine et son discours sur les drogues (*voir extrait ci-contre*) ressemble étrangement à celui que pourrait tenir Irvine Welsh pour qui les défonces nocturnes sont désormais du passé. A la différence de Welsh, Sick Boy ne s'empêche pas les excès... Il dirige une agence d'escort-girl et parle de son travail avec beaucoup de simplicité sans se poser de question : « *Mon travail consiste à mettre en contact des gens seuls et frustrés et des membres fort désirables du sexe opposé. C'est là tout mon métier.* » Il ne se pose pas plus de questions le soir où, en boîte de nuit, il introduit de la MDMA dans le verre de son beau-frère Euan, le mari de sa soeur Carlotta, à son insu, pour qu'il se lâche un peu.



Extrait p.92-93

« Et donc le félin Forrester mdit que tout c'que j'aurais à faire c'est d'aller prendre un ptit colis et dle remettre à quelqu'un d'autre. Si j'arrive à lui arracher une avance de cash, ça mfera ptêtre un nouveau fut' et une paire de baskets avec des semelles pas complètement lisses. Après jsais pas trop quoi penser dMikey, genre s'il est digne de confiance ou pas. Faut qu'jm'en assure comme un vrai pro, tsais - Ouais mais lpaquet, c'est pas dla came au moins ? Que jlui dmande. - Parce que j'ai pas envie dfaire la mule, trop pas mon gars. »
Spud

Il l'encourage même à tromper sa propre soeur avec la première femme qui se présente... Et ce qui devait arriver, arriva. L'infidélité de Euan sera filmée et la vidéo se retrouvera par mégarde sur l'icloud familial. Euan n'a plus qu'à se terrer loin de chez lui, expulsé par sa femme et banni son fils. Il finira par disparaître en Thaïlande, mais ce ne sera malheureusement que le début d'une affaire de chantage à laquelle seront mêlés Sick Boy, et même Spud nous le verrons... Simon retrouve la trace de Euan à Londres quelques mois plus tard, mais le père de "famille modèle" est de nouveau victime d'une sextape. Il a été filmé par un proxénète, Victor Syme, qui le fait désormais chanter. Sick Boy sait que Syme, qu'il connaît bien, va sûrement réclamer à Euan de lui rendre un service bien particulier, qui nécessite le savoir-faire d'un médecin, et ce en échange de son silence. Et c'est dans ces circonstances que le lien se fera avec les mésaventures en parallèle de Spud...

Spud, ou l'art d'accumuler les déboires

Mais que venait-il donc faire dans cette galère ? Spud ne va pas mieux depuis le jour où Begbie l'a croisé à l'enterrement de son fils Sean à Edimbourg. Il n'a pas lâché la came, et vit désormais comme un clochard. Il a plus ou moins décroché un job à temps partiel mais gagne surtout ses journées en faisant la manche. Il est accompagné d'un chien qui aura son rôle à jouer dans l'affaire que lui propose ce bon vieux Mickey Forrester, toujours dans les parages et les coups tordus. Le dealer multiscartes propose à Spud de prendre l'avion pour Istamboul, y récupérer une boîte, pour ensuite se rendre en train à Berlin et la transmettre à qui de droit. Attention, pas question d'ouvrir cette boîte pour en connaître le contenu. Spud tient juste à s'assurer auprès de Forrester que ce n'est pas de la drogue... Malheureusement pour notre trainspotteur, son chien Toto sait faire des blagues, sûrement pas drôles, comme faire tomber la boîte et commencer à manger son contenu qui se trouve être un rein censé être transplanté. « Jsuis au bout dma vie, là, mec, c'est la putain dfoirade du siècle. » Le rein sera remplacé à la va-vite par un rognon, ni vu ni connu t'embrouille, enfin... un temps, celui pour les commanditaires du



Extrait p.346

« ... et on se met à échanger nos expériences, en nous concentrant sur les similitudes : les formes géométriques et les couleurs, le petit peuple, la positivité et l'absence de menace, l'impression d'être le bienvenu, d'être guidé par une intelligence supérieure. Et puis on passe aux différences : moi qui glisse dans la neige la tête la première sur le flan d'une montagne, pour remonter à pleine vitesse jusqu'au sommet, et Spud qui décrit en détail cette salle chaleureuse, quasi utérine, conscient qu'il était en train de descendre des marches, descente on ne peut plus représentative de sa façon de voir les choses. »

Renton

business de se rendre compte de la supercherie de cour d'école... Et c'est là que les gros ennuis commencent...

Spud se fait tabasser et séquestrer par le commanditaire qui n'était autre que le proxénète Victor Syme, qui fait donc aussi du trafic d'organes... Il va donc falloir dédommager Syme. Ce dernier va mettre alors la vie de Spud dans la balance. Il oblige Sick Boy à convaincre son beau-frère chirurgien, Euan, de prélever un rein chez son ami Spud, à son insu, mais aussi d'introduire dans son organisme quelques kilos d'héroïne de qualité pharmaceutique, à savoir non coupée, pour la faire voyager... Le pauvre Spud se retrouve donc à Berlin, un rein en moins et quelques kilos de skag à retirer de son organisme suite à une opération chirurgicale qui nécessitera l'ordinateur de Renton, de passage à Berlin pour un set de son poulain DJ. Rien ne vaut un bon tutoriel sur le Net pour opérer sans risque, ou presque... Bien entendu, Spud ne sortira pas indemne du don involontaire de l'un de ses reins, et sa santé sera fragilisée. Malgré tout, il continuera de bien trop solliciter son organisme, qui saura se venger dramatiquement...

Epilogue

Malgré les événements, et les accros à répétition de leur amitié, il y aura tout de même dans ce dernier opus quelques bons moments partagés entre Renton, Spud, Sick Boy et begbie, comme par exemple un match de foot en tribune, un derby qui plus est pour augmenter le plaisir, sans s'inquiéter alors d'un excès de violence de Begbie et où l'on chante des hymnes de supporters bras dessus bras dessous. Il y aura surtout cette fameuse expérimentation collective à la DMT, expérimentation lancée par Renton (initié lui-même par son DJ Carl), et dont les trip reports ont la particularité dans ce roman d'être illustrés graphiquement par des planches de bande dessinée... Chacun raconte alors au groupe ce qu'il a ressenti ou vécu sous effets psychédéliques. Même Begbie se laisse aller à tenter l'expérience DMT. Son trip, par contre, il ne le racontera qu'à Spud en privé pour ne pas que les autres se fassent des idées...



Quand il s'agit pour chacun de nos quatre héros de retourner chez eux, rien n'est totalement revenu à la normale pour autant, malgré les bons moments de partage amicaux, voire fraternels... Franco s'est installé désormais à Santa Barbara, toujours sur la côte californienne mais devra faire face à nouveau à l'inspecteur Harry. Il sera sauvé in extremis par Renton qui était pourtant venu lui régler son compte, dépossédé de tout à cause de lui... Mark restera sinon à Santa Monica, retrouvera son ex, Vicky, et arrêtera l'alcool et les autres drogues. Il se remettra au sport et participera à l'occasion à des soirées des Narcotiques Anonymes... Sick Boy s'installe, lui, grâce à l'argent de Renton, dans un nouvel appartement à Londres, et y accueille sa nouvelle compagne, une certaine Marianne... Quant à Spud, le drame annoncé en page 417 du roman est loin de laisser indifférent, surtout quand il ponctue une saga composée de cinq oeuvres longues, mais finalement assez denses... Spud a laissé à son ami Renton un manuscrit, manuscrit qui trouvera peut-être son éditeur quand Mark aura substitué son nom à celui du véritable auteur, à savoir son ami de longue date. Ce roman pourrait bien être, au final, titré *Trainspotting*...

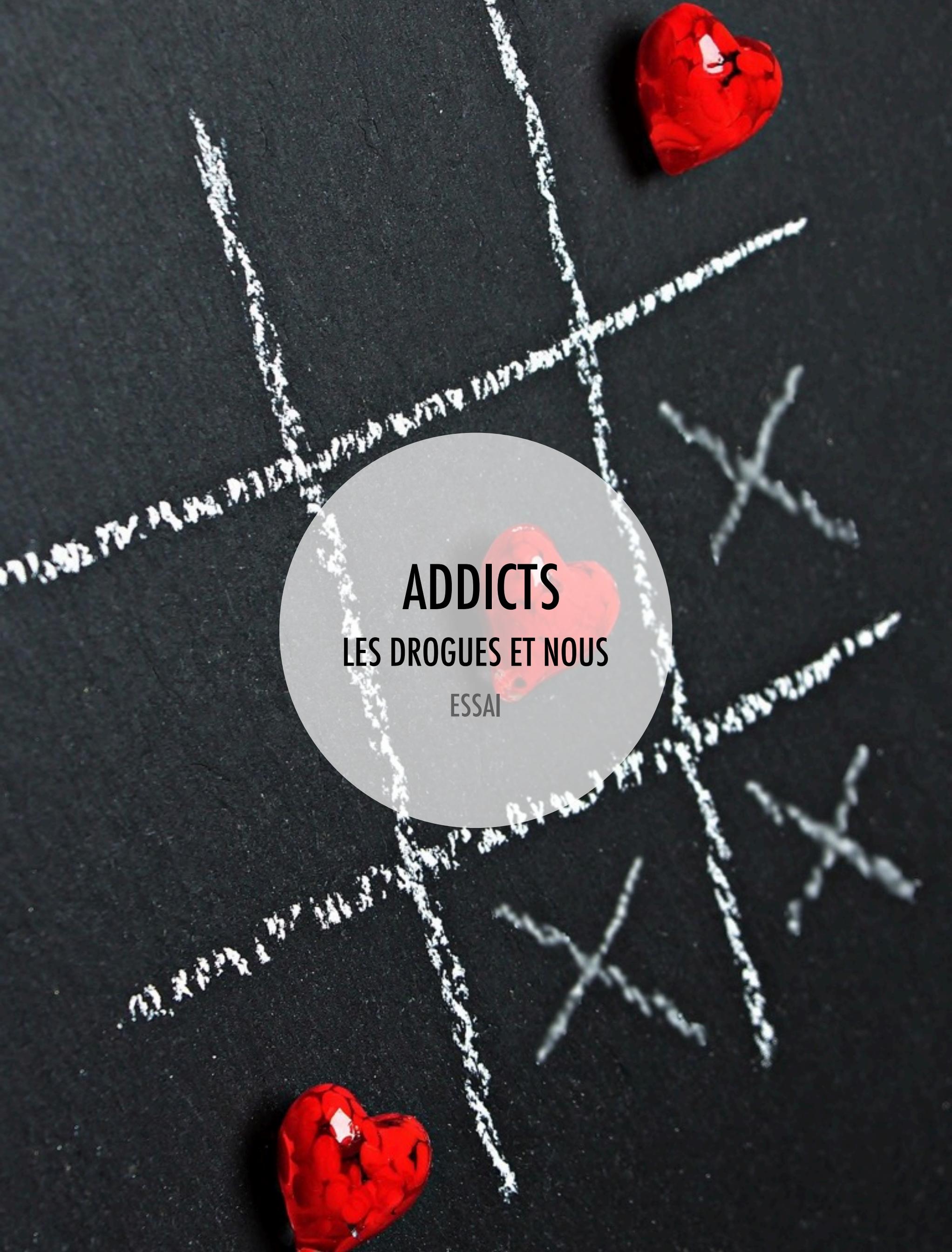
Extrait p.513



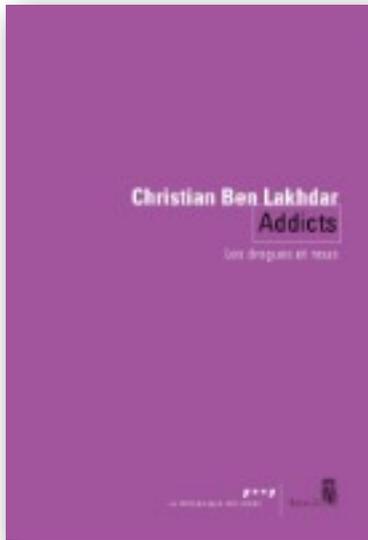
« Mon téléphone sonne, et je descends sur la plage pour répondre. C'est Gavin Gregson, l'éditeur londonien. Celui à qui j'ai envoyé lmanuscrit dSpud, avec juste quelques corrections. En vérité, deux mots à peine, sur la toute première page. Il va me répéter à quel point ils ont tous hâte de voir mon bouquin sortir le printemps prochain. Je repense aux paroles de Sick Boy, selon qui ont est soit un salaud, soit un bouffon, et on peut déceimment pas être un bouffon. Un millier de trucs me traversent l'esprit d'un coup. Peut-être que l'expiation, c'est de faire la bonne chose à faire. Mais pour qui ? Je vois Vicky me sourire, et Alex qui danse brièvement sur lui-même. Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que vous feriez, vous ? Je laisse encore sonner deux fois, et j'appuie sur le bouton vert. - Gavin, comment va ? »
Les derniers mots de Renton, qui sont aussi les derniers mots du roman



ACTUALITÉS CULTURELLES



ADDICTS
LES DROGUES ET NOUS
ESSAI



Addicts - Les drogues et nous
Un essai de Christian Ben Lakhdar
Editions du Seuil (mars 2020)

Il faut moins d'une centaine de pages à ce spécialiste de l'économie des drogues pour nous dresser la situation, où nous en sommes avec les drogues, nous citoyens d'un état qui ne sait jamais trop par quel bout affronter la problématique et reprendre la main sur des niveaux de consommations qui se sont inscrits durablement dans le paysage et qui mériteraient que l'on prenne les problèmes, quand il y en a, à bras-le-corps et sans idéologie mal placée. Le pragmatisme devrait être de rigueur, comme il l'est déjà dans toutes les structures, organisations et mouvements qui accompagnent une politique de réduction des risques et des dommages qui s'est elle aussi durablement inscrite dans le champ des addictions... Christian Ben Lakhdar nous présente cette "société psychoactive", comme il l'appelle, inhérente à toute société dite "addictogène", c'est-à-dire à toute société qui pousse chacun d'entre nous à toujours aller plus vite, plus loin, plus haut, à toujours aller bien ou mieux, et donc à mettre à disposition tous les outils nécessaires pour atteindre nos objectifs, outils auxquels on peut vite être accroché. Les produits psychoactifs, mais aussi certains comportements compulsifs qui jouent sur les mêmes mécanismes cérébraux que les drogues, sont alors au rendez-vous pour accompagner ce désir de bien-être... On a vite fait alors de vouloir tout faire basculer dans le champ des addictions, où tout est drogue, comme le dit l'auteur, sans l'être vraiment...

Extrait p 14

« L'individu addict, nécessairement performant, autonome et, de ce fait, incertain, baigne dans une société où tout est drogue, addiction et potentiellement dépendance. »



Extrait p 35

« Nous avons mille raisons de nous droguer. Nous avons mille raisons pour présenter une conduite, un trouble, un comportement addictif. La première d'entre elle est peut-être notre liberté de faire. C'est parce que je suis un individu souverain, libre et égal à tous les autres, que je peux modifier mon état de conscience en usant de ma liberté ; et c'est parce que les drogues produisent, par un cheminement biochimique en moi, de l'individu et de l'individualisation, que se cristallise par circulation une société d'addicts. »

La question de l'intervention de l'état et des acteurs socio-sanitaires dans cette profusion de produits et des usages qui les accompagnent se pose alors. A partir du moment où la légitimité des consommations s'impose naturellement, la question de la liberté d'usage pointe le bout de son nez. Les pouvoirs publics, toujours prêts à légiférer pour ne pas perdre le contrôle ou pour répondre aux attentes d'une partie de la population, se questionnent depuis la nuit des temps. Faut-il interdire ou pas, mais si oui, pourquoi ? Faut-il réguler, mais si oui, comment ? Ou poser la limite ? Quels sont les produits à bannir ? Quels sont ceux qui méritent notre indulgence ? Pour répondre à ces questions-là, on comptabilise, on analyse, on évalue, on commande des rapports, dont on ne tient pas toujours compte, on se laisse plus ou moins influencer par les lobbies, on écoute plus ou moins les acteurs de terrain, et enfin on prend des décisions ou l'on fait l'autruche, sans trop savoir où ça nous conduira...

Du côté de l'accompagnement des usagers, et donc des usages, on fait avec les moyens du bord, sans jugement de valeur sur les bonnes ou mauvaises raisons de consommer, sur l'illégalité ou pas d'un produit, sans opposer les usagers les uns aux autres, on tente simplement de réduire au mieux les risques et les dommages, d'éviter qu'un usage ne devienne problématique et que l'on tende vers l'addiction qui a trouvé sa science, depuis peu finalement, à savoir l'addictologie... Cette réduction des risques et des dommages, l'état d'esprit qui l'accompagne, et les actions menées sur le terrain, ont bien été intégrées par les pouvoirs publics, et ne sont plus remises en cause désormais. Elles exigent simplement que les moyens mis à disposition soient à la hauteur des enjeux... Malgré l'opposition de certains riverains, les deux salles de consommation à moindre risque qui ont ouvert à Strasbourg et Paris, n'ont pas soulevé de tollé dans la population générale ou dans la classe politique. Ce qui signifie, soit que ce sujet n'intéresse pas grand monde, soit que la réduction des risques et des dommages est bel et bien acceptée désormais et que l'on veut bien admettre que l'usage de certaines drogues, pourtant souvent vilipendées, serait acceptable tant qu'on en limite l'impact



négatif sur les individus, et la société par la même occasion. C'est déjà un sacré pas en avant...

Mais peut-être alors que ce nouveau paradigme qui ne pose pas la prohibition comme une évidence incontournable, échange l'interdit pur et simple contre une vigilance nécessaire, et impose l'utilisateur comme citoyen responsable de ses choix, a de beaux jours devant lui... De nouvelles politiques sont alors à inventer dans ce monde d'après qui pousse depuis bien longtemps, et n'a pas attendu la Covid 19 pour faire parler de lui. Christian Ben Lakhdar propose alors de réfléchir en France à de nouveaux modèles de régulation, à de nouvelles législations pour que le marché n'échappe pas à l'état, comme c'est le cas à présent, et donc aux citoyens de cet état dont la liberté d'usage doit être protégée et accompagnée par des mesures sanitaires et sociales pertinentes, et non pas verrouillée...





**PERMIS DE TUER
AUX PHILIPPINES**

DOCUMENTAIRE



Permis de tuer aux Philippines
Une enquête télévisée de Marc Wiese
Diffusion ARTE (mai-août 2020)

Extrait

« Pour le dire avec des mots simples, au cours de mon mandat, je vais régler le problème de la drogue. La drogue détruit notre pays et nos enfants ! Elle les détruit. Je vous le demande, ne tombez pas dans la drogue. Sinon, je vous tuerai. »
Rodrigo Duterte lors de sa première allocution publique.

En interviewant en 2016 le maire de Davao, ville la plus importante du sud des Philippines, la journaliste Maria Ressa, ne s'attendait peut-être pas à ce que le futur président de l'archipel assume publiquement avoir tué il n'y a pas si longtemps deux ou trois ou plus de ses compatriotes, qu'il allait installer une dictature et que « ça allait saigner ». Rodrigo Duterte, au pouvoir à Davao depuis 1988, avait posé les bases, avec ses "commandos de la mort", de ce qui serait au niveau national un pouvoir "fort", pour ne pas dire dictatorial. Il mettra à exécution ses menaces, à savoir que celui ou celle qui se dresserait sur son chemin, en ferait les frais... Et que choisir de plus populaire que la lutte contre les usages et le trafic de drogues pour asseoir son pouvoir en affirmant avec force et détermination un désir d'éradication de ce qu'il nomme, comme tant d'autres dirigeants, là ou ailleurs, un "fléau" pour la jeunesse, fléau qu'il faut combattre en s'en donnant les moyens. Quand d'autres décideraient de mettre toute leur énergie dans la prévention, la réduction des risques, l'accompagnement et le soin, Duterte se positionne lui sur le terrain de la menace et des exécutions extrajudiciaires, sans scrupule et sans complexe. Malheur à celui qui aurait quelque chose à y redire...

La 30 juin 2016, les Philippines élisent un nouveau président, populiste et grossier, qui prône une lutte acharnée contre la corruption et la drogue, problème qu'il compte réglé en six mois en



Extrait

« Nos présidents divisent pour mieux régner en agitant les colères et les peurs. Ils pratiquent délibérément une politique de haine. Il nous faut répondre à certaines questions essentielles. Qui sommes-nous ? Que voulons-nous défendre ? Quelles sont les valeurs qui ont du sens à nos yeux. Quelles sont les limites que nous nous posons ? Celles qui séparent le bien et le mal. Ensemble, avec vous les cent personnes les plus influentes du times, trinquons à la liberté. »

Maria Ressa lors de sa nomination comme l'une des cent personnalités de l'année 2018 pour le Times.

offrant un permis de tuer à la population, mais surtout à la police, armée elle, et aux tueurs à gage prêts à servir, moyennant finance (entre 180 et 350 euros pour un dealer, et autour de 90 euros pour un usager), les plans macabres d'un président plébiscité par la population... Dès la première nuit de son investiture, les descentes de police dans les quartiers populaires, très populaires, mais aussi les "contrats" passés aux gangs se sont multipliés. Le nombre de morts a suivi. En 2017, les pouvoirs publics dénombraient officiellement 7000 morts, mais le traficotage des chiffres cachait et cache encore aujourd'hui une réalité bien plus dramatique sûrement. L'estimation de certaines organisations de défense des droits de l'homme dépasserait les 25 000 morts désormais. Et quand on a échappé à une exécution à domicile ou dans la rue, on alimente alors les prisons surpeuplées et insalubres ou les centres de "soin" qui n'ont de sanitaire que le nom... Bien entendu, il n'est pas besoin de réaliser de beaux dessins pour faire comprendre à tout un chacun que cette lutte contre la drogue touche essentiellement les populations fragilisées et exposées mais qu'elle permet aussi de faire taire, tant que faire se peut, ses opposants. Ces derniers sont vite soupçonnés, quand ils osent s'exprimer contre le président, d'avoir des accointances avec le milieu du trafic et du crime organisé. Ne nous y trompons pas, le crime organisé est bien celui qui est prôné par Duterte en offrant ce permis de tuer à quiconque aurait affaire avec un dealer ou un simple usager... Duterte a même étendu récemment le champ d'action de ce permis de tuer en autorisant les forces de police à tirer sur celles et ceux qui ne respectent pas le confinement pendant la crise du coronavirus. Inscire la peur du président et des forces de police, toujours aussi corrompus, dans les têtes philippines permet de tenir tout le monde tranquille...

Il est pourtant des voix courageuses qui continuent malgré tout à s'exprimer dans le pays, mais elles en paient le prix, prix qui est à la hauteur de leur ténacité légitime à vouloir dénoncer des méthodes d'un autre temps, ces méthodes qui renvoient à celles du dictateur Ferdinand Marcos, renversé pourtant par la population en 1986... Parmi ces voix, il y en a une qui compte plus



Extrait

« - Quand je dis que je vais mettre fin à la criminalité, c'est un fait. Et si je dois vous tuer pour ça, je le ferai de mes mains. Ne me cherchez pas, je le ferai. Je l'admets, j'ai tué. Il y a encore trois mois, j'ai tué. Trois personnes. Ecartez-vous de mon chemin. Je le dis au peuple philippin : ça va saigner. Il va falloir souffrir.

- Vous pensez qu'un seul homme peut tout changer, révolutionner le système ?

- Oui, c'est comme ça dans toutes les dictatures. Car ce sera une dictature, qui s'appuiera sur la police et l'armée. »

Rodrigo Duterte lors d'une interview avec Maria Ressa avant d'être élu président.

particulièrement, celle de la journaliste Maria Ressa, fondatrice du site d'information *Rappler*, qui interviewait Duterte lors de sa campagne en 2016. Cette figure emblématique du journalisme d'investigation indépendant est le poil à gratter du président qui le lui rend bien. Le journal est attaqué de toute part par le gouvernement et poursuivi de toutes les manières possibles avec l'objectif de le faire taire définitivement. Mais, à l'instar de Maria Ressa, une femme qui fait l'objet régulièrement d'arrestations pour des motifs douteux, l'obligeant alors à payer une caution pour sortir de détention, la lutte se poursuit, malgré les difficultés économiques qui pèsent, les campagnes successives de diffamation, les attaques sur les réseaux sociaux, et autres intimidations diverses...

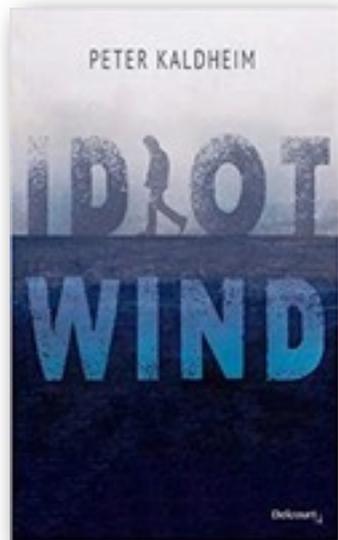
L'enquête télévisée proposée ici suit les mésaventures de cette journaliste d'investigation et de son journal, mais donne aussi la parole, à l'occasion, aux familles des victimes de cette guerre à la drogue, aux politiciens de l'opposition qui n'hésitent pas à affirmer que depuis que Duterte est au pouvoir les drogues rentrent curieusement plus facilement dans le pays, mais aussi aux tueurs à gage en charge de mettre à exécution les désirs d'un président qui joue en solo et n'a pas peur de se mettre à dos la communauté internationale ou l'église catholique pourtant si chère aux Philippines... Espérons que les prochaines élections présidentielles, qui auront lieu dans deux ans, ne soient pas, comme on peut s'y attendre, une "parodie de démocratie", comme on dit. Il est alors couru d'avance que Rodrigo Duterte affirmera malheureusement un peu plus sa dictature, et que le pays repartira pour au moins six ans dans une lutte sanglante qui trouvera toujours les arguments fallacieux nécessaires pour bafouer tous les droits de l'homme sous couvert de lutte, visiblement inefficace, contre les usages et le trafic...





IDIOT WIND

RÉCIT



Idiot Wind

Un roman de Peter Kaldheim

Editions Delcourt (février 2020)

Extrait p. 68

« A force de lever le coude, on finit par atteindre un stade où l'on cesse de s'inquiéter des conneries qu'on a faites - où l'on accepte simplement que quoiqu'il arrive, on l'aura simplement mérité. « Martyrisé par la boisson », comme disent les Irlandais. J'avais sauté sur cette croix comme si j'étais né pour ça. Ce qui était peut-être le cas. »

Entre récit de vie, autofiction et roman, il est parfois difficile de se prononcer, surtout quand le narrateur finit par nous annoncer que ce que nous tenons entre les mains est le premier roman dont il a réussi à venir à bout. Mais qu'importe après tout, entre réalité et fiction, il y a toujours de la place pour la sincérité... Peter Kaldheim nous livre ici le récit d'un parcours long de huit mille kilomètres, de la côte Est et la côte Ouest, kilomètres qui sont presque autant d'occasions de faire le deuil de la vie passée et s'ouvrir de nouveaux horizons loin des "galères" d'une vie new-yorkaise à laisser derrière soi pour littéralement sauver sa peau...

Tout avait plutôt bien commencer, dirons-nous, c'est-à-dire avec des perspectives d'avenir loin d'être décourageantes. Le narrateur - nous continuerons à le distinguer un temps de l'auteur - est éditeur quand l'alcool commence à prendre une part non négligeable dans son quotidien au point de trouver régulièrement de bonnes raisons de s'isoler ou s'échapper pour boire, chaque jour un peu plus. L'environnement, l'entourage, les soubresauts de sa vie personnelle et professionnelle sont autant de bonnes ou mauvaises raisons de se réfugier dans un usage compulsif, d'alcool mais aussi d'amphétamines et surtout de cocaïne. Du simple usage, notre narrateur bascule dans l'usage-revente. Son fournisseur, dit Bobby La batte pour faire comprendre à ceux qui sortent des clous qu'il saura leur faire goûter du bâton, a l'habitude



Extrait p. 15

« Bobby vendait l'une des poudres péruviennes les plus pures de la ville - de la coke assez forte pour être coupée avec du laxatif pour bébé ou de la vitamine B sans que ça prive les clients de l'électrochoc qu'ils recherchaient. Je pouvais acheter sept grammes pour 500 dollars, les couper jusqu'à ce qu'ils en fassent quatorze et au prix de 100 dollars le gramme, doubler tranquillement mon investissement, tout en gardant quelques grammes pour mes propres narines. »

de lui faire une avance de sept grammes d'une poudre blanche particulièrement pure, que "chapeau", comme l'appelle Bobby, coupe en conservant une partie pour sa consommation personnelle et en revendant le reste pour rembourser sa dette... Tout marche comme sur des roulettes, et va pour le mieux dans le meilleur des mondes des rapports entre fournisseur et usager-revendeur, jusqu'au jour où notre héros demande à Bobby La batte une avance de quatorze grammes, le double donc des sept habituels, mais finalement le double de trop... Une pénurie personnelle de produit de coupe et un concours de circonstances font que notre usager revendeur ne peut distribuer à ses premiers clients que le produit brut, et que son usage et ses dépenses festives vident ses poches de la manne initiale et des dollars nécessaires au remboursement d'un fournisseur intransigeant...

Notre protagoniste ayant, comme il le dit, une propension à l'acrasie, c'est-à-dire « *cette faiblesse de caractère qui vous pousse à agir contre votre intérêt. Si le grec n'est pas votre truc, appelons ça l'Idiot Wind, le vent idiot, comme Bob Dylan (titre d'une de ces chansons).* », il se retrouve bien dépourvu le jour où il doit rembourser Bobby, un fournisseur qui accepte de faire crédit mais pas qu'on l'oublie après coup. Pas question donc pour "chapeau" de se représenter à lui les poches vides. Une seule solution pour sauver sa peau, fuir New York, partir sur les routes en plein hiver, un hiver de l'année 1987 qui accueille une énorme tempête et invite plutôt au confinement qu'au départ précipité... Avec cinquante dollars en poche, l'homme d'une petite quarantaine d'années prend le premier bus en partance pour ailleurs, direction l'ouest américain. L'objectif à atteindre est San Francisco où l'attend un travail qu'un ami à lui est prêt à lui fournir, même si cela reste hypothétique... Mais bien entendu, la route est longue et ne se fera pas d'une traite. La fuite se transforme en long périple. Ce ne sont pas vraiment des obstacles qui parsèmeront ce parcours, mais plutôt des rencontres qui le porteront à avancer en chassant les fantômes du passé. Sa route croisera celles d'autres personnalités fortes, comme lui, en errance intérieure parfois, ou en marge d'une société où il faut se battre pour trouver sa place,



Extrait p. 107

« En parlant de replonger, il m'est soudain venu à l'esprit que j'avais très peu souffert du manque au cours des derniers jours. Je ne pouvais dire si c'était parce que j'étais à moitié congelé la plupart du temps, ou si les perpétuelles distractions de la vie sur la route me tourmentaient trop pour que je m'appesantisse sur mes symptômes de sevrage, mais qu'elles qu'en soient les raisons, j'en étais content - Je m'en tirais mieux que ne pouvait l'espérer n'importe quel junkie dans mon genre. »

ou simplement raccrocher les wagons d'une locomotive qui n'en fait parfois qu'à sa tête. Les états américains, d'Est en Ouest, défilent à la vitesse des années Reagan, c'est-à-dire en n'avancant pas toujours comme on voudrait. L'essentiel est pour notre héros de se reconstruire pas à pas dans les refuges automobiles successifs de ceux qui sont prêts à s'arrêter pour le faire monter à bord, et refaire le monde le temps de quelques dizaines ou centaines de kilomètres...

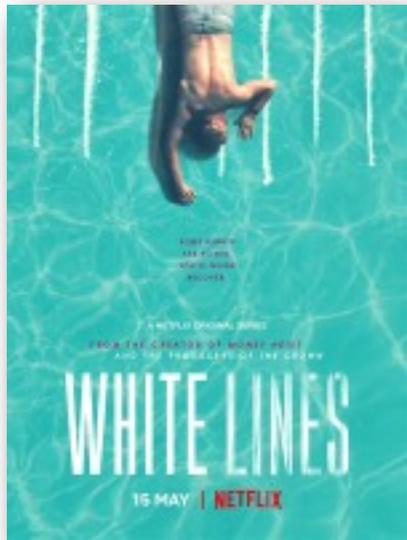
Comme s'il avait fallu qu'il soit contraint de fuir un environnement et un entourage à risque pour abandonner ses usages de psychotropes, Peter sortira du processus addictif dans lequel il s'était enfermé. Loin d'être totalement abstinente, puisqu'il aura l'occasion de partager des moments d'usages de cannabis, amphétamine et cocaïne avec ses compagnons de route, Peter reprendra le contrôle de ses consommations et réussira, sans l'avoir réellement cherché, à se détacher des produits, le manque ne s'étant apparemment pas invité dans l'aventure, à la grande surprise du premier intéressé... Ici, l'errance n'est plus un facteur à risque d'usage compulsif, mais l'occasion d'une reconstruction progressive au fil des rencontres successives. Au bout du chemin, la côte californienne, une forme d'apaisement et surtout la satisfaction d'avoir réussi à aller au bout du récit et le voir jaillir en lettres noires sur fond blanc...





WHITE LINES

SÉRIE TÉLÉVISÉE



White lines

Une série télévisée en dix épisodes de Alex Pina

Diffusion Netflix (mai 2020)

Bien entendu, ces lignes blanches font référence à la poudre floconneuse de la même couleur - poudre que beaucoup snifferont au cours de ces dix épisodes - mais pas seulement... Il est question aussi de cette ligne blanche que représente la bonne conduite et dont on questionne ici les entorses, ces pas de côté qu'un certain Alex Walker, jeune anglais originaire de Manchester, fera à Ibiza, au milieu des années 90, et qui le conduiront à sa perte... En 2019, un corps momifié refait son apparition suite à un glissement de terrain dans le désert d'Almeria, sur la côte andalouse dans le Sud de l'Espagne. C'est celui d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, disparu de la circulation il y a plus de vingt ans, mais dont on n'avait jamais su ce qui lui était vraiment arrivé. Tout indique qu'il ait été en fin de compte assassiné, mais l'identité du tueur reste à déterminer sans qu'il soit possible, quoiqu'il arrive, de le poursuivre, la prescription opérant ici... Alors, pour en savoir plus, on ne peut plus compter sur la police locale. Cette tâche, qui deviendra un fardeau, c'est Zoé, la soeur cadette d'Alex, qui le portera avec beaucoup de pugnacité jusqu'au bout des dix épisodes, le temps qui lui est accordé en quelque sorte pour enquêter et essayer de découvrir qui a bien pu vouloir faire du mal à son frère aîné il y a vingt ans de cela. Laissant à Manchester son mari et sa fille de quatorze ans, Zoé décide de s'installer à Ibiza pour en savoir plus sur les aventures macabres d'un grand frère qu'elle vénérât adolescente...



Extrait

« Depuis 12 ans, notre collaboration est pacifique et harmonieuse. On a duré plus longtemps que certaines entreprises légales. Notre accord est simple. Je ne vous dénonce pas, et en échange, vous vendez de la qualité. Et ça fonctionne. On partage les gains et on maîtrise le trafic dans nos clubs. Mais les trafiquants des Martinez prennent le relais.

- Tu nous a dit d'arrêter, tu voulais des clubs clean.
- Sain.
- C'est le fléau de ce siècle. Sain, végétarien, crudité. Dites non à la viande, ça pollue la terre. Fini le rock 'n' roll. Plus de Barbie Girl, plus de plaisir.
- C'est Ibiza. Se défoncer ne sera jamais démodé.
- Je parle dans plusieurs années. L'avocat et les végétariens détruiront le trafic de drogue. »

Oriol Kalafat, en discussion avec ses gérants de clubs

La jeune femme, bibliothécaire, plutôt respectueuse des règles et soucieuse de ne pas s'écarter du droit chemin, va tomber de haut. Elle devra faire face à une réalité bien moins paisible que celle qu'elle vit à Manchester, et sera confrontée à des situations, des personnalités, des modes de fonctionnement et des événements du passé qui la dépassent totalement... Le corps de son frère Alex a été retrouvé sur l'un des terrains de la famille Calafat, propriétaires de nombreux clubs sur l'île, clubs dans lesquels ils "organisent la vente de stupéfiants", comme ils disent, pour ne pas employer le mot de trafiquants et se donner bonne conscience. La vente est assurée dans ces clubs par des dealers locaux qui se fournissent comme ils peuvent et où ils peuvent. Les Calafat leur offre un espace de vente, garantissent à leur clientèle festive la qualité des produits à disposition, et récupèrent une partie des gains... Bien entendu, cette famille ne sera pas sans lien avec la mort d'Alex, puisque le jeune homme couchait avec la mère et la fille, et côtoyait le fils et le père. Alex était devenu un DJ techno à succès dans les années 90, avait créé un certain nombre de clubs à Ibiza, clubs qu'il a ensuite revendus au Calafat... Cette famille, bien implantée localement, n'est pas la seule à laquelle Zoé aura affaire. La jeune femme retrouve sur cette île réputée et à la mode les anciens camarades de jeu et amis d'enfance d'Alex. Ils se sont impliqués dans la création de ces clubs à leur arrivée, et n'ont pas quitté l'île depuis. Il y a Marcus qui continue à mixer dans un des clubs des Calafat et participe au deal de cocaïne ; Anna, son ex-femme qui organise désormais des soirées orgiaques pour les touristes qui en ont les moyens ; et enfin David qui gagne confortablement sa vie en tant que guérisseur New Age et propose d'ouvrir de nouveaux horizons et "les portes de la perception" à celles et ceux qui sont prêts à ingérer des substances psychédéliques comme l'ayahuasca ou à se faire injecter une sécrétion de crapaud mexicain (le fameux *Bufo alvarius*) qui contient un alcaloïde aux propriétés hallucinogènes... Ses trois ex-amis d'Alex en apprendront beaucoup à Zoé sur leur mode de vie tumultueux des années 90 où la défonce à toutes sortes de psychotropes semblait incontournable de l'univers festif techno, et



Extrait

« - Bienvenue à ta cérémonie de renaissance. (Il présente sa mixture.)

- C'est quoi ?

- De la mescaline, de l'armaline, et un peu d'autres choses. Juste pour améliorer l'expérience. La fusion des esprits.

- Tu vas en prendre aussi ?

- Tu n'es pas le seul qui ait besoin de renaître, Oriol. On a tous les deux des âmes blessées. Comment pourrais-je être un guide spirituel sans exorciser mes propres démons ?

Ceci te permettra de voir qui tu es vraiment. De voir tes personnalités toxiques et t'en débarrasser. »

David à Oriol.

ce sans que la modération et la réduction des risques ne soient réellement au rendez-vous. Alex faisait partie des meneurs, ou des ambassadeurs, comme on dit, prêt à se brûler les ailes pour se sentir libre. Mais la liberté aura un prix, celui d'y laisser sa vie quand l'entourage n'aura plus, le succès financier aidant, les mêmes aspirations...

Zoé, dans ce monde qu'elle découvre avec des fantômes du passé qui resurgissent, encaissera les vérités les une après les autres, et lâchera prise petit à petit, sans vraiment avancer dans son enquête. Dans cette quête de vérité, elle s'embarquera dans des problèmes à répétition, se mettra en danger et mettra en danger son entourage... Ici, le trafic de cocaïne en toile de fond n'est pas traité avec le sérieux qui lui est souvent réservé. Les parties prenantes et leurs mésaventures sont traitées avec une pointe de décalage humoristique, ce qui met à distance la problématique du deal. On se concentre ici sur celle de la défonce et l'état d'esprit qui l'accompagne, des limites à poser ou pas et de l'impact de ces usages à répétition sur les rapports humains et la vérité qui s'en dégage. On présente dans cette série télévisée l'un des aspects le plus sulfureux sûrement du milieu festif des clubs techno des années 90, aspect associé à une jeunesse en quête de sensations fortes qui vit au jour le jour, et profite du moment présent sur une île qui a su se faire une réputation. Ces usages de *Spring Break* espagnol, vécus à la vingtaine, sont remplacés vingt ans plus tard par des consommations plus "thérapeutiques" de quarantennaires en quête de renaissance, de vérités, et de paix, mais qui entretiennent malgré tout cette nostalgie des nineties, et la "folie psychoactive" présente dans certains milieux. Cette folie est incarnée ici par un jeune homme blond à la gueule d'ange, qui donnera beaucoup de plaisir aux autres, mais leur en fera voir aussi de toutes les couleurs, avant de s'éteindre tragiquement...





**HAVE
A GOOD TRIP**

DOCUMENTAIRE



Have a good trip - Un voyage psychédélique *Un documentaire de Donick Cary* *Diffusion Netflix (mai 2020)*

Il est souvent difficile de mettre en mots les expériences vécues sous psychédéliques. Ces expériences sont si différentes d'un usager à un autre en fonction de ce que certains spécialistes nomment le "Set and setting", à savoir l'état d'esprit du moment et l'environnement, qu'il est compliqué de déterminer de façon précise quels sont les effets de ces psychotropes, du moins de poser des généralités. On peut tout de même en savoir un peu plus et se faire une idée de ce à quoi l'on peut s'attendre. Et pour cela rien de mieux que de s'adresser aux usagers eux-mêmes, recueillir leur témoignage, leur récit de vie sous psychédéliques, que ce soit des usagers réguliers, occasionnels, ou très occasionnels. C'est ce que nous propose ce documentaire tout en couleurs et animé, en grande partie, car quand les mots ne suffisent pas à nous faire entrer dans ce monde psychédélique, les dessins animés (ou court-métrages) proposés peuvent essayer d'illustrer les expériences, nous donner le ton en tentant de dépasser les représentations convenues et souvent très négatives présentes dans les campagnes de "prévention" qui se contentent de présenter le versant obscur en glissant sous le tapis les effets positifs ressentis par les consommateurs... Mais pas question non plus dans ce documentaire de faire l'apologie de ces psychédéliques et ne les présenter que sous un jour favorable. L'équilibre entre effets positifs et négatifs se dessine au fur et à mesure du documentaire... Les personnalités consultées ici sont



Extrait

« Je n'aimerais pas que ce témoignage soit repris par les campagnes antidrogue qui découragent les gens, car c'est une expérience inestimable. A chaque mauvais trip, il y en a eu pas mal, je me suis toujours rendu compte que j'en avais besoin. Parfois, c'est le coup de pied au cul dont on a besoin, ça nous remet les idées en place. D'un autre côté, on peut aussi vivre des expériences enrichissantes, pleines d'amour et de soutien, on se sent plein d'entrain, avec un rapport à la nature presque religieux. Donc je pense que ça s'équilibre. »
Sting

nombreuses mais essentiellement originaires du milieu artistique. Deepak Chopra (auteur), Sting (musicien), Judd Nelson (comédien), Carrie Fisher (comédienne), Anthony Bourdin (chef cuisinier), Donovan (musicien), Rosie Perez (actrice), Ben Stiller (acteur), ou Zach Leary (fils de Timothy Leary), pour les plus connus, prendront la parole de manière éparse pour alimenter différentes thématiques...

Les produits dont il est question ici font partie de la famille des hallucinogènes. Il sera question essentiellement de trip sous peyotl (cactus), quaaludes, psilocybes, sauge divinatoire, et surtout LSD. Mais d'autres substances, comme l'ayahuasca (qui contient de la DMT), altèrent aussi les sens de manière à modifier la perception de la réalité. Les illusions ou hallucinations seront plus ou moins importantes en fonction bien entendu de la quantité de produit ingéré et de la dose de produit actif qu'il contient. Par ailleurs, ces produits étant pour l'essentiel ingérés, il faut tenir compte du décalage entre le temps de la prise et le temps des effets... Voici pour la forme, mais en ce qui concerne le fond, c'est-à-dire le contenu des "visions", il y en aura autant qu'il y a d'usages. Chaque usager pourra donc, pour chaque usage, décrire une expérience différente, en tentant de reconstruire ses souvenirs comme on essaie de rassembler ses rêves au réveil. On nous parle ici de brins d'herbe qui parlent, d'arbres qui nous font signe en rythme, d'un univers qui s'ouvre brusquement sous nos yeux, d'une mousse de chocolat chaud qui prend vie, d'un vol au-dessus de la ville, d'un voyage dans l'espace, d'une douche rituelle de sang de biche au sommet d'une montagne sacrée, d'un gland qui prend vie et chante, de transformation en monstre joyeux des algues de mer, d'une balade dans les champs de blé des peintures de Van Gogh, d'une éjaculation arc-en-ciel, ou d'un parquet de boîte de nuit qui se transforme en mer agitée, des exemples parmi d'autres... Il est question aussi souvent dans ces trip reports de révélation, celle d'une nouvelle réalité, d'un nouveau rapport à soi, au monde et à la nature. Sting, comme tant d'autres, parle plus précisément de dissolution de l'ego, de ne faire qu'un avec la nature. Il est question souvent de se sentir faisant partie



Extrait

« Je ne crois pas qu'ils ont identifié l'axe cérébral responsable du bad trip. Mais à l'intérieur, on se sent désorienté, perdu, submergé par les stimuli, fortement angoissé, à la limite de la paranoïa... Les chances de bad trip sont réduites si on se contrôle soi (set) et son environnement (setting). Par contrôle de soi, j'entends notre état d'esprit, nos faiblesses, nos intentions. Et par environnement, l'endroit-même. Est-ce un endroit sûr ? »
Dr Charles Grob, psychiatre

d'un tout, d'être en connexion totale avec Mère Nature et ses sujets, ou avec le monde entier. L'expérience est souvent présentée comme étant unique et peut modifier en profondeur son mode d'interaction avec son entourage et avec les éléments matériels et naturels environnants.

Malheureusement, tout n'est pas toujours merveilleux dans le meilleur des mondes sous psychédéliques. On ne peut se contenter de décrire les bons moments sous effet, et oublier les mauvais associés aux risques de bad trip... Sans aller jusqu'à insister sur les références bien trop nombreuses aux défenestrations, références qui pullulent exagérément dans l'imaginaire collectif suite aux différentes campagnes de dissuasion, on peut tout de même entendre les récits de mauvaises expériences qui ont à voir avec des sensations ou visions désagréables, des comportements déviants, ou des crises de panique... Quelques conseils de réduction des risques sont proposés alors dans le documentaire. En voici une liste, non exhaustive bien entendu : ne pas conduire sous LSD / Eviter de se regarder dans un miroir / Trouver un cadre sécurisant / Eviter un entourage malveillant / Eviter les usages quand on ne se sent pas bien psychiquement / Avancer progressivement dans les dosages... Pour que le voyage en vaille la peine, et soit agréable, Sting propose, lui, par exemple de décider d'un objectif positif à atteindre grâce à l'usage, et de ne pas rechercher la défonce pour la défonce... A chacun de préparer ses valises comme il l'entend pour que l'expérience soit constructive et bénéfique...

Pour prendre un peu de distance avec tous ces récits sous psychédéliques, récits qui s'enchaînent et parfois tournent en rond, le documentaire va aussi s'intéresser aux points de vue et recherches de scientifiques comme le Dr Charles Grob, professeur de psychiatrie qui étudie, et c'est loin d'être le seul, les bienfaits des traitements hallucinogènes sur différentes affections psychiques. Depuis quelques années en effet, des recherches menées aux Etats-Unis, dès les années 50 mais malheureusement avortées suite à la prohibition des substances, reprennent depuis



Extrait

« Est-ce que ça m'a rendu plus intelligent ou éclairé ? Je ne sais pas. Mais je crois que ça m'a permis très tôt d'imaginer un autre point de vue, une autre perspective. Je suis devenu une meilleure personne, d'un point de vue créatif et autre. Je préfère avoir vécu cette expérience qu'y être passé à côté. »

Anthony Bourdain

quelques années avec des autorisations accordées par la FDA (Food and Drug Administration). Ces recherches portent sur les bénéfices potentiels des psychédéliques dans le traitement de la dépression ou des addictions par exemple... Espérons alors que ces substances ne seront pas à nouveau victimes de stigmatisation comme elles l'ont été dans les années 60, que toutes les études seront menées à leur terme sans entrave, et que les résultats qui commencent à émerger seront suivis de mise en place de protocoles sérieux durables, protégés et soutenus par les pouvoirs publics... Affaire à suivre donc...





THE GENTLEMEN

FILM - DVD-VOD



The Gentlemen

Un film de Guy Ritchie

Sortie DVD -VOD juin 2020 - Sortie en salles février 2020

Extrait

« Il a trouvé sa vocation. Vilaine la vocation. Il fait des bêtises. Il se met à vendre de l'herbe magique à ses camarades anglais friqués de la haute. Et il se rend compte qu'il est doué. Il a une idée sans équivoque de l'ambition, et gravit habilement les échelons de notre culture complexe. Il sait tirer avantage de ses avantages... »
Fletcher, le journaliste

Il ne s'agit pas ici de faire pousser du cannabis sur son balcon pour sa consommation personnelle ou pour fournir son entourage proche ou moins proche, mais bien plutôt de faire tourner des fermes aux mille pieds cachés sous la surface de la campagne anglaise... Mickey Pearson, après avoir trafiqué avec succès de la weed dans la cour de son université quand il était étudiant, réussit avec le temps à asseoir sa position dans le milieu, et devient, dans la force de l'âge, l'un des grossistes les plus en vue dans le milieu. Sa stratégie consiste, moyennant contributions financières généreuses, d'occuper les entrailles de vastes terres de la noblesse anglaise pour cultiver à perte de vue de la marijuana en quantité massive. Le baron du trafic de cannabis en costume trois-pièces a réussi à se fondre dans la bonne société anglaise pour proposer un mécénat tout particulier à des descendants sans le sou, prêts à toutes les compromissions pour pouvoir conserver leur domaine et entretenir leur manoir. Ces échanges de bons procédés ont permis à Mickey Pearson d'implanter une douzaine de fermes mastodontes, hautement technologiques, qui produisent jusqu'à cinquante tonnes de cannabis par an... Tout va pour le mieux pour Mickey jusqu'au moment où il décide de prendre sa retraite cannabique et vendre l'ensemble de ses installations pour la somme totale et conséquente de quatre cents millions de livres...



Extrait

« **Emplacement, employés, technologie. Vous achetez la substructure de la future super-structure. Ce faisant, vous héritez des meilleurs sites. Du fleuron des botanistes, des sommeliers du cannabis, ainsi que d'une technologie de pointe en matière de marijuana. Et quand le vilain petit canard sera légal, et que la demande dépassera largement l'offre, ces emplacements, ces jardiniers aux puces verts seront un gros atout. Tout pourrait être à vous. »**
Mickey Pearson à l'acheteur

Mais quand le roi de la jungle décide de se retirer avec sa reine, la place laissée vacante devient alors source de toutes les convoitises, et l'on est prêt à s'étriper pour récupérer ce business très lucratif, et s'assied sur une mine d'or vert... La première personne sur les rangs est un homme bien comme il faut, loin du milieu du deal, mais un homme d'affaires averti qui a senti le bon filon. Il a le privilège de pouvoir visiter l'une de ces fermes mais s'inquiète alors de ce qu'il adviendra quand le cannabis sera légal en Angleterre, ce qui ne saurait tarder lui explique Mickey. La fin de la prohibition constituera alors une aubaine pour le futur acquéreur. Il faudra alors présenter patte blanche aux autorités, ce qui n'est plus le cas de Mickey, qui a du sang sur les mains, d'où les raisons du choix de se retirer. La retraite a du bon, nous dit-il, et il la mérite... Malheureusement pour Mickey, le riche homme d'affaires intéressé par ce cannabusiness fera tout pour que le bien qu'il compte acheter soit déprécié, au plus vite, afin d'en réduire la valeur, et donc le prix d'achat au moment de boucler la transaction. Mais bien entendu, on ne trompe pas aussi facilement un aussi gros gibier, avec autant d'expérience, et surtout on ne se moque pas de lui insidieusement, et on ne lui tire pas dans le dos, au risque d'y laisser une partie de son anatomie. Mickey Pearson, sous des allures de gentleman, est loin d'être un enfant de coeur, et tous ceux qui se dresseront devant lui en feront les frais...

La deuxième gentleman à se mettre sur les rangs, pour racheter l'ensemble de la super structure, est un caïd ambitieux, visiblement membre d'une triade chinoise, et sous la coupe d'un vieux sage, Lord George, vendeur d'héroïne, dont il aimerait qu'il passe enfin la main... Dry Eye, c'est ainsi qu'il se fait appeler, n'hésite pas alors à affronter Mickey chez lui en le menaçant d'employer la force s'il n'accepte pas la proposition financière, qu'il estime pourtant généreuse, de rachat de ses fermes cannabiques souterraines... Malheureusement pour lui quand le lion est mal luné, peu disposé aux avances, qu'il se sent menacé et surtout que sa lionne est malmenée, il fait plus que de rugir et fera le nécessaire pour montrer qui est le plus fort. Comme il le dit si bien : « *Pour être le roi de la jungle, il ne suffit pas de jouer les*



Extrait

« Je ne roule pas mes joints comme les américains et les jeunes, à l'envers, en tulipe, à la coke, et toutes ces conneries. J'aime le bon vieux mix 50/50, perso. C'était notre trip. Je ne comprendrai jamais pourquoi vous êtes tombé dans l'héroïne. S'il y a une dope à ne pas chasser, c'est le sale dragon. »

L'homme de main de Mickey

rois. Il faut être le roi. Sans l'ombre d'un doute. Le doute entraîne le chaos et sa propre chute. ». Tant que cet empire n'est pas vendu, il faut garder la main sur le business, et déjouer tous les pièges que lui tendront les prétendants au trône...

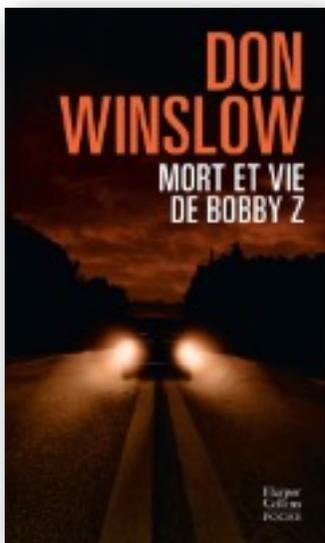
Dans un film où les big boss du trafic se promènent en costard cravate, et où les petits caïds s'agitent en survêtement, on aura l'occasion de croiser : un journaliste scénariste maître chanteur qui se positionne en indic de truand et espère être gracieusement rémunéré ; un directeur de presse revancharde ; un coach de jeunes de cité qui tente d'éduquer des adolescents de quartiers populaires, qui auraient vite fait de basculer du mauvais côté de la loi, en leur inculquant des valeurs et le sens du combat ; un homme de main maniaque en propreté, très classe lui aussi, qui manie avec beaucoup de dextérité le verbe et le fusil-mitrailleur, et n'hésite pas à faire la morale à des jeunes héroïnomanes fils à papa ; un vendeur d'opiacés chinois à qui l'on n'hésite pas à rappeler que le thé est une drogue, et que l'on culpabilise pour le potentiel de mortalité du produit qu'il vend ; des horticulteurs qui aiment la baston ; et enfin une reine lionne en talon aiguille qui mène sa barque et sait manier le presse-papiers comme personne... Tout ce beau petit monde haut en couleur, en préjugés, et en armes devra faire avec les lois d'une jungle du narcotraffic où tous les coups sont permis pour se faire une place au soleil. La gentleman attitude n'est qu'une façade pour annoncer poliment et avec la manière le mal que l'on va se faire...



A detailed illustration of a brown leather boot with laces, standing on a rocky, pebbly beach. The background shows a sandy beach, the ocean, and a blue sky with white clouds. A semi-transparent white circle is overlaid on the center of the image, containing the title and author information.

**MORT ET VIE
DE BOBBY Z**

ROMAN



Mort et vie de Bobby Z

Un roman de Don Winslow

Réédition en poche chez Harper Collins (mai 2020)

N'est pas Bobby Z qui veut, ou alors il faut l'assumer et faire aussi bien avec ses amis que ses ennemies. Et pour bien faire, la mort du vrai Bobby Z doit précéder sa nouvelle vie, celle de celui qui se fera passer pour lui... Eclaircissons un peu cette affaire-là... Tim Kearney, vingt-sept ans à peine, est un braqueur à la petite semaine, « *champion des spécialistes des coups foireux* », comme le qualifie son avocat. Il a l'art de louper à peu près tout ce qu'il entreprend. Incarcéré pour un braquage raté, il se met dans une situation délicate en tuant en détention un Hell's Angel. Il risque alors, non seulement la perpétuité mais encore la mort, car il devient la cible de la communauté des Hell's Angel qui ne comptent pas en rester là... L'inspecteur Gruzsa, chef de la DEA, la brigade des stupéfiants américaine, lui propose alors un marché : se substituer à une légende du trafic de marijuana, à savoir le fameux Bobby Z, Robert James Zacharias de son vrai nom, censé être encore détenu par les autorités américaines, mais malheureusement bel et bien mort depuis. L'inspecteur Gruzsa avait pourtant conclu un marché avec un grand ponte d'un cartel mexicain, Don Huertero, marché qui consistait à échanger un agent de la DEA détenu au Mexique contre Bobby Z avec qui le chef de cartel comptait s'associer... Bobby Z est mort, mais vive Bobby Z ! Il se trouve que le petit malfrat Tim Kearney ressemble comme deux gouttes d'eau à Bobby Z. C'est sa copie conforme, en apparence du moins. L'échange pourra donc se faire si Tim

Extrait p. 53

« - Et vous, vous travaillez dans l'import, dit Tim.

- Eh oui, nous sommes des importateurs, n'est-ce pas ? ronronne Brian. Tout ce que le gouvernement décide d'interdire nous rend plus riches. Drogue, êtres humains, sexe. J'attends avec impatience le décret qui rendra l'oxygène illégal. »

Conversation entre Tim et Brian, un des bras droits de Don Huertero



Extrait p. 19

« Z n'a pas encore séché son pot de fin de lycée qu'il a déjà sa petite idée sur le métier : rien à cirer de la vente au détail, se dit-il, vu que la vente au détail c'est mains à plat sur le toit de ta bagnole et le pognon dans la poche des flics. La vente en gros, voilà ce qu'il faut viser : tu fourgues au fourgueur qui fourgue au fourgueur. A ce stade, personne ne sait plus qui tu es, tu gères les flux réguliers de la marchandise et du blé sans jamais aller toi-même au charbon. T'achètes, tu vends, t'achètes, tu vends. Z est un génie de l'organisation, il a tout compris. »

Kearney se fait passer pour Bobby Z... Tim, qui n'a rien à perdre, et surtout pas vraiment le choix, accepte le deal avec l'inspecteur, prend le risque de se retrouver entre les mains du cartel de Don Huertero, et celui de reprendre la vie de Bobby Z là où elle s'est arrêtée. Tim est brièvement briefé. Après avoir offert en bonus à Tim une petite cicatrice en forme de Z, il n'y a plus qu'à procéder à l'échange à la frontière américano-mexicaine...

Malheureusement, tout ne se passera pas comme prévu et l'échange sera sanglant. L'agent détenu par les Mexicains ne retournera pas au bercail, et l'adjoint de l'inspecteur Gruzsa est tué. Tim réussit, lui, a passé de l'autre côté et est accueilli comme un roi, ou plutôt une légende, par les sbires de Don Huertero, dont beaucoup n'avaient jamais rencontré Bobby Z. Ils en avaient juste entendu parler. Cette légende est entretenue en partie par un certain One Way, homme étrange qui vit en marge sur la plage de Laguna. Après avoir consommé une dose un peu trop élevée de LSD, il n'est jamais vraiment redescendu depuis... Toujours est-il que Tim est désormais livré à lui-même, découvrant dans une hacienda luxueuse l'univers du narcotrafic. Il prend assez vite ses aises dans le confort d'une demeure où il ne séjourne pas seul. L'ancienne maîtresse de Bobby Z, Elisabeth, est, entre autres, de la partie, et sait profiter du charme qu'elle associe encore au vrai Bobby Z... Bien entendu, il faudra bien qu'à un moment Tim se confronte à la réalité de la situation, celle qui veut que Don Huertero cherche en fait à se débarrasser de la concurrence incarnée par Bobby Z. L'échange négocié avec la DEA n'était donc qu'un prétexte pour mettre la main sur la légende et l'éliminer. Tim comprend assez vite que l'association au trafic de méthamphétamine qu'on lui propose n'est qu'un leurre. Il décide alors de fuir dans le désert, accompagné d'un gamin de six ans qui le considère comme son père, et lui sera à l'occasion d'un grand secours grâce à son Intelligence, son courage et sa débrouillardise...

La légende s'étoffera un peu plus au fur et à mesure du périple de Tim, et malgré lui, car il arrivera toujours à se sortir, avec beaucoup



Extrait p. 247

« Parce qu'il sait, Tim Kearney, que maintenant les Hell's Angels ne vont plus le lâcher, pas plus que Huertero, pas plus que Gruzsa, et qu'il peut dire adieu à sa petite vie tranquille dans l'Oregon. Tim Kearney ne connaîtra jamais cette vie-là, ni Bobby Z. Ni le gamin. Alors Tim emballe le moteur de la bécane sur la route en lacet, et une fois arrivé en bas, il prend vers l'ouest. Un coup à l'ouest, un coup au nord, puis à nouveau à l'ouest. S'il n'y a pas moyen de ne pas être Bobby Z, eh bien il va l'être, Bobby Z. Tu es Bobby Z, et tu les bats tous. Tu deviens une légende. Et donc tu rentres à Laguna. »

de réussite, mais aussi de patiente et d'ingéniosité, des situations pourtant périlleuses dans lesquelles il s'est mis. A sa poursuite, se bousculent au portillon tous ceux qui tiennent absolument à mettre la main sur ce Bobby Z : les hommes de Huertero, ceux de la DEA, les proches du policier abattu au moment de l'échange, et les Hell's Angel, de quoi occuper le temps d'escapade d'un homme bien seul contre tous... Heureusement pour lui, Bobby Z n'était pas censé avoir que des ennemies. L'homme chargé de ses finances par exemple, Le Moine, apprenant que la légende est de retour après s'être fait oublier en Asie du Sud-Est, se met en contact avec Tim pour qu'il puisse récupérer le pactole amassé après des années de trafic de cannabis, mais aussi d'opium... Bobby pourra aussi compter par exemple sur la discrétion d'Elisabeth qui a deviné, depuis le début, que Tim n'est pas l'authentique Bobby Z. Mais son plus précieux allié sera cet enfant de six ans auquel il s'attachera...

Ici, ce sont des circonstances exceptionnelles qui feront d'un malfrat ordinaire un trafiquant de légende. Puisque la meilleure façon de se sortir de ce mauvais pas est de fonctionner à la manière d'un narcotrafiquant, alors on emploiera les grands moyens, ce qui entretiendra le mythe... C'est l'univers du narcotrafic qui transforme ses hommes, hommes qui perpétuent alors des méthodes qui laissent de moins en moins de place au respect des accords conclus et encouragent une violence devenue systémique... L'écrivain Don Winslow pose, avec ce roman paru pour la première fois en 1997, et adapté au cinéma en 2007, les bases de ce monde qu'il explorera un peu plus encore dans les romans suivants, surtout dans la trilogie composée de *La griffe du chien*, *Cartel* et *La frontière*...





BANKROT

SÉRIE TÉLÉVISÉE



Bankrot

Une série en 8 épisodes de Kim Fupz Aakeson

Diffusion ARTE (juin 2020)

C'est une histoire de bonne ou mauvaise affaire, mais peut-être aussi une affaire de bonne ou mauvaise volonté, d'amitié, d'amour et de paternité... Thomas et Dion sont des amis de longue date. L'un est cuisinier, et l'autre est sommelier. Mais quand la série démarre, tout ceci semble bien loin. Thomas vit dans un vieil entrepôt-atelier en ruine et... entrepose, entre autres, des vieux meubles et vieux frigos récupérés dans la rue, ceci dans l'objectif de les revendre, peut-être, un jour, à l'occasion... Thomas a perdu sa femme Rie il y a deux ans et doit s'occuper de son fils de neuf ans, Niklas, qui se mure dans le silence depuis que sa mère est morte dans un accident de la route. Thomas ne s'en sort pas, c'est le moins que l'on puisse dire. Il est menacé par la psychologue de l'école de son fils du placement de ce dernier à l'assistance publique s'il ne se reprend pas... Pour s'anesthésier et supporter l'idée que les perspectives d'avenir sont loin d'être réjouissantes, Thomas consomme régulièrement de l'alcool, généralement de la vodka qu'il boit au goulot de la bouteille. Quand on lui demande s'il s'est remis à picoler, Thomas nie en bloc et prétend ne plus avoir bu une goutte depuis huit ans...

Dion, lui, sort à peine de prison pour tentative d'arnaque à l'assurance après avoir incendié un restaurant dont il n'était pas propriétaire. Il bénéficie d'une libération conditionnelle, mais a l'intention de fuir à l'étranger avec de faux papiers... Une nuit de



Extrait

« Le temps passe. Tu dors. Tu rêves. Tu te réveilles en sursaut. Tout a changé. Tu n'es plus le même. Tu as tout perdu. Plus personne ne te connaît. Ce que tu croyais vrai, n'est que mensonge. Tu voudrais revenir en arrière. Tu voudrais retrouver ton rêve. Mais tu es réveillé. »
Voix off en début d'épisode, qui accompagne les images du résumé des épisodes précédents

dépannage chez Thomas avant de prendre l'avion, et le voilà embarqué, par la force des choses, dans le projet ambitieux d'ouvrir un restaurant avec son vieil ami dans cet entrepôt dépotoir peu engageant... Le problème est que Dion est cocaïnomane et qu'il doit de l'argent au gangster en costards cravate du coin, un grossiste qui se fait appeler *La petite souris* pour sa méthode toute personnelle de mettre à l'amende ceux qui ne suivent pas le droit chemin, à savoir bien entendu celui qu'il a tracé à son avantage dans le business illégal, celui, entre autres on imagine, du trafic de drogues... Dion ne peut plus fuir en Thaïlande, comme il l'avait planifié, et doit s'engager à régler sa dette à la petite souris en utilisant le restaurant pour blanchir l'argent du trafic, tout ceci bien entendu dans le dos de Thomas qui se trouve être le dindon d'une farce à la viande parfois indigeste... Les deux compagnons, qui ont en commun Rie, la femme de Thomas d'un côté, et la grande amie de Dion de l'autre (ou peut-être un peu plus...), se lancent dans l'aventure de la gastronomie avec, comme atouts de taille, le talent culinaire de l'un et l'expertise vinicole de l'autre... Vont se greffer à l'ouverture à venir du restaurant qui s'appellera "Le retour" : une jeune femme, Hannah, qui a beaucoup d'amour à donner, une vie à s'inventer, et s'occupera des comptes ; un père en fauteuil roulant, impitoyable, dur en affaire et malhonnête qui, en investisseur roublard, met de l'argent dans l'affaire mais veut arnaquer son fils et imposer son menu et sa déco ; et enfin un vétéran de la guerre en Afghanistan, traumatisé par ce qu'il a vécu, a besoin de chaleur humaine et veut se rendre utile à tout prix... Dans les parages, rodent tout de même : un inspecteur de police dépossédé de son insigne mais qui s'acharne à mettre la main sur *La petite souris* et compte bien sur Dion pour qu'il lui en dise plus sur le trafiquant et l'aide à le mettre hors d'état de nuire ; une gardienne de prison (fille de l'inspecteur) qui avait jeté son dévolu sur Dion en détention et espère lui faire arrêter la cocaïne et les autres femmes depuis qu'elle est enceinte ; une agent de police chargée de faire faire régulièrement des tests urinaires à Dion qui espère, lui, s'en sortir en usant de ses charmes ou en substituant à son urine celle de Thomas ; et enfin un trafiquant à la dent longue, aux sévices



Extrait

« Toi, tu es morte. Moi, je suis vivant. Tu me manques. A Niklas aussi. Tu nous manqueras toujours. Tu n'étais pas un ange. Toi et Dion... Bref. Moi, je suis alcoolique. Hannah est mythomane et mon père est pyromane. Les vivants s'agitent. Toi, tu étais tellement pleine de vie ! Les morts sont morts. Mais les vivants sont obligés d'aller de l'avant et de faire de leur mieux. Je vais te laisser partir. Et notre histoire aussi. je te dis adieu. Adieu Rie. »
Thomas, sur la tombe de sa femme Rie

faciles, ne sortant jamais sans son pied de biche, et se servant d'un restaurant pour blanchir ses revenus mais aussi planquer de la marchandise, avec l'accord ici d'une nourrice forcée...

Il faudra attendre la fin de la série pour que le restaurant ouvre victorieusement ses portes, après être passé par tous les états, en même temps que ses deux fondateurs et autres accompagnants... Les usages d'alcool et de cocaïne feront leur office pendant quelques épisodes en boostant d'un côté Dion dans les moments où il a besoin de courage, de confiance en lui et d'énergie, et en consolant Thomas quand il traverse une mauvaise passe, ce qui n'est pas si rare... Les consommations n'auront que peu d'impact sur l'intrigue. Elles accompagnent simplement le récit et des personnages confrontés tous les jours un peu plus au désespoir de voir un jour leur restaurant ouvrir, puisque telles étaient les aspirations de la femme de Thomas avant de mourir. Les substances endorment Thomas et réveillent Dion, mais ne les handicapent pas tant que ça. C'est essentiellement le fait que Dion soit en affaire avec des membres du trafic qui est le plus problématique ici... Beaucoup d'obstacles et de mensonges révélés se dresseront sur le chemin des deux compères à cause des implications et objectifs cachés des uns et des autres.. Bien entendu, la rédemption sera finalement au rendez-vous pour nous laisser penser que la réussite professionnelle est indissociable de l'abstinence. Subsisteront tout de même les plusieurs dizaines de litres de vin qui remplissent la cave du restaurant et que Thomas réussira à servir à ses clients sans qu'ils soient visiblement source de tentation...





PURE

SÉRIE TÉLÉVISÉE



Pure (saison 1 et 2)

*Une série télévisée en 2 x 6 épisodes de Michael Amo
Diffusion Paris Première (juin-juillet 2020)*

Extrait

« Voyons Anna, je suis pasteur. Je ne ferai qu'accomplir mes devoirs de pasteur. Je lirai les prières, je prêcherai les sermons, j'aiderai les personnes en détresse et guiderai cette communauté sur la voie de Dieu. Et dans son infinie bonté, Dieu en extraira le mal. »
Noah à sa femme Anna

Quand la morale religieuse s'en mêle, cela se complique. Tout n'aurait peut-être pas été plus simple pour cette communauté si la cocaïne avait été légale et moins associée aux forces du mal, mais les tortures psychiques des personnages principaux auraient sûrement été bien moins violentes... Quand Noah Funk est "désigné volontaire" par Dieu pour devenir pasteur de sa communauté mennonite (à ne pas confondre avec les Amishs, même si leur mode de vie y ressemble beaucoup) dans une petite ville de l'Ontario (Canada), il n'aurait jamais imaginé qu'il allait se retrouver mêlé à un trafic de cocaïne reliant le Mexique au Canada... D'une vie simple et paisible avec sa femme Anna, sa fille Tina et son fils Isaac, Noah bascule dans une vie de clavaire qui l'invite à porter sa croix... Contrairement à la fameuse série *Breaking Bad*, à laquelle on associe souvent *Pure*, le protagoniste n'a jamais demandé ici à être partie prenante d'un trafic de drogues. Sa position et son tempérament le poussent constamment à tenter de faire le bien autour de lui en s'effaçant au mieux et en taisant ses désirs pour épouser ceux d'un Dieu qui le guide en lui envoyant des signes. A aucun moment, il ne prendra plaisir au rôle qui lui est attribué, et luttera sans cesse, avec maladresse, certes, mais pugnacité, contre ce qu'il identifie comme le côté sombre de l'âme humaine, âme qu'il veut sauver en tentant de la ramener dans le droit chemin, celui tracé par son Seigneur Dieu... Ici, "le bien" et "le mal" se font concurrence à



Extrait

« C'est la mafia mennonite. Ils nettoient toujours derrière eux. Ils sont à l'oeuvre depuis près de vingt ans. D'abord de la marijuana, et maintenant de la meth et de la coke. Aujourd'hui la filière s'étend du fin fond du Mexique jusqu'au Canada. Ils parlent leur propre langue, ne travaillent qu'avec les leurs, et nous voient venir à tous les coups. »
L'agent O'Reilly à l'agent Novack

celui qui tirera le plus la couverture à lui. Noah et sa famille vont alors naturellement se retrouver à découvert et faire avec ce qui se présente à eux, loin désormais d'une vie familiale et communautaire apaisée.

Etre pasteur de sa communauté implique inévitablement un certain nombre de responsabilités, dont celle d'être exemplaire mais aussi de protéger sa communauté des tentations extérieures, et des membres malveillants qui nuisent au collectif et l'éloignent de ses aspirations spirituelles... Pour commencer, et avant d'être nommé pasteur, Noah s'efforce déjà de convaincre son frère Abel d'essayer de mettre fin à son addiction à la cocaïne fumée, c'est-à-dire au crack, sans que le produit ne soit jamais nommé. Il lui offre même un séjour en centre d'accompagnement et de soin, rendez-vous auquel Abel ne se rendra jamais... Porté par son désir constant de bien faire et d'éloigner sa communauté des usages de drogues, diabolisés ici, Noah s'attaque en premier à Gerry Epp, un mennonite influent dont il sait qu'il dirige un laboratoire de conditionnement d'une cocaïne en provenance du Mexique. Il le fait arrêter, mais est alors contraint par le chef de réseau, Eli Voss, mennonite lui aussi, sans scrupule, membre éminent d'une communauté située au Mexique et big boss de la mafia mennonite, de prendre le relais et donc la direction de l'atelier clandestin dont les employés sont tous mennonites eux aussi. Noah, étant contraint et forcé d'accepter cette tâche et cette responsabilité, décide alors d'essayer de détruire le réseau de l'intérieur... Un allié de poids va croiser sa route, un ancien camarade de classe, policier en difficultés dans sa vie personnelle et professionnelle, qui cherche un coup fumant pour se rétablir... Toute la première saison de cette série donnera l'occasion à Noah, d'impliquer sa femme, d'accumuler les difficultés et les compromissions, tout en essayant de tenir son cap. Anna lui sera d'un grand soutien, d'un très grand secours, et saura le sortir du pétrin, ou presque...

Un an plus tard, Noah s'est isolé, loin de sa communauté mennonite, après une fin de première saison qui l'oblige à tuer un homme, le pire des péchés qu'il aurait imaginé commettre... Anna



a été excommuniée pour son implication passée dans le trafic, vit désormais seule avec sa fille et son fils, mais traverse de réelles difficultés financières. Elle veut croire que son mari va bien, et aimerait tant qu'il revienne au foyer... Poussée dans ses retranchements, elle est malheureusement contrainte d'accepter que son fils Isaak soit kidnappé et séquestré par le boss d'un cartel mexicain, Hector Estrada, en gage d'une reprise par Anna de la direction de la cellule mennonite trafiquante et de la bonne marche du narcobusiness... Chacun de leur côté, Noah et Anna tracent leur route. Le père de famille tente, lui, de s'amender en acceptant une mission d'infiltration chez des frères mennonites chargés de blanchir l'argent du trafic, et Anna tente, elle, de récupérer son fils au plus vite en faisant fructifier au mieux les affaires d'Estrada... L'univers du narcotrafic étant, nous le savons bien, impitoyable, les difficultés vont s'accumuler et Isaac va basculer du côté des trafiquants pour sauver sa peau et suivre un sicario... Suite aux prochains épisodes...





**LE BUSINESS
DES STUPEFIANTS**

SÉRIE DOCUMENTAIRE



Le business des stupéfiants *Une série documentaire télévisée de Amaryllis Fox* *Diffusion Netflix (juillet 2020)*

Les six épisodes que compte cette série documentaire sont autant d'occasions d'accompagner l'ex-agent de la CIA, Amaryllis Fox, sur les routes du business des stupéfiants, de la côte ouest américaine à l'Asie du Sud-est en passant par l'Amérique Latine et la côte Est africaine. Les nouvelles voies empruntées par les trafiquants sont souvent le résultat des politiques de contrôle et de surveillance en différents points du globe, politiques qui obligent les acteurs du trafic international de s'adapter, ce qu'ils savent faire très bien, en changeant d'itinéraire. Coupez une route d'acheminement des stupéfiants, et les têtes pensantes du narcobusiness trouveront la parade... Au jeu du chat et de la souris, c'est toujours la souris qui gagne quand il s'agit de se faufiler dans des passages improbables... C'est sûrement l'une des raisons pour laquelle cet ex-agent, devenu enquêtrice sans frontière, émet des doutes sérieux sur l'intérêt de poursuivre une politique prohibitive clairement inefficace. Dans ses pérégrinations à travers le monde, elle est animée, comme au temps où elle luttait contre le terrorisme sur le terrain, par cette envie de comprendre comment ça marche, et quels sont les enjeux économiques des belligérants qui font que ce business dure et prospère encore...

Les six enquêtes proposent de se concentrer chacune sur un produit différent : cocaïne, drogues de synthèse, héroïne, méthamphétamine, cannabis et enfin opioïdes. Elles entrent



Extrait

« On fait la guerre au terrorisme depuis 18 ans, parfois on le ressent comme la plus longue guerre américaine. Mais il y en a une autre qui dure depuis des dizaines d'années, la guerre contre la drogue. Et comme pour le terrorisme, ça coûte des millions de dollars et des milliers de vie. Et la seule façon de comprendre comment y mettre fin, c'est de comprendre son moteur économique...

... La légalisation peut sembler extrême pour beaucoup d'Américains, mais tant que la demande continuera de grimper, avec des prix démesurés dus au manque de concurrence légale, je me dis que la légalisation et régulation sont peut-être les seules options. Et la prohibition n'est qu'une illusion destinée à nous apaiser... »

Amaryllis Fox

localement dans le détail de la fabrication, de l'acheminement, et des affaires qui se font dans un secteur qui sait comment s'y prendre pour répondre à une demande qui ne connaît pas vraiment de crise, et se porte particulièrement bien, même si tous les maillons de la chaîne ne s'enrichissent pas au même niveau. Les excès d'un capitalisme forcené ont su se frayer un passage dans un business où les rapports de force systémiques ne font, malgré tout, pas que des heureux...

Amaryllis commence par s'aventurer sur le terrain de la poudre blanche floconneuse dont le marché est toujours aussi florissant malgré les politiques d'éradication des cultures mises en place au Pérou, en Bolivie puis en Colombie par les gouvernements locaux successifs, appuyés financièrement et gracieusement par les Etats-Unis. A force de couper les têtes du trafic en Colombie et au Mexique, le marché s'est désormais complexifié avec une prolifération des gangs et autres cartels, ce qui crée une concurrence bien plus mortifère qu'à l'époque où le trafic était contenu dans les mains de dirigeants plus facilement identifiables. Il a été aussi question d'encourager les cultivateurs de coca, pourtant les moins bien lotis dans la chaîne du business, à trouver des cultures de substitution... En vain. La culture du cocaïer reste la plus rentable, même si c'est la plus risquée. Quand il s'agit simplement de nourrir sa famille, les décisions prises par les cultivateurs répondent à une logique économique qui n'a bien entendu que faire des conventions internationales. Pour les mules, et les trafiquants de rue en Colombie, au Mexique, aux Etats-Unis ou ailleurs, la logique reste la même...

Le deuxième volet de la série documentaire s'éloigne de l'Amérique Latine pour se rendre à Lafayette en Californie où sont nées, en quelque sorte, dans les années 60, les drogues de synthèse modernes, et ce sous l'inspiration et l'impulsion d'un chimiste pas si fou, Alexander Shulgin, qui légat à sa mort deux ouvrages de référence, Pihkal et Tihkal. Ces ouvrages inspirèrent des chimistes en herbe qui prirent le relais d'expérimentations de produits d'abord réservés au secteur thérapeutique, mais qui



Extrait

« Il n'y a ni noir ni blanc. Ni gentils, ni méchants. En vérité, on nage en eaux troubles. Ma question serait : est-ce que ce noble combat, mené pour soulager les gens de leur souffrance, est toujours noble si les drogues qui le financent font souffrir d'autres gens ? Au final, le trafic de drogue au Myanmar (Birmanie) est le renouveau de la meth. Et comme toute drogue d'un marché émergent, son histoire est ambiguë. Le développement économique enrichit les pays pauvres, mais en même temps, la pression qu'il exerce pousse les gens à se droguer pour suivre. Si se défaire d'un gouvernement autoritaire est libérateur, le trafic de drogue qui finance ce combat ne l'est pas. »
Amaryllis Fox

prolifèrent ensuite dans le secteur récréatif, avant d'être finalement prohibés. Ces expérimentations psychoactives refont surface depuis une à deux décennies après avoir longtemps été cachées... L'autre versant du potentiel thérapeutique de certaines de ces drogues de synthèse comme les psychédéliques, sont les risques et dangers non négligeables associés aux cathinones ou cannabinoïdes de synthèse fortement dosés...

Pour le troisième volet de la série, direction l'Afrique de l'Est, et plus précisément Nairobi puis Mombasa, au Kenya, où Amaryllis Fox n'aurait jamais imaginé, elle qui a vécu longtemps en Afrique dans sa jeunesse, qu'on y vendrait un jour de l'héroïne. Le pays fait partie de ces nouveaux points de transit d'un produit fabriqué principalement en Afghanistan, et qui s'est découvert une nouvelle route pour atteindre l'Europe, route différente de celle dites des Balkans, bien trop surveillée désormais... Malheureusement, que ce soit pour l'héroïne en Afrique de l'Est ou pour la cocaïne en Afrique de l'Ouest, les produits ne font pas que transiter, et les usages problématiques augmentent dans une population alors fragilisée par le manque d'infrastructure d'accompagnement et de soin...

Il est des pays qui ne sont pas nouvellement connus comme zones de transit, comme le Kenya, mais plutôt comme zones de production, mais pas pour les produits traditionnels auxquels ils ont été souvent associés. La Birmanie, longtemps considérée comme faisant partie du Triangle d'Or pour sa fabrication d'opium, est désormais connue pour sa fabrication de Méthamphétamine, ce puissant stimulant. Le quatrième volet de cette série nous y emmène... Une économie appauvrie par un régime militaire dictatorial a permis une production locale de masse de ce qui est appelé Yaba, à savoir la meth locale, un comprimé couleur bonbon très facile à distribuer, car petit, bon marché et ingérable. Le produit peut aussi se fumer pour un effet plus rapide... Si les trafiquants Birmans se sont lancés dans la fabrication de ces comprimés de yaba, et fournissent toute l'Aise du Sud-est et le continent indonésien, la culture du pavot à opium reste présente



Extrait

« Ne nous mentons pas, ce pays a bien légalisé l'herbe. La légalisation avance étapes par étapes. Et elles ont surtout profité aux consommateurs. Mais pour les producteurs et les vendeurs, les choses ont empiré. Que l'herbe soit légale au niveau étatique mais pas au niveau fédéral est une source de problèmes. Toute cette expérience n'a fait que renforcer mon idée qu'il faut légaliser et réglementer soit la totalité du pays, soit pas du tout. »
Amaryllis Fox

car traditionnelle. Elle est toutefois considérée désormais comme bien moins rentable et moins discrète que la fabrication de la méthamphétamine dans des laboratoires pharmaceutiques clandestins. Les cultivateurs de pavot sont même, de plus en plus souvent, payés en yaba...

Les deux derniers volets nous ramènent aux Etats-Unis, plus gros consommateurs au monde d'à peu près tous les stupéfiants, et sûrement aussi celui qui dépense le plus en matériel et en personnel pour lutter contre les trafics... Mais même quand le commerce d'un produit devient légal, la régulation ne va pas de soi... Le cinquième volet de la série est consacré au business désormais légal du cannabis à usage récréatif sur l'ensemble du territoire national, et notamment dans l'Etat de Californie. Ce produit constitue un énorme marché, mais il n'a pas encore réussi à se débarrasser de sa part de clandestinité pour la simple et bonne raison que les formalités d'obtention des licences sont complexes, et que les investissements nécessaires au démarrage d'une affaire sont décourageants. Il faut ajouter à cela qu'au niveau fédéral la prohibition est toujours effective, ce qui fragilise le secteur. Seuls ceux qui ont les épaules solides, peuvent alors s'aventurer sur ce marché, ce qui ne laisse malheureusement que peu de place aux petits producteurs, qui continuent, eux, à poursuivre leurs activités sans permis, c'est-à-dire sur le marché illégal... Le dernier épisode de la série nous raconte, lui, comment une firme pharmaceutique ayant pignon sur rue, à savoir la fameuse Purdue Pharma de la non moins fameuse famille Sackler, a réussi à générer, grâce à une communication crapuleuse, une épidémie d'overdose d'opioïdes sans précédent, et une montée en flèche de la consommation d'héroïne sur le territoire national, sans épargner aucune communauté... Quand l'appât du gain mène la danse, les dégâts sont toujours accrus, et ce quel que soit le psychotrope et son niveau de prohibition...





**CITÉ
DOPAMINE**

**#16
FICTION**



CITÉ DOPAMINE #16

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.

SAISON
01

ÉPISODE

#16

« On passe au cratère suivant, un clou en chassant un autre... »

Toujours ce besoin de gratter où ça titille, c'est-à-dire sur le revers de la main, où le cratère s'est formé ça picote, ça chatouille et ça gratouille, et quand on frotte un peu ou qu'on racle avec le surplus d'ongle on en retire la petite satisfaction du moment, c'est pas long mais ça reconforte. On passe alors au cratère suivant, un clou en chassant un autre, on enlève un tout petit bout de peau pour y voir plus clair, on gratte un peu, et l'on se contente de ces petits bonheurs. C'est sur cette surface assez réduite finalement que l'on s'injecte désormais, car plus aucune veine en vue au creux du coude ou le long des avant-bras, on a écoulé tout son stock en surface alors faut bien aller voir ailleurs si quelques autres sont prêtes à s'offrir à la pompe qui se présentera sans faire ni sa timide ni sa téméraire. En termes d'injection intraveineuse, il ne faut



« A quelques exceptions près, les opiacés sont arrivés au terme de leur chemin de croix... »

jamais faire le fier et avancer en toute modestie, car chaque jour suffit sa peine, et l'on ne sait jamais vraiment à l'avance ce que nos conduits sous-cutanés nous réservent d'un jour sur l'autre. L'un peu s'ouvrir quand l'autre se referme... Je serre les paluches à qui veut bien du petit réconfort dans la rue on se confie facilement depuis qu'on est en droit d'injecter sans être inquiété par les forces de l'ordre. Elles ont cessé de faire la chasse aux tox, du moins à ceux qui étaient identifiés comme tel car usagers de substances prohibées. A quelques exceptions près, les opiacés sont arrivés au terme de leur chemin de croix et leurs injecteurs aussi par la même occasion, du moins en ce qui concerne le volet policier et juridique. Le shoot est autorisé désormais et personne ne pourra, jusqu'à nouvel ordre, être poursuivi pour usage d'opiacés, même dans l'espace public. Cela ne veut pas dire que tous les problèmes ont été réglés, loin de là, mais les consommateurs ne se cachant plus, ou moins, ils sont accessibles aux accompagnants et soignants. Les langues se sont déliées et l'on est moins méfiant. On veut bien raconter où l'on en est de son parcours d'usager, de ses problématiques de vie, sans avoir peur qu'on nous tombe dessus et qu'on soit mis en demeure de dégager le terrain... Dans les environs de la gare routière où je traîne ma patte folle d'avoir trop marché ces derniers temps, je prends le temps de recueillir quelques témoignages que l'on me livre en échange parfois d'une petite dose gratuite, ou dans l'espoir plutôt de cette dose que je n'ai pas toujours à disposition... Messieurs Dames de la pompe je n'ai rien sur moi aujourd'hui si ce n'est de la pommade cicatrisante, une oreille propre prête à tout entendre, quelques kits personnels d'un accompagnement au shoot, et la furieuse envie d'en savoir plus pour pouvoir transmettre les messages à qui de droit si ça peut aider. Pour soulager un temps votre manque, j'ai à disposition des substances totalement illégales mais qui ont fait leur preuve à l'époque où la Cité était la championne toute catégorie des usages de benzos... Chacun sa came comme on dit et chacun ses tics ou ses tocs. Perso, ça va chercher du côté de la main à la poche arrière du pantalon, même si la fiole d'éthanide* ne s'y trouve plus



« J'en rajoute un peu pour gagner en crédibilité et échapper aux coups... »

désormais, je suis bel et bien conditionné et n'en suis pas particulièrement fier. J'ai développé avec le temps des réflexes qui me donnent l'allure d'un psychopathe, enfin n'exagérons rien. Cette poche est vide d'éthanide* mais je profite de l'occasion pour en retirer les résidus de poussière qui se sont accumulés et me donne ainsi l'illusion de ne pas y avoir été fouiller pour rien... En parlant de poche, je sors discrètement, après les avoir retiré de leur sachet plastique, deux trois cachetons et les tends, pas peu fier, à l'homme assis à même le trottoir, adossé au mur pour ne pas qu'il tombe, le mur. Il jette un oeil à ce que je lui présente et, sans que je n'aie rien vu venir, me plaque au sol, menottes aux poignets et pipi en gouttelettes abondantes dans mon slip... Je suis en fait tombé sur le seul flic en service dans les parages, infiltré piteusement dans le cercle des usagers du coin et prêt à sauter sur le premier refourgeur de Benzodiazépines en présentation spontanée. Pour l'adoucir un peu sur l'instant, je clame que je suis "de la maison", comme on dit, et que, comme lui, je chasse ses foutus gobeurs de médocs qui mériteraient certainement qu'on leur coupe la tête une bonne fois pour toutes. J'en rajoute un peu pour gagner en crédibilité et échapper aux coups, il sera toujours temps au commissariat de revenir sur mes déclarations et affirmer haut et fort ce que je pense de leurs méthodes, Nom de Dieu pourquoi a-t-on besoin de me faire mal alors que j'obtempère pacifiquement, du moins dans l'idée que je m'en fais ?...

Ouvrons les yeux bien grand et allons jeter un oeil curieux du côté de la nouvelle liste de stupéfiants éditée par le comité central de lutte contre les déviations personnelles, me balance-t-on au visage avec la politesse qui caractérise les haut gradés d'une police qui laisse la sale besogne au trouffion de base... Dans cette liste des stupéfiants, à savoir des produits toujours prohibés ou particulièrement encadrés, on trouve curieusement une nouvelle substance, importée des contrées lointaines de la Cité Dopamine, à savoir le POD* (Personal Open Door), substance psychédélique qui aurait comme vertu ou désagrément d'ouvrir chez chacun d'entre nous des mondes intérieurs cachés, et de révéler ainsi le moi inconscient, allez savoir de quoi il s'agit... Ce produit se



**« Nom de Dieu
mais comment
m'y retrouver
alors dans tout
ce bordel dans
ma tête... »**

présente sous forme de comprimé phosphorescent, alors on se confond en excuse devant moi en m'expliquant que le policier qui m'a arrêté, et donc grillé sa couverture, s'est trompé sur l'authentification de visu des comprimés que j'avais en ma possession... Pas de raison en fait de poursuivre un gobeur de benzos, ça ne mérite pas qu'on s'y attarde on m'explique. Par contre on me fait bien passer le message que si ça avait bien été du POD*, je n'aurais pas bu la même limonade. Les forces de police sont en quête de ce produit depuis son apparition car on sent bien qu'il pourrait être l'instrument d'une contre-culture dominante cherchant à construire un nouveau monde, celui d'après, en fouillant dans les mondes intérieurs auxquels la substance donne accès sans que l'on puisse identifier leur contenu... Nom de Dieu mais comment m'y retrouver alors dans tout ce bordel dans ma tête si j'ingérais un de ces comprimés phosphorescents qui éclairent donc la nuit, et surtout quel tunnel de lumière emprunter si plusieurs se présentent à moi béants ? Je me confonds en exagérations forcées pour tenter de montrer à quel point ce produit "diabolique" semble me faire peur. Mais le commissaire n'est pas dupe et se rend compte assez vite qu'en essayant de me dissuader d'en prendre, il m'a finalement donné envie d'aller jeter un oeil de plus près, celui qui brille quand on me parle d'ouvrir de nouveaux horizons... Je demande donc à voir à courte distance ce produit mystérieux dont on me parle depuis mon arrivée, car il faut que j'aie des choses à en dire dans mes prochains écrits. Malheureusement, on me fait comprendre que les réserves étant sous clés, cadenassées et codées dans un endroit tenu secret accessible uniquement sur autorisation accordée suite à une demande manuscrite faite en trois exemplaires et déposée sous pli cacheté à qui de droit sous couvert de réponse favorable dans un délai raisonnable, il est difficile pour eux de satisfaire à ma demande,... J'ai bien compris, ça oui j'ai bien compris... On me propose gentiment un thé au gingembre en espérant que ça calme mon excitation. On m'expose les dangers d'une introspection chimiquement accompagnée. Messieurs dames réfléchissez à deux fois avant de vouloir en savoir un peu trop sur ce qui anime



« Je questionne à l'emporte-pièce les beaux discours de prévention que ces Messieurs Dames des forces de police débitent... »

en profondeur vos paroles et vos actes. J'entends qu'on a mieux fait d'avancer en aveugle sans trop savoir, c'est en tout cas ce que préconise le comité central qui s'inquiète toujours des idées que ça pourrait donner à certains... Je questionne à l'emporte-pièce les beaux discours de prévention que ces Messieurs Dames des forces de police débitent comme une récitation de classe de primaire, c'est-à-dire sans y comprendre grand-chose, juste cette sensation de lutter contre le mal nouvellement incarné par un produit mystère que l'on tente de neutraliser comme souvent quand il est associé aux libres penseurs qui n'ont pas dit leur dernier mot quand il s'agit d'agiter un peu plus encore leur bocal, allez vas pour le lancement d'une nouvelle campagne antidrogue qui saura, soyons-en sûrs, titiller en chacun d'entre nous la fibre de la consommation raisonnable... Je profite que le commissaire soit allé chercher un peu plus de sucre pour son thé pour déguerpir à grandes enjambées et me dégourdir les jambes une bonne fois pour toutes. La Cité est bien dégarnie en ce moment les rues sont désertes par soucis de profiter un peu plus longtemps du confort de sa cabane pour ceux qui en ont une. On a refait la décoration, on a déplacé les meubles pour se faire croire à un changement d'environnement intérieur, à défaut de changement d'environnement extérieur... Je poursuis ma promenade et ne croise que les aventuriers du moment qui me saluent en baissant simplement et poliment la tête, good morning world !!!

Croisons les doigts derrière le dos pour faire un pied de nez à la fausse vérité révélée par nécessité à l'agent qui me demande ce que je fous là à déambuler sur les trottoirs de la Cité clope au bec, et à présenter ainsi sous un jour favorable un produit totalement prohibé, à savoir le tabac, mon bon Monsieur va falloir changer de comportement au plus vite si vous ne voulez pas que les foudres d'une prohibition affirmée ne vous envoient au tapis, allez donc cacher cette clope que je saurais voir, zou !!... Je vous rassure Monsieur l'agent ce n'est qu'un joint de cannabis fabrication artisanale maison avec aucune trace de tabac au-dedans, non juste de la weed de la meilleure tenue, cultivée en plein air sur les pentes ensoleillées de mon balcon, rien de plus légal, et sans



« ...fumez votre cannabis tant qu'il vous plaira puisque ce n'est pas interdit... »

présence de nicotine cette substance que je ne souhaite à personne de consommer oh la la non non, je suis de ceux Monsieur l'agent qui savent préserver leur santé coûte que coûte et quoiqu'il en coûte en sacrifices à faire chaque jour un peu plus, non on ne m'aura pas avec ces cigarettes de contrebandes qui circulent dans les milieux interlopes que j'évite absolument de peur de basculer du côté obscur, on est bien d'accord qu'il n'y a là rien de bon... Je vous demande alors citoyen de bonne volonté de retirer le filtre qui encombre l'extrémité de votre cigarette de cannabis pour ne pas laisser penser qu'il s'agit d'une cigarette de tabac, oh la la ce serait bien mal venu en ces temps où la lutte s'intensifie vous savez bien qu'il faut frapper un grand coup et qu'il n'y a plus de place pour cette indulgence de faiblard et cette forme de laxisme sanitaire qui ne peut que conduire notre Cité à sa perte, si ce n'est déjà fait, vous avez raison de dire que l'on a vite fait de basculer de l'autre côté du miroir à savoir celui d'où l'on ne revient pas ou difficilement, on l'a suffisamment dit, on ne tergiverse pas avec la santé des citoyens, et tout doit être mis en oeuvre pour les protéger même si pour cela il faut restreindre leurs usages dans le cadre de la loi bien entendu il est convenu que les risques sanitaires ne sont présents qu'en cas d'illégalité, c'est écrit noir sur blanc dans le bréviaire, et loin de moi l'idée de vous stigmatiser si vous ne débordez pas de ce cadre légal-là, fumez votre cannabis tant qu'il vous plaira puisque ce n'est pas interdit, il n'y a pas de mal à ça, encore désolé de vous avoir importuné ce jour de grand balayage dans le Cité on interpelle le maximum de contrevenants dans le cadre de notre mission de répression... Pas de soucis, je comprends votre démarche Monsieur l'agent et m'en vais de ce pas poursuivre mes occupations du jour loin des tentations plurielles que notre Cité met à disposition vous savez bien comme nous ne sommes que de faibles pêcheurs prêts à nous laisser embarquer facilement à se faire du mal malgré nous et en faire alors aux autres par la même occasion, je vous remercie encore de prendre votre mission tant à coeur, et heureusement qu'il existe encore des fonctionnaires de police comme vous prêts à accomplir votre devoir sans trop réfléchir ou prendre le recul



« Je rentre chez moi et prends la décision de m'y enfermer pendant plus d'une cinquantaine de jours... »

nécessaire, surtout ne changez rien, vous êtes parfait !!!... Lequel d'entre nous deux a été le plus ironique dans cette affaire ? Allez savoir ! On se quitte avec un clin d'oeil réciproque sans que l'agent ait même jeté un oeil de plus près à mon joint dont il a sûrement remarqué qu'il ressemblait bien plus à une clope qu'à un stick. Nous resterons bons amis on se fait comprendre du coin de l'oeil. Chacun fait son job. Je fais croire que tout va bien et que je ne commets aucune infraction, et le gendarme poursuit, lui, le méchant, met la main dessus, mais sait à l'occasion le laisser filer pour peu qu'il soit bien luné et peu regardant sur la marchandise... Prenez note tout de même Messieurs Dames qu'il suffit qu'un produit soit interdit pour qu'il attire sur lui les foudres des forces de police qui ne savent pas toujours répondre de manière proportionnée, portées par des pouvoirs publics qui ont su pointer du doigt la source maléfique sans toujours mesurer l'impact d'une prohibition décidée à la va-vite, bref... Je rentre chez moi et prends la décision de m'y enfermer pendant plus d'une cinquantaine de jours histoire de reposer mon cerveau et ma langue qui s'est bien trop dégourdie ces derniers temps à devoir entrer en action à la moindre occasion. Ne me demandez plus rien jusqu'à nouvel ordre je ne veux voir personne, je vous laisse à vos manifestations de mécontentement permanent et m'enferme dans ma cabane grâce à l'anonymat qu'offre encore la Cité...

* *Le POD (Personal Open Door) et l'éthanide sont des drogues de fiction*

Thibault de Vivies



www.revuedopamine.fr

contact :

thibault.devivies@drogbox.fr